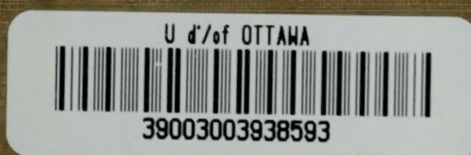
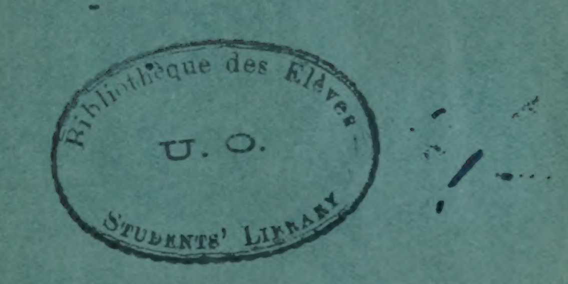
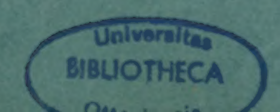
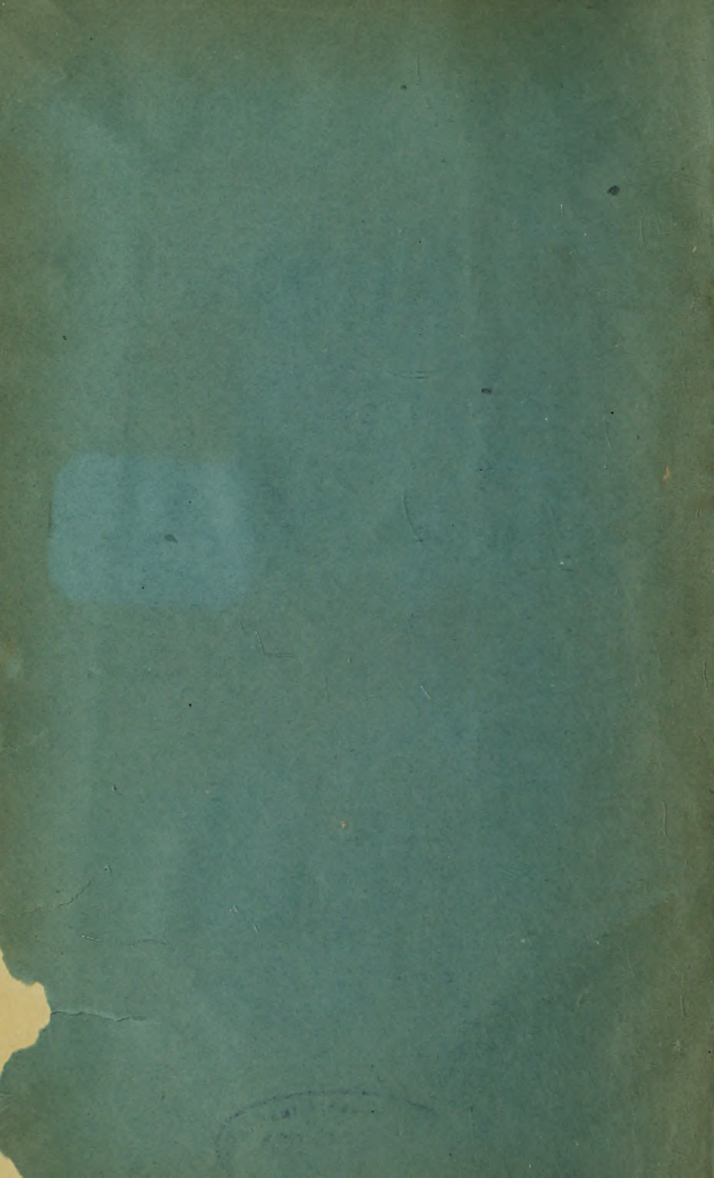

U d'/of OTTAWA
39003003938593


Bibliothèque des Elèves
U. O.
STUDENTS' LIBRARY


Universitas
BIBLIOTHECA



B. DE BUXY

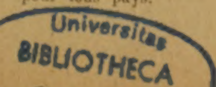
SŒUR PETITE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HENRI GAUTIER
GAUTIER ET LANGUEREAU, ÉDITEURS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55
1918

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction interdits pour tous pays.



PQ
2603
.U956
1918

SŒUR PETITE

A Mlle Marguerite Large,
Souvenir de l'année 1894.
(B. de Buxy.)

I

Dans la chambre obscure, une jeune fille attendait réfugiée contre la fenêtre ; à côté des ténèbres qui régnaient dans la pièce, la nuit du dehors était pleine de clartés confuses. Mais la jeune fille ne regardait pas dehors ; affaissée sur un siège qu'elle avait machinalement poussé là, elle se tournait vers la chambre comme si l'obscurité n'existait pas pour elle. De fait, elle voyait jusqu'aux moindres détails de l'appartement, le plafond élevé aux nombreuses poutrelles peintes de couleurs foncées, les draperies sombres et fanées, les meubles lourds, d'aspect vénérable, le grand tapis aminci par un long usage et les pastels suspendus aux murs décolorés, et la tapisserie aux palmes indistinctes, et les tabourets uniformes, sévèrement carrés, qu'une main d'aïeule avait brodés du même dessin vieillot, et tout ce luxe suranné, ces vanités flétries, démodées qui n'avaient rien d'antique, la jeune fille les connaissait par cœur, elle aurait trouvé sans hésitation l'album qui, de temps immémorial, avait occupé un coin de table ; elle savait à quel angle de la cheminée le mandarin de porcelaine continuait la perpétuelle grimace qui avait effrayé l'enfance d'Alberte ; elle savait où dé-

couvrir les fragiles bibelots chinois qui étaient censés contribuer à l'ornement du salon — et elle savait surtout que ces objets au milieu desquels elle avait grandi, que ces choses familières intimement liées à l'éveil de ses premières sensations, de ses premières idées, de l'unique affection de sa vie et qu'elle avait cru posséder pour jamais, en vertu d'un contrat inviolable, ne lui étaient plus rien, que les fauteuils à l'assaut desquels elle avait grimpé et qui faisaient d'imprenables châteaux forts, le parquet sur lequel elle avait si souvent tombé qu'il aurait dû s'en souvenir, le rideau qu'elle avait eu le grand malheur de déchirer, la pendule Empire dont l'indescriptible laideur lui avait été un long sujet d'émerveillement les tasses transparentes, la peau de renard qui ressemblait à une descente de lit, les coussins de crin dont un demi-siècle d'existence n'avait pas amolli l'inflexible caractère, eh! oui, les bibelots, le mandarin lui-même, étaient dorénavant des étrangers pour elle, car dans la maison paternelle, Alberte Devon n'était plus qu'une étrangère.

Involontairement, les yeux de la jeune fille se portèrent sur la lointaine extrémité du salon; là, par l'entre-bâillement d'une portière mal close, on apercevait une autre chambre qui semblait claire et chaude, mais son feu et sa lampe ne prêtaient au salon ni tiédeur ni gaieté; ce voisinage rendait ici le froid et la nuit plus intenses. A une petite table, près de la cheminée, étaient assises deux personnes l'une qu'Alberte ne connaissait pas, et l'autre que la jeune fille eût amèrement souhaité ne point connaître — un homme dont elle distinguait peu les traits, une femme sur laquelle tombaient directement les rayons

de la lampe. Cette femme pouvait avoir cinquante ans; elle était grande et d'imposante taille; son buste développé était drapé d'une ample étoffe de laine noir qui ne devait pas être neuve, mais qu'on avait correctement disposée en plis seyants. Autour du visage hardiment découpé, ondulaient deux larges bandeaux blond châtain grisonnant à peine; ses yeux étaient grands, d'un bleu d'acier, en même temps froids et très vivants. Les deux interlocuteurs parlaient à demi-voix en classant des papiers épars devant eux.

Alberte appuya sa tête fatiguée contre le dur rebord de la fenêtre. La jeune fille était lasse et transie; elle avait fait aujourd'hui un long voyage seule et par un temps rigoureux; elle commençait à sentir qu'elle n'avait pas mangé depuis le matin et qu'elle était insuffisamment couverte. Et après ce trajet solitaire dont la tristesse l'avait pénétrée, elle avait été accueillie sans un mot de bienvenue; on l'avait reléguée ici pour y attendre elle ne savait quoi de mauvaise argure. Elle était prise d'un accablement invincible que ne pouvait lui avoir laissé même la mélancolie de son voyage; il lui sembla qu'au lieu d'avoir souffert une courte journée, elle avait toute sa vie poursuivi ce morne pélérinage et qu'au bout d'autres années sans joie, sans tendresse, elle arriverait peut-être sur le seuil d'une demeure aussi inhospitallière où, après l'avoir reçue à regret, on l'abandonnerait dons l'ombre et dans l'oubli.

Son sort avait été toujours tel qu'aurait pu le lui choisir une marâtre... — De nouveau, son regard alla instinctivement vers l'autre pièce, mais elle se détourna aussitôt. Elle se revoyait enfant dans cette

maison, dans ce salon; elle avait le droit de dire ici : chez moi, puisque c'était la maison de son père. Elle vivait dans la vieille demeure silencieuse où le temps semblait avoir usé jusqu'à la sonorité des échos. Elle y errait, elle y jouait sans faire beaucoup plus de bruit que les petites souris agiles avec lesquelles elle partageait à peu près exclusivement la possession de son domaine. Elle n'était cependant pas l'enfant pleine de quiétude et de rêverie qu'on aurait cru rencontrer dans ces appartements délabrés, dans ces couloirs poudreux, dans ces chambres désertes, où, par les temps de soleil et d'été, glissaient on ne sait quel frisson de glace et quelle ombre. Alberte, toujours seule et livrée à elle-même plus qu'une femme, sentait bouillonner en elle une grande ardeur de vie. Pour elle, la maison renfermait, dans la tranquilité morte de ses choses, une vie mystérieuse aussi active que celle du monde extérieur; les meubles étaient des êtres doués d'une existence propre, d'une sensibilité, d'un langage, — seulement ils ne parlaient celui-ci que pour Alberte. — Elle soignait les chaises infirmes et les fauteuils affligés de blessures; elle écoutait les histoires maniérées que disait la pendule au ridicule sujet, mais elle préférait de braucoup les contes de revenants que savait, à profusion, une grande et sinistre armoire; elle fréquentait assidument le mandarin, le trouvant malheureux d'être si laid : elle le plaignit davantage en apprenant qu'Alberte ne serait jamais belle. — Et elle pleura tout à fait sur lui quand elle sut qu'Alberte ne serait pas heureuse.

Le jour où elle acquit cette dernière conviction n'était pas celui où elle avait perdu sa mère. Elle

n'avait guère connu de sa mère que la porte fermée d'une chambre devant laquelle il ne fallait pas faire de bruit : lorsque la porte s'ouvrit, c'est que Mme Devon était morte et qu'il n'y avait plus là personne. La chambre ne parut pas à Alberte plus vide qu'auparavant : il n'y avait jamais eu là personne pour elle.

Mais en passant près de cette pièce, elle continua de marcher avec précaution. C'était le seul devoir filial qu'on lui eût enseigné, la seul marque d'affection qu'elle eût donnée à sa mère ; ce fut aussi, d'après son jugement, l'hommage le plus convenable qu'elle pût rendre à la memoire de Mme Devon. Elle se souvenait de la peine qu'avait sa mère malade pour trouver un instant de repos et elle pensait que le moindre bruit suffirait encore pour troubler la morte dans son repos éternel.

A cette époque, Alberte n'éprouvait de son sort qu'une douleur sourde, inconsciente. Elle avait, la maison pour elle seule, le libre emploi de ses heures, – surtout, elle avait Marie la servante. Marie qui parlait peu, la soignait bien, l'aimait beaucoup et, matin et soir, lui faisait dire ses prières. Et, pendant longtemps, Alberte les dit par amour pour Dieu et en souvenir de Marie.

L'enfant aimait à ouvrir sa fenêtre chaque matin à l'aube comme pour ouvrir à quelque chose de doux, de lumineux, de longtemps espéré et toujours attendu, qui allait transformer sa vie ; mais la fenêtre ne donnait passage qu'au jour de la rue, — un jour triste, souvent nébuleux, — et il fallait refermer en soupirant pour attendre le matin suivant qui se montrait tout pareil.

Quand Alberte fut orpheline, — ou, du moins, on

lui dit qu'elle l'était, car encore une fois, elle ne s'aperçut pas d'un changement, son père s'occupa d'elle davantage; elle en vint presque à le bien connaître, à savoir qu'il était différent pour Alberte des messieurs qui venaient quelquefois, — rarement, — à la maison et qui, plus rarement encore, caressaient la petite fille.

M. Devon n'avait nulle aversion pour l'enfant vive et sauvage qui était sa fille, mais l'agonie interminable de sa femme avait englouti tout ce qu'il possédait d'énergie. C'était un homme tranquille, bon et distrait; après la mort de sa femme, sa distraction prit cette forme singulière qu'il sembla oublier de vivre. Mais Marie lui dit à sa façon douce et laconique : « Monsieur, il y a l'enfant. » M. Devon pensa qu'il existait peut-être, en effet, un autre monde que celui où sa femme était allée et que lui-même appartenait à ce monde inutile où ne vivait plus Marguerite Devon.

Et c'était vrai, il y avait aussi l'enfant. Il se la fit amener, vit qu'elle était brune, pâle, avec de grands yeux clairs, étincelants, qui, sous ses cils noirs, étaient aussi limpides qu'une eau courante sous d'épais ombrages. Il vit qu'elle avait un grand cœur, une âme fière, brave, rétive, et qu'elle était cependant bien sa fille. Il vit qu'elle était ignorante, de tout ce qui se passait au-delà des murs qui l'abritaient, que les seuls caractères imprimés dans cet esprit neuf y avaient été tracés par Marie et qu'une mère n'aurait guère eu la main plus légère et plus attentive. La servante qui n'était plus jeune s'était imposé le terrible labeur d'apprendre à lire pour enseigner la lecture à l'enfant de ses mai-

tres; et cette entreprise n'était pas étrangère au nombre de cheveux gris qui vieillissaient avant l'âge l'humble front de Marie.

En regardant sa fille, qu'il appelait maintenant quelquefois près de lui, M. Devon se demandait si la jeunesse et la force de l'enfant seraient consumées sans but comme l'avaient été la force et la virilité de son père, si une douleur âpre et vaine dévorerait ses jours et ses nuits, dessécherait toute la moelle de ses os et la vigueur de son âme... Et devait-elle souffrir seule, sans appui, comme il avait souffert? Il aurait voulu la protéger et l'aguerrir. Puisqu'il l'avait amenée au combat, ne lui devait-il pas des armes? — Mais elle était si petite, lui si vieux, si brisé...

Alors, lui qui ne pensait plus eut une vague idée qu'il ne communiqua point à Marie. Marie n'était qu'une servante et son plus haut élan intellectuel consistait à dire beaucoup de chapelets pour les morts; l'homme instruit, le maitre, agissait avec toute autorité et en toute assurance.

Un soir donc, il dit à Alberte qu'il partirait le lendemain pour quelques jours, il irait dans sa famille voir sa cousine Clémence; Alberte apprit par la même occasion qu'elle avait une famille et qu'une cousine Clémence en faisait partie. Cette nouvelle ne l'émut point, elle espéra seulement que son père reviendrait bientôt, car il était bon, et puis, seule avec Marie dans cette vaste maison, elle avait un peu peur.

Un matin, dans ce salon, comme elle venait suivant sa coutume d'ouvrir la fenêtre, elle se trouva malheureuse en contemplant la cour morose tapis-

sée de lierre. L'air humide la fit tousser. Le jour n'était-il pas plus plombé, plus incertain que d'habitude ? Le vent n'était-il pas plus glacial ? En entrant ce matin dans la chambre, n'y apporta-t-il pas un funeste présage ? L'enfant sentit passer sur elle un souffle de tristesse ; ses yeux pensifs se remplirent de larmes pendant qu'elle regardait toujours le lierre noir ouaté de brume. Elle s'aperçut alors qu'il y avait quelqu'un là ; en se retournant, elle vit une enfant qui ne lui ressemblait pas et qui avait pourtant quelque chose d'elle. Elle était si ravissante et lui ressemblait si peu qu'en l'admirant, Alberte comprit combien elle-même était dépourvue de beauté.

L'enfant inconnue la regardait de tous ses yeux gris dont la nuance fine ressortait idéalement dans le rose tendre et délicat du visage. Elle posa sa petite main gantée sur Alberte en disant :

— Tu pleures?...

— J'étais seule, répondit Alberte sans savoir à qui elle parlait, ni comment avait surgi ici une blonde petite fille aux cheveux frisés, j'étais toute seule et il fait sombre.

— Il ne fera plus sombre, repartit la petite fille.

Elle embrassa Alberte.

— Ne pleure plus, je suis venue pour t'aimer.

Et elle ajouta simplement :

— C'est moi Marceline, c'est moi qui suis ta sœur Petite...

Alberte n'avait que des notions limitées et confuses sur les rapports journaliers du ciel et de la terre. Marie, assise à la nuit devant l'âtre éteint de sa cuisine, égrenant avec une céleste ferveur son chapelet de bois grossier, n'était-elle pas en commu-

nication directe avec tous les saints du Paradis, tous les membres glorieux de Jésus-Christ?

Était-ce qu'Alberte avait vu peu d'enfants ou fréquenté beaucoup d'anges? mais, elle n'hésita pas une seconde à croire tombée du ciel l'enfant qui lui disait être venue l'aimer.

Une voix appela dans le corridor : Où est Petite? où donc est Marceline? — D'autres personnes entrèrent au salon. Alberte reconnut son père, mais, sur le bras indécis de M. Devon, s'appuyait une femme encore jeune qu'Alberte n'avait jamais vue, une femme grande, de tournure presque majestueuse; elle avait de beaux traits un peu pâles, de beaux cheveux blonds un peu roux, de belles mains un peu longues, et de grands yeux bleus très durs; elle était vêtue de gris comme pour un demi-deuil, elle semblait forte, intelligente. Et Marceline était sa fille.

A ce dernier détail, Alberte n'attacha pas d'importance, mais elle fut surprise lorsque, sur le ton d'une enfant récitant une leçon qui l'amuse, la petite fille dit à M. Devon : « Mon père. » Celui-ci, du reste, ne parut pas entendre. Il s'approcha de sa fille et, lui montrant la belle dame aux yeux qui voyaient si clair :

— Alberte, fit-il, voici ta cousine Clémence... qui n'est plus ta cousine. Elle a bien voulu m'épouser et elle est...

Oui, qu'était-elle? — Il ne le dit point.

— Elle remplace ta mère, acheva-t-il.

— Père, écoutez-moi, répétait en souriant Petite.

Il se demanda pourquoi elle s'obstinait à appeler son père puisqu'il était mort. Il s'attendait cepen-

dant à ce que l'étrangère répondît sans retard quand Alberte la nommerait sa mère. Alberte ne songea jamais à gratifier de ce titre la jeune Mme Devon, c'est pourquoi sans doute celle-ci ne lui répondit jamais.

Ce mariage n'était probablement pas la forme qu'avait prise l'idée de M. Devon quand il était parti à la recherche d'une institutrice modèle pour sa fille, mais c'était la forme que Mme Clémence ou d'autres avaient donnée à l'inspiration primitive du veuf, et cela revenait au même. Les nouvelles arrivées s'installèrent... De ce jour, Marie ajouta pour les vivants beaucoup d'*Ave* à ceux qu'elle récitait en mémoire des morts.

Marceline trouva la maison drôle; c'était son terme, elle l'appliquait indistinctement à tout ce qu'elle ne comprenait pas. Elle n'eut pas le loisir d'apprécier longtemps la drôlerie douteuse du logis, les deux sœurs furent placées dans le même couvent. Elles étaient sœurs décidément, la plus jeune l'avait ainsi promulgué, et c'était un décret qu'il n'y avait pas à discuter.

Le premier matin de son séjour là-bas, Alberte ouvrit sa fenêtre sans soupçonner qu'il existât un règlement pour défendre de telles choses. Elle fit entrer ainsi un torrent de jour ensoleillé, d'air chargé d'agrestes parfums et de matinale fraîcheur. A ses pieds, elle vit un jardin fleuri, devant elle les futaies d'un parc centenaire; au loin, des bois touffus, des vallées vertes et profondes, des coteaux tout de pourpre vêtus par la vigne murissante.

Alberte demeura palpitante, éblouie. Il lui sembla qu'elle possédait enfin ce qu'elle avait si longtemps cherché, attendu, le bonheur auquel, depuis

l'enfance, dans son espérance naïve, elle ouvrait en vain sa fenêtre; il lui sembla qu'elle allait enfin vivre, car elle venait seulement de naître.

Petite avait raison, il ne devait plus faire sombre. Alberte arrivait dans un pays enchanté tel qu'un joli pastel d'aïeule jeune et précieux lui en avait souvent dépeint aux crépuscules d'hiver ou pendant les soirs d'été, alors que la bise soufflait au dehors ou que, dans l'air chaud, tranquille, aux arômes de sureaux en fleurs, s'élevait la note argentine, plaintive, d'une grenouille égarée dans les jardins de la ville...

C'était un pays plein de joie, de tendresse, de lumière, de merveilles qui vous réjouissaient les yeux et vous dilataient le cœur. On avait fait croire à Alberte que la vie était une suite de journées inutiles, oisives, qu'il fallait passer derrière de noires murailles, et elle s'épanouissait au grand soleil, à l'air libre et vivifiant, au milieu de compagnes heureuses... On lui avait dit en la plaignant qu'elle était bien seule au monde, et elle avait cinquante sœurs de son âge, dix mères qui l'entouraient de soins infatigables et vigilants. On avait prétendu qu'elle était pauvre et elle portait le même uniforme que les plus riches pensionnaires, elle habitait une maison gaie, spacieuse, elle courait dans des jardins princiers qui renfermaient à profusion des arbres et des oiseaux, du gazon et des fleurs. Et les fleurs étaient choses très brillantes et très douces, mais Alberte en avait si peu vu jusqu'ici qu'elle ne savait pas leurs noms.

Il y avait dans cet enclos féerique une chapelle, refuge privilégié où l'on pouvait entrer à tout instant. Triste ou joyeuse, d'humeur capricieuse ou

réfléchie, on était toujours bien accueillie, quels que fussent l'heure ou le temps, on était reçue à bras ouverts, on n'était jamais importune, on ne dérangeait personne. Celui qui était là n'avait pas d'affaire si pressante qu'il ne pût prêter l'oreille à toutes les voix, incliner son cœur vers la prière du plus petit enfant. Il y avait toujours là quelqu'un pour dire :

— Alberte, aime-moi, je suis ton père... Alberte, sois bonne, aime-moi, je t'aime...

Et, Alberte tâchait d'être bonne, et, de tout son pouvoir, elle aimait ; ses forces lui manquaient quelquefois pour la sagesse mais jamais pour son amour. Dans ce temple étroit, qu'une présence divine rendait sacré, on sentait le cœur battant et chaud, le centre et la source de vie de toute l'immense communauté. Les parfums de l'encens, la splendeur des saints ornements, le reflet diapré des vitraux, l'éclair fulgurant de l'ostensoir élevé par le prêtre sous un rayon, les chants qui montaient de cette assemblée de vierges fiancées à leur Dieu, tout exhalait une poésie dont la pure ivresse imprégnait sans retour l'âme d'Alberte et de Marceline. Les deux enfants aimaient les hirondelles nichées dans l'angle du portail et qui mêlaient aux prières leurs gazouillis timides ou éperdus, le bruissement des feuilles qui frémissaient sans cesse comme sous le frolement de passants invisibles ; car l'été pendant la messe, on ne fermait pas les portes pour que la nature, du grand arbre au brin d'herbe, fût conviée à l'adoration de son Créateur,

Mais au milieu de son nouveau bonheur, Alberte n'était pas ingrate ! Elle pensait à la vieille maison endormie, à demi-morte plutôt, dans sa torpeur

morose; elle pensait à tous les coins qu'elle avait hantés, aux meubles vermoulus qui avaient été les compagnons de son enfance désolée; elle n'oubliait pas les portraits fanés qui lui avaient souri et elle avait quelquefois la nostalgie du buffet caverneux. Surtout elle regrettait Marie; elle l'eût pleurée avec d'inconsolables larmes, si les religieuse qui l'entouraient ne lui avaient rappelé Marie au point de la faire revivre; c'étaient des Maries affinées, mais leurs cœurs angéliques n'étaient pas d'un or plus pur que celui de la servante.

Au bout d'une courte période, les deux enfants furent rappelées chez elles. En arrivant, Alberte apprit que son père était mort, qu'elle était ruinée, qu'elle ne retournerait pas au couvent, qu'on avait envoyé Marie. A ce moment, elle avait nettement compris qu'Alberte Devon était malheureuse pour sa vie.

Après l'enterrement, où elle n'avait pas pleuré, elle remarqua que Mme Devon portait un grand voile de veuve; sa perspicacité n'alla pas jusqu'à lui faire reconnaître que le crêpe n'en était pas tout à fait neuf. Alberte et Marceline étaient aussi vêtues de deuil mais il était facile de distinguer sous ce funèbre uniforme laquelle des enfants était la pauvre orpheline. Quoiqu'il n'y eût pas dans les tissus une sensible différence, la robe de Marceline devait être moins lourde à porter et le noir d'Alberte semblait plus noir que tous les autres réunis. Avec sa peau brune, ses rudes cheveux d'adolescente coupés courts en brosse, Alberte n'apparaissait pas à son avantage sous le costume qui faisait ressortir le teint rose, les cheveux dorés et la délicate beauté de sa jeune sœur.

Le lendemain, Mme Devon baisa au front sa belle

fille et l'envoya dans une pension lointaine. M. Devon avait prévu qu'il laisserait bientôt Alberte; il avait satisfait sa conscience en se remariant, peut-être avec cette idée que les sacrifices les plus pénibles sont les plus féconds, et il ne pouvait rien faire pour Alberte qui lui coutât davantage... M. Devon avait accompli son devoir; Mme Devon remplissait à son tour le sien. La pension avait été choisie avec beaucoup de soin; malheureusement, le genre d'institution que Mme Devon désirait n'avait pu se découvrir qu'à l'autre bout de la France.

Trois vieilles demoiselles dirigeaient cette maison, trois vieilles filles, pauvres, guindées, dures et malheureuses, dont l'osseuse maigreur symbolisait à peine l'effroyable sécheresse d'âme. Alberte était restée là huit ans. Oui, ces trois vieilles avaient devoré huit années de sa jeunesse; en espérant un appel qui n'était pas venu, elle avait subi huit ans cet engrenage auquel personne n'avait voulu l'arracher, huit années de tristesse à croire que, tout ce temps-là, elle avait ouvert sa fenêtre à une bise toujours piquante sous un ciel toujours pluvieux. Si elle essayait maintenant d'analyser ce qu'elle avait souffert cette évocation se résumait en une impression toute physique; elle se souvenait d'avoir eu faim très souvent et froid presque toujours, comme il arrive à ceux qui ont le cœur frileux et l'affection exigeante; ceux-là ne mangeront point à leur faim ici-bas et ne se réchaufferont pas au soleil de ce monde.

Sauf de brèves lettres qui ressemblaient à des notes d'affaires, elle n'avait rien reçu de Mme Devon, rien non plus de Marceline. Petite est souffrante..., ou : Petite va bien..., telles étaient les nouvelles les

plus explicites qu'elles eût obtenues sur le compte de sa sœur. Pour être devenue aussi indifférente, Marceline avait tristement changé.

Ainsi, sans un mot d'encouragement, sans un jour de répit, Alberte avait travaillé. Et elle avait travaillé sans beaucoup de résultat. Avant d'être instruite elle-même, il lui avait fallu instruire les autres; elle avait dirigé une petite classe, puis une grande; on l'avait chargée de plusieurs fonctions domestiques qui achevaient d'absorber ses instants; parce qu'elle était pauvre, elle devait payer très cher du très mauvais pain.

La vulgarité complète des occupations et du milieu avait succédé à la poésie mélancolique de la maison paternelle, à la poésie radieuse du couvent; et cependant l'ardeur énergique, un peu âpre, de sa nature avait résisté; ce régime meurtrier n'avait eu raison ni de son intelligence, ni de sa distinction, ni de sa fierté. De son enfance rêveuse, étrange, qui aurait dû laisser en elle une indélébile empreinte, était sortie une femme faite pour l'action, trempée pour la lutte.

Elle n'avait pas eu le temps d'obtenir les grades qu'elle faisait pourtant conquérir aux autres et qui l'auraient tirée de l'ornière. Elle n'avait pas désespéré néanmoins de se créer une meilleure place parmi les travailleuses; les trois demoiselles Brandier, soit qu'elles eussent reçu de Mme Devon des instructions à ce sujet, soit que le courage d'Alberte dans une telle situation eût ébranlé leur égoïste indifférence, l'avaient aidée dans ses recherches et, quelquefois, elles avaient réussi. Alors Alberte recevait de ses futurs maîtres des lettres qui la comblaient de joie;

on lui donnait des avis dont elle se pénétrait; on lui exposait des conditions draconiennes qu'elle jugeait clémentes ; tout étant convenu, on organisait une entrevue, et puis quand on voyait Alberte, on ne voulait plus... Quand on rencontrait son regard droit, on sentait tout à coup qu'elle n'était pas l'institutrice qu'il fallait à Marguerite; on avait un pressentiment que son caractère heurterait celui des enfants, qu'elle serait trop indulgente pour Aline et qu'elle ne saurait pas prendre le cher petit Roger qui était un peu en retard pour son âge et difficile à conduire, mais si intelligent!...

Ce n'était pourtant pas qu'elle fût dangereusement belle, elle n'avait pas ce tort inexpiable chez une femme qui veut gagner sa vie; mais on devinait en elle un esprit libre qui n'était pas fait pour le joug banal qu'on lui préparait, un esprit supérieur à ceux qui voulaient l'asservir. On chuchotait qu'elle avait des yeux singuliers, qu'elle ne ressemblait à personne.

L'on se retirait sur cette indiscutable sentence.

Trois fois elle avait recommencé, pour échouer trois fois contre le même invisible obstacle. Mais la raison mystérieuse de son exil avait mystérieusement fini, sa belle-mère l'avait rappelée; elle rentrait dans cette maison qui était demeurée si étrangement pareille, bien qu'elle ne lui appartînt plus; une servante l'avait introduite et cette fille lui avait dit en l'amenant au salon : « Mademoiselle prendra garde à la marche », comme si Alberte ne connaissait pas avant elle la marche. La bonne l'avait ensuite priée d'attendre quelques minutes que Madame pût lui parler, il y avait longtemps de cela.

Mais, à la pensée qu'elle était de nouveau sous le vieux toit, un grand attendrissement la prenait et lui faisait oublier tout le reste. Elle se dit que ses pires maux étaient passés ; elle avait quitté l'odieuse pension et elle était à Berque ; n'était-ce pas l'essentiel? N'avait-elle pas été injuste dans sa rancune et ses griefs envers cette femme vieillie dont le front portait la marque de soucis cuisants. Mme Devon ne l'avait point aimée, mais Alberte n'avait jamais été une enfant aimable, et Mme Devon avait Petite. Une nécessité urgente l'avait sans doute forcée à éloigner sa belle-fille ; elle ne pouvait savoir quel genre d'existence l'on avait infligé à Alberte dans l'institution aux engageants prospectus. Dès que cela lui était devenu possible, elle avait redemandé la jeune fille. Et Alberte, avec un sincère désir de bien agir, de réparer ce que lui avait aliéné sa belle-mère, se promettait de ne pas se faire exclure volontairement de cette maison dont on lui rouvrait généreusement l'accès. Elle pourrait devenir utile, rendre quelques services ; rien n'avait ici un air de prospérité ; la robe de Mme Devon était usée.

Alberte était décidée à regagner sa belle-mère. Ce serait difficile, mais elle ne se découragerait pas, elle mettrait à cette tâche l'obstination qu'on lui reprochait comme un défaut, l'acharnement prodigieux qu'il lui avait inconsciemment fallu pour garder des idées larges, une ombrageuse loyauté, un cœur désintéressé et noble, pour rester Alberte Devon, aux allures fières, aux manières presque patriciennes, dans la tribu banale au milieu de laquelle elle avait dû vivre...

En cet instant, une soudaine vaillance animait

a jeune fille, elle n'avait plus envie de pleurer et elle se blâmait de sa première faiblesse.

Si seulement on lui avait dit où était Petite... Petite n'était pas venue embrasser sa sœur, Petite était peut-être mariée, ou bien elle était morte... Oh ! non, pas morte, grand Dieu ! elle avait oublié Alberte, et c'était déjà bien assez.

— Alberte, j'ai fini et vous pouvez venir, dit une voix nette dans la pièce voisine.

II

Alberte traversa sans tâtonner toute la longueur obscure du salon, mais, sur le seuil de l'autre chambre, elle s'arrêta comme éblouie par la lumière. L'inconnu avec lequel Mme Devon avait eu une conférence intime et prolongée s'était levé, il se dirigeait vers une porte quand à l'apparition silencieuse d'Alberte émergeant de la nuit, il s'interrompit; la jeune fille vit qu'il était grand, très fort, presque gros et elle se demanda qui il était. L'étranger la regarda, puis regarda Mme Devon comme s'il réclamait quelque chose, mais la veuve ne voulut pas comprendre. Le visiteur attendait toujours, il y eut sur le visage de Mme Devon une nuance d'inquiétude et même de frayeur qui semblait dire : Que voulez-vous encore? Il restait immobile, inflexible dans sa muette exigence; alors, avec un imperceptible froncement de sourcils, la veuve dit :

— Mlle Devon, ma belle-fille. — M. Victor Schwab.

Sur cette présentation succinte, M. Victor Schwab salua Mlle Devon et sortit. La jeune fille demeur seule avec Mme Devon.

La première impression d'Alberte en voyant de près de sa belle-mère fut une surprise de la trouver aussi vieillie et, pour un motif bien différent, Mme Devon éprouva un choc en examinant sa belle-fille. Les huit ans qui venaient de s'écouler avaient enlevé à la veuve cet éclat de seconde jeunesse qu'elle possédait encore lorsqu'elle avait épousé le père d'Alberte; les traits plus profondément sculptés avaient perdu leur belle couleur d'ivoire, le teint

jaune était bistré, brouillé, comme inégalement bruni par une flamme. L'ensemble de ce visage qui n'avait plus de beauté était à la fois plus énigmatique et plus frappant.

Elle se leva pour accueillir Alberte; sa taille épaissie était encore majestueuse. Elle embrassa Alberte au front ainsi qu'elle avait fait en la quittant.

— Asseyez-vous, dit-elle en s'asseyant elle-même, je suis fachée de vous avoir fait attendre. Débarrassez-vous de votre chapeau, je vous prie. Il a fait froid aujourd'hui.

Mais elle n'offrit pas de raviver le feu qui s'éteignait.

— Nous avons dîné il y a longtemps, comme vous le savez si vous vous rappelez nos heures; vous avez mangé en route j'espère?

Alberte répondit d'un signe évasif dont Mme Devon se contenta.

— Je vous remercie, dit enfin la jeune fille s'apercevant qu'elle n'avait pas encore prononcé un mot et que son rôle dans les politesses d'arrivée, s'était borné à recevoir le baiser de Mme Devon. Je vous remercie. Je crois..., oui, je n'ai besoin de rien.

Puis brusquement, d'une voix un peu étranglée, elle posa la question qu'elle refoulait depuis son entrée ici :

— Où est ma sœur Petite?

Il y eut une courte pause qu'elle trouva longue.

— Marceline est sortie, dit Mme Devon, des amis l'on emmenée à un concert qui se prolongera tard.

Petite avait préféré la musique à Alberte; cependant, jadis, elle n'aimait pas beaucoup la musique.

— Je ne l'ai pas accompagnée, poursuivit Mme

Devon, je désirais causer avec vous; il est regrettable qu'on nous ait retardées.

Elle jeta un coup d'œil mécontent et plein d'aversion sur la place qu'occupait un peut plus tôt M. Victor Schwab et elle soupira.

— Oui, j'ai bien des tracas, fit-elle en réponse au mouvement interrogateur d'Alberte.

Elle ajouta :

— Vos comptes de tutelle m'ont particulièrement absorbée ces derniers temps.

Etait-ce les comptes de tutelle qu'elle étudiait avec cet étranger à forte carrure qui lui avait si cavalièrement imposé sa volonté en l'obligeant à nommer Alberte ?

— Parlons de vous, reprit-elle. Vous voilà revenue parmi nous. Vous avez reconnu, je pense, vos erreurs à mon égard. Quelles sont vos intentions actuelles ?

— Je voudrais ne pas vous être à charge, madame, dit Alberte emportée par une involontaire impulsion.

— Vraiment? que comptez-vous faire ?

Si on le lui avait demandé tout à l'heure, quand les bonnes résolutions fleurissaient en elle, Alberte aurait dit sans hésiter: « Je compte vous seconder, me rendre utile chez vous, comme vous le jugerez bon, vous aider, si je ne puis vous aimer, être une bonne sœur pour votre enfant puisque je ne puis être votre fille... »

Mais devant cette femme impassible qui l'épiait avec une curiosité froide, elle se dit que son aveu serait déplacé autant que ridicule, et elle rougit d'avoir conçu une pareille prétention. Mme Devon reprit d'un ton posé.

— Vous avez bien compris la situation, je présume. Vous savez que, pour acquitter les dettes de votre père...

Alberte retint un geste de protestation, il lui était insupportable d'entendre Mme Devon discuter les actions de son père. Le ton de la veuve n'avait pourtant rien d'irrespectueux.

— Il a fallu, poursuivit-elle, mettre en vente tout ce qui vous appartenait, j'ai racheté votre héritage, — c'était un devoir pour moi, car je faisais partie de la famille Devon avant... mon second mariage.

Avant vous..., avait-elle failli dire.

— Pour arriver à ce but, j'ai dû me soumettre aux plus durs sacrifices, m'imposer un sévère régime économique dont je ne suis pas encore libre de me départir.

Elle effleura des yeux sa robe fanée, le feu à demi-mort dont l'unique bûche achevait de se consumer sous la cendre.

— Après des difficultés sans nombre, des soucis qui ont pesé sur moi et altéré ma santé, j'ai pu acquérir cette maison au nom de Petite.

— De Petite, murmura Alberte.

— Certainement, c'était un arrangement naturel et très désirable. Petite et vous avez un grand-père commun, celui, précisément, qui avait avantagé votre père; les propriétés en question auraient depuis longtemps passé dans notre branche si M. Devon ne s'était retranché derrière je ne sais quel article du testament de son aïeul.

— Mon père n'aurait pas revendiqué un droit douteux.

— Je suis d'accord avec vous, répliqua Mme Devon

avec décision; s'il y avait eu le moindre doute, le père de Marceline aurait fait annuler le testament. J'en étais si sûre que je n'ai pas même soulevé la question.

C'était le plus éclatant hommage qu'elle pût rendre à la sagacité de son premier mari sinon à l'honnêteté du second.

— Cette maison est donc à Petite ainsi que tout le reste.

— Tout le reste?

— Bien entendu, et, sans nous, vous n'auriez pas trouvé d'acquéreur; ces biens sont dépréciés, mais il convenait de les rendre à Petite puisque vous ne pouviez les conserver. Vous avez vingt et un ans cette semaine, vos comptes vous seront remis en règle; ils sont prêts, vous n'aurez qu'à signer et tout sera dit.

Alberte pensa que, puisqu'elle ne possédait plus rien, pas un centime, pas un pouce de terrain, il était bien inutile qu'elle donnât à cet état de chose la sanction de sa signature. Elle sentait grandir en elle une sourde impatience; devant cette réserve voulue, cette modération qu'elle devinait agressive; ses projets conciliants s'évanouissaient en fumée; elle redevenait l'enfant révoltée qu'elle avait toujours été dans ses rares rapports avec la seconde femme de son père.

— Je n'insisterai pas, poursuivit Mme Devon de cette voix assurée qui irritait Alberte, je n'insisterai pas sur les peines que m'a coûtées une combinaison pont je ne puis encore apprécier le résultat quant à l'intérêt de ma fille.

En tout cas, le résultat était limpide en ce qui concernait Alberte

— Ces années d'effort et de veilles ont à peine suffi pour débrouiller des affaires laissées dans un incroyable abandon.

En mentionnant ainsi son œuvre, elle n'était pas poussée par la recherche d'une vaine gloire, aucune de ses tendances n'était vaine ; il n'y avait nulle présomption, nulle vanité puérile dans son accent. Son front se contractait au souvenir de ce qu'elle avait souffert dans ce dédale inextricable d'où sa persévérance l'avait fait sortir épuisée, mais victorieuse. Elle ne montrait pas d'animosité, elle exprimait son opinion avec une complète indifférence pour l'opinion de la jeune fille qui l'écoutait.

— Tout est maintenant clair comme le grand jour la succession de votre père est libérée de toute dette et sa mémoire de tout soupçon. C'est plus qu'il n'y avait à espérer étant donné le chaos inouï dans lequel j'ai trouvé vos affaires.

— Je ne mettrai pas votre dévouement à plus ample contribution, dit Alberte.

— Vous ne le pourriez pas, répartit la veuve

— Je veux dire que je vous epargnerai au plus tôt l'ennui de ma présence.

— Où irez-vous?

— Je travaillerai, fit la jeune fille, dont la voix s'altérait.

— Où travaillerez-vous et qui acceptera votre travail?

Elle reprit après un silence:

— On m'a mise au courant de vos tentatives, j'en avais à l'avance prévu l'insuccès. Vous n'êtes pas de l'étoffe qu'il faudrait pour réussir dans cette voie, vous avez dû vous en convaincre. — Vous voilà

bien irritée parce que je constate un fait évident.

— Non, madame, dit Alberte luttant contre son émotion, je suis peinée seulement. J'ai toujours la ressource de retourner à Calais. Puisque telle était la situation, — et j'avoue que j'en avais mal envisagé les conséquences, — il aurait mieux valu m'y laisser.

Mme Devon eut un sourire apitoyé qui signifiait : Croyez-vous que vous seriez chez moi si j'avais pu vous laisser ailleurs ?

— Vous ne savez pas, Alberte, que Mlles Brandier se retirent ?

— Mais la pension continue d'exister ?

— La première maitresse qui succède à ces demoiselles ne veut vous garder à aucun prix. Je ne dis pas qu'elle ait raison, remarquez-le ; convenez que je ne suis pour rien dans ces circonstances, dit-elle s'animant à la fin devant le visage sombre et méfiant d'Alberte. Il est bien injuste que vous me rendiez responsable d'événements dont je suis la première victime.

— Vous, madame ? dit Alberte ne s'apercevant pas que son ton incrédule était insultant.

— Oui, poursuivit la veuve violemment, vous êtes à peine ici qu'il me faut endurer l'arrogance de votre caractère. Je devrais être habituée à ce traitement ; l'ingratitude, l'hostilité, n'est-ce pas tout ce que j'ai récolté dans cette maison ?

— Pas tout à fait, dit Alberte entre ses dents serrées.

Heureusement Mme Devon ne l'entendit pas, elle continuait avec colère :

— Quand votre père m'a demandé de l'épouser

s'il ne pouvait me dire que sa fille était une nature indisciplinable, au moins était-il engagé d'honneur à me prévenir de la ruine qui allait inévitablement vous atteindre. Sans la coupable incurie de M. Devon vous ne seriez pas réduite à la dépendance qui vous indigne. Et s'il ne m'avait pas trompée...

— Mon père n'a trompé personne, s'écria Alberte avec emportement.

— Personne que lui...

— Tout le monde n'en peut pas dire autant...

Leurs regards se rencontrèrent pleins de flammes. Ainsi, après cette longue séparation, elles se retrouvaient sans avoir rien oublié; et dès les premières minutes de leur réunion. elles sentaient que le sort et la nature les avaient vraiment faites ennemies, et que ni les événements, ni le temps, ni leur volonté ne pourraient amener d'apaisement entre elles; elles se mesuraient de l'œil en adversaires, comme à l'heure où M. Devon avait mis en présence sa seconde femme et sa petite fille : à la place de la jeune et belle Mme Devon, il y avait une femme qui touchait à la vieillesse; au lieu de l'enfant craintive, une grande jeune fille, mais au fond, elles étaient bien les mêmes; dans le visage embelli d'Alberte, Mme Devon reconnaissait les mêmes yeux, à la fois étincelants et profonds, qui, dès le début, l'avaient bravée; qui, en s'attachant sur elle pour la première fois, lui avaient dit : Que viens-tu faire ici? Va-t'en... Que viens-tu faire?

Ah! Alberte apprendrait ce que Mme Devon était venue faire...

Mais on entendit du bruit dans le salon, et la figure de la veuve changea subitement; une nou-

velle expression vint adoucir, presque fondre, les grandes lignes rigides de ses traits, ses paupières s'abaissèrent; elle murmura : « Voilà Marceline. »

Au même instant une jeune fille entra.

— Bonsoir, maman, dit-elle d'une voix douce, faiblement timbrée. — Alberte !...

Ce dernier mot fut un léger cri. La nouvelle venue s'approcha d'Alberte sans plus rien dire, avec une sorte d'hésitation timide ; elle lui tendit une main gantée qui tremblait et, d'un air tout effarouché, offrit sa joue au baiser de sa sœur; puis, toujours avec cette même timidité dans ses yeux souriants, dans sa personne gracieuse, elle recula et, comme une enfant, se réfugia près de sa mère.

— C'est Alberte, répéta-t-elle à demi-voix.

— Alberte est arrivée plus tôt que nous ne l'attendions, dit la veuve.

Elle avait embrassé sa fille, et maintenant elle attisait vigoureusement le feu. D'un mouvement très vif, Marceline enleva sa petite toque de fourure argentée et se débarassa de sa jaquette. Et cette jaquette de beau drap gris souris était doublée d'une soie moelleuse couleur feuille de rose morte. Alberte vit que Marceline était restée un peu frêle, mais qu'elle avait assez grandi pour ne plus justifier ce nom de Petite que lui donnait encore sa mère; elle avait toujours ce ravissant visage dont Alberte conservait religieusement le souvenir, mais comme on se rappelle une fleur qui nous a réjoui un instant et qui probablement n'existe déjà plus. Et la fleur s'épanouissait plus vivante, plus délicieuse qu'Alberte ne l'avait connue. La sœur ainée retrouvait ce teint d'une merveilleuse et délicate fraicheur, la bouche

fine et rose, la vraie bouche en cœur des anciens portraits, les joues rondes à fossettes, les cheveux blonds, légers, frisés, qui mettaient autour de sa tête une envolée de lumière, ces yeux gris, transparents et vifs, qui avaient la couleur des yeux d'Alberte et qui ne leur ressemblaient pas plus que Marceline ne ressemblait à sa sœur, — et cette légèreté aérienne de l'être, cette souplesse des membres, cette grâce câline des moindres gestes, tous ces charmes de l'enfant s'étaient accrus pour gagner leur pleine éclosion, leur entière perfection chez la jeune fille.

Déjà Mme Devon couvrait d'un châle des Pyrénées les épaules de Marceline : ce chaud tissu de laine, dont l'enveloppement devait être une caresse, était rayé de larges bandes en peluche de soie rose; la frange en boule de soie rose et grise lui faisait une rangée de petits grelots muets.

Petite s'était assise sur un tabouret auprès de sa mère et se serrait étroitement contre les genoux maternels ; les yeux fixés sur Mme Devon, elle caressait du doigt un pli de la robe noire usée.

— J'aime maman, murmura-t-elle.

Ç'avait toujours été un mot favori de son enfance. En l'entendant de nouveau, Alberte fut reportée bien loin. Il lui sembla que, dans la route qu'elle avait parcourue depuis huit ans, elle avait laissé Petite en arrière ; il lui sembla que, depuis leur séparation, elle avait fait beaucoup de chemin et que Petite n'avait pas changé de place. Petite se trouvant bien là y était restée pour être mieux, Alberte avait beaucoup voyagé pour chercher moins mal..., — et rencontrer pire.

T'es-tu amusée, Petite? demanda Mme Devon.

- Oui, répondit la jeune fille. — Est-ce qu'Alberte 'st pas très fatiguée? ajouta-t-elle.

- Non, Marceline, dit Alberte. Elle ne sentait plus assitude dans l'émotion que lui causait l'attitude Petite. Si elle s'était trompée? Si Marceline l'aiait encore? Et pourtant, l'indifférence de son prer accueil...

- Y avait-il beaucoup de monde? reprit Mme Devon.

- Oui... c'est-à-dire, fit Petite avec une distrac- vague, nous étions empilés comme il faut l'être ur s'amuser, mais on ne s'amusait pas tout de me... On aurait voulu rentrer.

lle n'expliqua pas qui elle entendait représenter ce on très indéfini.

- Cependant on ne savait pas qu'Alberte serait si tôt.

- A côté de qui t'avait-on placée? dit la mère?

Ime Devon qui contemplait amoureusement sa ie, lui parlait avec une sévérité grondeuse dont Pite n'était nullement déconcertée. La jeune fille tinuait à examiner furtivement Alberte sous ses upières mi closes; le doute qui la tourmentait fut sipé, car elle parut tout à coup très joyeuse et lança avec entrain dans son récit. Le côté comie de la réunion semblait l'avoir frappée beaucoup s que la partie artistique.

- J'étais à côté d'une dame..., tu sais, maman? celles qu'on confond toujours avec une autre et on met dans un salon pour faire ressortir les pernes un peu jolies... Celle-là avait un manteau uf, poursuivit-elle le visage illuminé par une eté irrésistible, et ce manteau était garni sur les ules de grandes choses piquantes en jais; elle

ressemblait à ces murs que les propriétaires méchants hérissent de verre cassé pour égratigner les pauvres voleurs.

Elle regarda si sa sœur écoutait et reprit avec une gentille petite malice :

— Nous n'avions pas causé cinq minutes que la pauvre femme me demandait si M. de l'Hérian rentrerait bientôt en France. Je lui ai avoué que je n'en savais rien et elle a soupiré comme si je lui faisais beaucoup de peine. Là-dessus, je ne sais comment nous avons parlé de son fils à elle. Il paraît que ce jeune homme a mes idées, mes goûts, c'est miraculeux. Il est distingué, aimable, instruit, pas fumeur, et, par-dessus le marché, c'est un beau cavalier : moi j'aime les beaux cavaliers !

— Petite, comme tu causes, dit la mère d'un ton qui voulait être réprobateur.

Mais Petite répondit par une nouvelle proclamation édifiante :

— Moi, j'aime à causer,

Elle se mit à rire d'aise. Petite avait l'air bien heureuse. Avec une verve espiègle, et en faisant toujours des yeux en coulisse du côté de sa sœur, elle nomma les gens qu'elle avait vus, les morceaux qu'on avait joués, elle dépeignit les artistes ; mais en parlant de la musique religieuse qu'avait exécutée un vieillard aveugle, ses traits mobiles se fixèrent en une gravité soudaine, ses yeux brillèrent d'une indicible et mystérieuse allégresse.

— C'était beau, chuchota-t-elle dans un soupir. Cela fait mieux aimer...

— Mieux aimer qui, Petite? Marc, ton fiancé?... dit la mère amusée par cette ardeur.

— Non, dit tout bas Petite, cela fait mieux aimer le bon Dieu.

Alberte apprit donc que Marceline aimait Dieu par-dessus tout et qu'elle était fiancée à un homme.

L'instant d'après, Petite continuait son babillage puéril, elle s'interrompit brusquement :

— Maman, j'ai faim, dit-elle sur un ton d'enfantine prière.

On lui apporta aussitôt une collation de fruits et de gâteaux, des gâteaux délicats, des fruits magnifiques et d'une espèce rare.

— Maman, prenez-en, dit Petite, que sa mere servait.

— Je n'ai pas faim, dit la veuve. Et pourtant, ses joues émaciées n'annonçaient pas qu'elle eût suivi un régime très substantiel.

— Alors, il n'y a qu'Alberte qui va goûter avec moi.

— Alberte a mangé, dit encore Mme Devon.

Et, bien que la vue des pâtisseries appétissantes réveillât chez Alberte une faim mal endormie, elle répondit négativement aux instances de Marceline ; il n'y avait pas à se méprendre sur les intentions de sa belle-mère.

— Tu vas boire, au moins, dit Petite en considérant d'un œil désappointé le malaga dans lequel elle avait déjà trempé ses lèvres ; maman, je voudrais un autre verre.

— Petite, finis ces enfantillages, fit Mme Devon. Alberte n'a pas besoin des mêmes soins que toi, elle est forte. — Vous êtes toujours forte, Alberte ! dit-elle, se tournant vers la jeune fille avec une nuance de tristesse et d'intérêt d'où était complètement exclue l'animosité de tout à l'heure.

Mais cette sollicitude rappela seulement à Alberte un jour de son enfance où Mme Devon, menant les deux petites filles chez une amie, dans un appartement haut situé, avait grondé Petite de souffler si fort et regardé Alberte avec une inquiétude presque angoissée en lui disant : « Vous n'êtes jamais essoufflée en montant deux étages! Combien faut-il donc d'étages pour vous essouffler? »

En l'occasion actuelle, la même comparaison s'imposait à la veuve.

— Mais, maman, je ne suis pas malade? dit Petite attendant avec une entière confiance la réponse de sa mère.

— Non, pas malade; mais ta santé exige une nourriture recherchée et coûteuse que nous ne pouvons partager avec toi, il vaut mieux en convenir une fois pour toutes.

— Je suis bien contente que les bonbons soient fortifiants, dit Petite en croquant un petit four. — Elle ajouta poliment : Je suis fâchée qu'ils coûtent si cher.

Maman, qui donc est venu ici ce soir? reprit-elle en aspirant l'air de ses narines dilatées; quand je suis entrée, cela sentait comme... quand on rêve qu'il y a un tigre caché quelque part dans la chambre, sous une chaise, ou un serpent derrière le canapé...

— Tu as bien vu, répondit Mme Devon, que j'étais seule avec Alberte. Laquelle de nous deux est le tigre, laquelle le serpent?

— Oh! ce n'est pas vous, ni Alberte... Vous n'avez pas eu la visite de M. Victor Schwab, par hasard? Ah! je le devinais. Qu'est-ce qu'il a dit à Alberte?

— Que lui aurait-il dit?

— Je ne sais pas, moi, puisque je le demande.

Elle riait en parlant et la lumière tombait sur ses dents blanches. Il lui manquait une dent dont on apercevait à droite l'étroite place vide chaque fois qu'un sourire relevait sa lèvre; grâce à son air d'extrême jeunesse, ce défaut la faisait paraître encore plus jeune : à dix-huit ans passés, Marceline semblait toujours en train de perdre ses dents de lait.

— Et tu as vu tante Aris aujourd'hui, Alberte? di Petite s'adressant enfin directement à sa sœur.

— Tante Aris? répéta Alberte perdue dans la contemplation de Petite. Est-ce que tante Aris est chez vous?

— Mais non. On ne t'a pas dit?... Elle habite Berque depuis cette année.

— Mme Aris a pris le parti de se fixer ici, dit Mme Devon, j'ai bien dû vous l'apprendre dans une de mes lettres; en vieillissant, elle a voulu se rapprocher de sa famille.

— Sa famille, c'est toi, Alberte, intercala Marceline.

— C'est nous, dit péremptoirement Mme Devon.

— Pas au même degré, maman..., puisque je ne suis la nièce de tante Aris que par..., alliance, ou quelque chose comme cela, d'ennuyeux à comprendre.

— C'est la même chose.

Evidemment, c'était la même chose; il y avait ici un vivant exemple de cette similitude.

— Enfin, Alberte, ce qu'il a de sûr, c'est que tante Aris est dans notre bonne ville et qu'elle avait demandé à ce que tu passes chez elle avant de descendre à la maison. Si tu ne l'as pas fait elle va être

joliment en colère, dit Petite placidement, en jeune fille qui ne redoute les colères de personne.

— J'avais pourtant chargé Mlle Brandier de vous avertir, elle aura oublié la commission, fit Mme Devon en poursuivant une miette de gâteau sur la table.

— Mademoiselle ne m'a rien dit.

— Tante sera tout à fait furieuse, dit Petite réitérant cette assurance d'un accent de jubilation. Jamais elle ne croira que tu ne l'as pas fait exprès.

— Petite, tu exagères à plaisir, repartit Mme Devon sans impatience, les pires incartades de Marceline ne parvenaient pas à l'impatienter. C'est une fantaisie à laquelle Mme Aris n'attachait aucune importance.

— Cependant, répliqua Alberte, j'aurais aimé à la satisfaire; elle est la sœur de mon père et ma dernière parente.

— Je suppose qu'elle voulait vous adresser quelque semonce; elle est d'un caractère fort original; vous n'ignorez pas qu'elle était brouillée avec M. Devon?

— C'est plutôt Mélite qui devait être brouillée avec le père d'Alberte. Tu te rappelles Mélite qui était chez nous autrefois avant qu'on te connaisse, Alberte? Eh bien! elle est gouvernante chez tante Aris! et elle m'aime toujours autant. Voyons, rappelle-toi Mélite qui avait déjà l'air d'un vieux dragon à garder les trésors.

On aurait dit que cette dernière phrase contrariait Mme Devon, peut-être lui déplaisait-il que Petite se montrât aussi enfant.

— Moi poursuivit Petite, je n'ai pas oublié Marie, ta bonne; elle demeure maintenant pas loin d'Irven,

mon pauvre vieux château. Et voilà que tu ne te souviens plus de Mélite..., Mélite était chez nous en même temps que Popette. Ah! par exemple, tu te rappelles bien Popette, un petit chien gris très gentil, gros comme ça, — elle tendit le bout de son doigt, — oh! guère plus gros je t'assure. La pauvre Popette est morte et Mélite est chez Mme Aris; elle est même la seule bonne de ma tante, je me demande pourquoi.

— Parce que, dit Mme Devon, ma tante n'a sans doute pas le moyen de se procurer un plus ample personnel; je la crois pauvre.

— Et moi, fit Petite en confidence, je vais vous étonner : mais je suis convaincue qu'elle est immensément riche. J'espère bien qu'elle adoptera Alberte.

— Petite, ne déraisonne pas davantage.

— Non, maman, fit docilement Petite. Et elle ajouta avec simplicité : Est-ce que je déraisonne?

— C'est vrai, reprit-elle, qu'Alberte n'a pas besoin de tante Aris puisqu'elle a nous. Tu es contente que j'aie acheté ta maison, Alberte? Quelqu'un de désagréable aurait pu la prendre, tandis que toi ou moi c'est tout pareil.

— Oui, Marceline.

— Ah! je suis Marceline à présent? Avant tu disais Petite. Si c'est tout ce que tu as appris à Calais, il ne valait pas la peine d'y rester si longtemps. Pendant que tu étais là-bas, je t'ai écrit de jolies lettres avec des conseils et des tendresses dedans, mais si mal ecrites! maman a dit que Mlle Brandier ne te les donnerait certainement pas à lire. C'est fatigant de griffonner, on a bien plus vite fait de dire.

Elle avança sa langue agile sur le bord de ses lè-

vres pour prouver la supériorité de l'outil incomparable dont l'avait douée la nature.

— Aussi, conclut-elle, je n'écris jamais à Marc de l'Hérian; je lui parlerai! Et toi, Alberte, n'aimerais-tu pas mieux parler à notre cousin Marc que de lui écrire?

— Puisque tu tiens à établir si exactement les parentés, remarque que tu te trompes, fit tranquillement Mme Devon; si tu n'es à ton avis qu'un peu la nièce de Mme Aris, Marc n'est pas du tout le cousin d'Alberte.

—Si je veux qu'il le soit, riposta Petite, il ne peut pas me refuser.

— Il ne te refuserait pas autre chose, dit la mère avec un regard presque doux.

— Il est tard, reprit Petite dont les yeux s'alanguissaient de sommeil et qui picorait négligemment une énorme grappe de raisins aux grains ambrés. Ces grains sont ridiculement gros; apres tout, maman, n'en achetez plus, ils ne sont plus aussi bons qu'ils l'étaient avant. J'aime autant la brioche du boulanger et les petits raisins de nos vignes. J'ai bien mangé quand même, j'avais si faim! Et puis, maintenant, maman, moi, j'ai très sommeil.

Elle se renversa sur sa chaise et fourra naïvement es poings dans ses yeux. Mme Devon se leva pour emmener.

— Viens, Alberte, tu me diras bonsoir dans ma chambre.

Alberte suivit la veuve et sa fille. Petite suspendue au bras de Mme Devon appuyait sa tête alourdie sur l'épaule de sa mère.

En entrant dans la chambre de Marcelline, Alberte

crut pénétrer dans un nuage rose. La lampe suspendue au plafond par un large ruban de moire abritait sa flamme sous un globe de cristal rose qui répandait dans toute la pièce une douce lumière teintée d'aurore, la cheminée de marbre blanc, les rideaux, les tapis, les tentures gris de lin criblées de petites roses, jusqu'aux glaces qui reflétaient un horizon rose, jusqu'à la lingerie et aux dentelles du lit, jusqu'aux porcelaines et aux cristaux sur la table de toilette, tout était imprégné de la pâle et suave couleur sans qu'on pût savoir si elle était réelle ou empruntée aux transparences de la lampe. Ce rose qui frissonnait partout, comme vivant dans sa pâleur, qui s'accrochait aux angles des choses, animait les statuettes aux mates blancheurs; ce flottement de lumière effacée, tendre, insaisissable, produisait un effet de douceur mélancolique et troublante. Avec l'aide silencieuse de sa mère, Marceline avait été déshabillée si vite que, lorsque Alberte se retourna, sa sœur était déjà en robe de nuit, ses cheveux frisés défaits sous un minuscule bonnet d'enfant et répandus sur ses epaules comme une vapeur blonde ses petits pieds rosés nus sur la fourrure devant le lit.

— Alberte, viens m'embrasser.

Et, pendant qu'Alberte s'approchait, Petite disparut sous sa couverture de soie piquée.

— Ainsi, dit Petite bredouillant un peu et tombant de sommeil, tu ne te rappelles décidément pas Popette? Non, Mélite, c'est très drôle; il y a des gens dont on se souvient sans les avoir jamais vus. Tu n'es pas fâchée que j'aie ta maison, je m'en doutais. Tu n'aurais pas dû rester si longtemps là-bas ; tu es

comme une autre Alberte à présent..., mais moi je suis toujours ta sœur Petite...

Et elle s'endormit. Alberte échangea un mot à voix basse avec sa belle-mère et s'éloigna sans bruit. Quand elle fut au bout du long corridor, elle s'arrêta près du réduit obscur et glacé qui était sa chambre. La porte de Marceline était encore ouverte; la lampe planait comme un astre voilé dans l'atmosphère rose, vaporeuse. Sur le seuil se dressait la grande ombre de Mme Devon; la veuve était demeurée là pour suivre sa belle-fille des yeux; ainsi debout, toute noire devant cette chambre lumineuse dont elle semblait farouchement défendre l'approche, elle séparait Alberte de ce coin radieux. De tout le poids de sa massive personne, de toutes les forces violentes de sa volonté, elle repoussait Alberte loin du nid chaud et luxueux qu'elle avait fait à sa fille dans la vieille maison dévastée.

Alberte entra dans sa chambre où les barreaux qui protégeaient la fenêtre se dessinaient tristement sur le ciel nuageux

II

— Petite, il est temps de partir : Alberte ne viendra pas.

— Maman, plus qu'une minute; Alberte va rentrer, je suis sûre.

Petite, en costume de visite, aplatissait son visage contre la vitre pour mieux voir dans la rue.

— Elle n'a pas l'intention de nous accompagner, reprit la mère qui boutonnait avec soin ses gants : je l'avais prévenue que nous sortirions à trois heures juste, et tu vois...

— Mais vous ne lui aviez pas dit que vous iriez chez tante Aris.

— Je ne t'en avais rien dit non plus, et tu as quitte ton cours de dessin plus tôt qu'à l'ordinaire. Allons, Marceline, c'est trop tarder; Mme Aris serait encore plus mécontente si je lui manquais de parole à cause d'Alberte.

Petite obéit à regrét et le plus lentement possible; mais, une fois dans la rue, et quand elle eut renoncé à tout espoir de voir apparaître la retardaire, elle prit son parti en brave et elle marcha bientôt de son allure aérienne, si preste et si vive que Mme Devon devait avoir peine à la suivre. Mme Devon suivait pourtant, magnétiquement entraînée sur les pas de Petite. Bien des passants regardaient la mère et la fille. Petite avait la même robe que la veille, mais comme la température était plus clémente, elle avait mis seulement un collet assez ample tel qu'en portaient cette année la toutes les jeunes filles; le capuchon de ce vêtement gris était doublé de surah rose,

et rose aussi comme une petite flamme était l'aigrette de son chapeau.

— Pas si vite, dit Mme Devon quand, au détour d'une rue, Petite leva vers sa mère un visage plus coloré que d'habitude.

« Tu vas tousser maintenant, continua-t-elle de ce ton d'autorité dont elle ne se départait pas envers sa fille. Petite ne répondit que par un sourire; elle était hors d'haleine.

« L'air n'est cependant pas vif. Mais rien n'empêchera Marc d'habiter le Midi pendant l'hiver, murmura Mme Devon se parlant à elle-même.

— Oh! cela me plairait beaucoup; nous aurions des fleurs toute l'année et plus jamais froid, soupira Petite. Mais, reprit-elle d'un air déçu, Marc ne le pourra pas s'il fait ce que vous dites.

— Ce ne serait pas un obstacle, fit Mme Devon songeusement.

— Maman, reprit soudain Petite, ne trouvez-vous pas qu'Alberte est devenue très belle?

— Non, répondit froidement Mme Devon.

— Ah! répartit Petite avec l'inébranlable confiance que lui inspiraient les moindres paroles de sa mère, alors elle est autre chose, quelque chose de très remarquable que je ne sais pas expliquer; je pensais que vous alliez le découvrir tout de suite. Nous sommes arrivées...

Déjà Petite avait sonné avant d'avoir achevé sa phrase; déjà elle était entrée avant que n'y eût rien compris la personne qui avait ouvert la porte.

— Bonjour, Mélite, n'ayez pas peur, c'est nous, dit Marceline en riant.

La vieille femme qui introduisait les dames Devon

ressemblait en effet plutôt à une gouvernante de bonne maison qu'à une servante; elle était très convenablement vêtue et ses manières gourmées décelaient une certaine éducation. Elle avait de grands yeux verts tout papillotants sous une coiffe noire à longs tuyaux; ce regard soupçonneux et fureteur ne s'arrêta ni sur la jeune fille ni sur la veuve, il alla derrière la mère et la fille chercher ce qu'il ne rencontra pas et il revint à son point de départ qui était Marceline.

— Personne avec vous? dit-elle à Mme Devon tout en regardant Petite.

Mme Devon hocha négativement la tête. En familière de la maison, elle traversa le couloir et se dirigea vers une porte qui céda sans bruit sous la pression de sa main. Petite pénétra après sa mère dans une pièce froide et claire; un papier blanchâtre tapissait les murs, les fenêtres étaient drapées de calicot blanc immaculé; tous les meubles, canapé, chaises, fauteuils, étaient recouverts de housses de percaline glissantes comme de la toile cirée; il n'y avait pas un pouce de tapis sur le parquet luisant, aucun tableau ne rompait la cruelle monotonie des boiseries peintes en blanc. Et au milieu de cette clarté glaciale, était une femme d'aspect plus froid et plus rigoureux que son entourage.

Petite la salua du nom de tante Aris.

Rien ne dissimulait chez Mme Aris le ravage des années, aucune coiffure ne voilait la rareté de ses cheveux tirés en ligne droite et serrés derrière la tête en un chignon dur et menu, pas un brin de dentelle n'adoucissait l'angle aigu de ses traits. Elle était vieille et très malade, cependant, elle se tenait droite

sur sa chaise; ses pieds chaussés de minces souliers de satin noir s'appuyaient sur un tabouret de bois. Elle avait sur les genoux un ouvrage commencé; ce n'était pas le tricot qui charme sans fatigue les derniers loisirs des vieilles femmes, mais une longue bande de crochet laide et régulière qui ne semblait destinée à rien et dont Mme Aris ne verrait sûrement pas la fin.

Autour de la vieille dame, comme en elle-même, régnait l'absolue tristesse, la désolation morne d'une fin de vie solitaire et inutile, absorbée dans la douleur de n'avoir rien à regretter ici et, peut-être, peu de chose à espérer ailleurs.

— Où est l'autre enfant? dit-elle après avoir répondu aux compliments de ses parentes avec une indifférente réserve.

— Alberte n'est pas venue, répondit Mme Devon.

— Mais elle viendra bientôt, c'est certain, interrompit Petite.

— Oh! qu'elle ne se presse pas, dit la vieille dame en faisant glisser dans ses doigts raides le crochet d'acier, avançant de quelques points l'ouvrage dont elle ne se souciait pas et qui ne servirait jamais à personne.

Petite s'échappa du côté d'une galerie qui, paraît-il, conduisait dans un jardin, sans en avoir l'air. Les deux femmes restèrent seules ensemble. Mme Aris ne se donnant pas la peine de dissimuler le sujet immédiat de ses préoccupations, reprit aussitôt :

— Alberte est donc bien ce que je pensais, à la fois volontaire et négligente?

Mme Devon eut un geste vague, mais elle n'articula pas un mot pour acabier sa belle-fille.

— Cependant, poursuivit Mme Aris, elle a fini par quitter cette pension ; on ne voulait plus d'elle, je présume. Vous ne lui avez pas dit que j'avais demandé son rappel et fourni les frais de son voyage ?

— Non, ma tante.

— C'est préférable. Nous verrons de quoi elle est faite, dit Mme Aris qui semblait s'adresser beaucoup plus à elle-même qu'à son interlocutrice. Si elle est comme sa mère, pétrie d'orgueil, de préjugés, de faiblesse, nous n'aurons rien à démêler ensemble.

— Alberte ne ressemble pas à sa mère, fit Mme Devon

— Il est inutile que vous la défendiez, je la jugerai bien. Mais qu'elle se le dise, s'il y a entente entre nous, les concessions ne viendront pas de moi. J'oublierai les torts de son père. Mais c'est à moi qu'on doit des excuses : Je suis vieille et je suis l'offensée... Je ne me laisseaait pas fléchir par des considérations de parenté, j'estime que mes plus proches parentes sont celles qui se montrent les meilleures pour moi Alberte n'a déjà pas répondu à mon désir l'autre jour , en arrivant...

— On ne l'avait pas avertie.

— Elle le dit. — Je vous communiquerai mes intentions à son égard quand je la connaitrai mieux tout dépend d'elle, non de vous ni de moi. Elle a beaucoup à se faire pardonner puisqu'elle est la fille de Francois Devon.

Une rougeur fugitive monta à ses joues creuses, le crochet échappa à ses doigts tremblants.

Mais elle reprit d'une voix posée :

— Si elle vous avait accompagnée, je serais fixée déjà, il me déplaît d'attendre. Enfin qu'est-elle ,

qu'aime-t-elle, que veut-elle? fit la vieille dame oubliant qu'elle entendait juger par elle-même.

— Elle est intelligente, répondit Mme Devon avec effort, elle aime le luxe, elle veut sa liberté.

Mme Aris promena son regard sur la chambre :

— Elle aime les vanités, dit-elle lentement, Que dirait-elle ici ?

— Elle est tenace et concentrée, poursuivit la veuve Je ne la connais guère mieux que vous :

Elle n'aurait pu être plus impartiale, plus passive si Alberte avait été présente; tout le monde même sa belle-fille, si prompte à l'accusation et au soupçon, aurait scruté ses paroles et étudié son attitude sans y trouver rien à reprendre.

— Alberte aimait son père, elle a dû épouser les querelles de M. Devon, car elle a la rancune persistante comme lui. Mme Devon avait prononcé cette phrase sans presque remuer les lèvres : c'était à se demander qui venait de parler.

« Si je ne me trompe, reprit-elle, elle a certaines idées dont elle ne se défera point et certains projets très arrêtés qu'elle abandonnera avec peine.

— Alberte, maman ?

Les deux femmes levèrent en même temps les yeux, Petite était devant elles. La jeune fille était rentrée avec sa légèreté habituelle sans qu'on s'en aperçut. Tout le monde aurait pu, sans inconvénient, surprendre les paroles de Mme Devon, mais elle pâlit d'avoir été entendue par sa fille.

— Alberte ! répétait Petite ébahie et n'en croyant pas ses oreilles.

— Oui, Alberte, dit sèchement Mme Aris. Approchez, enfant. A mon âge, on regarde avec des yeux

qui ne voient plus et l'on aime d'un cœur qui ne bat plus guère.

Petite, intimidée, s'arrêta contre Mme Devon, mais la veuve attira sa fille tout près de Mme Aris. Montrer l'enfant de plus près, c'était la faire admirer et chérir davantage. Et Petite resta là toute rougissante la tête penchée, une main hésitante posée sur le dossier de la chaise, dans une confusion qui la rendait plus charmante.

— Ainsi, dit Mme Aris, sans préambule, nous attendons notre beau cousin?

— Nous attendons Marc de l'Hérian, fit Mme Devon répondant pour sa fille, nous partirons à la campagne aussitôt après son retour. Il faut que M. de l'Hérian prépare sa canditature à Irven et dans les environs.

— Et auprès de Marceline? — Vous avez bien fait de conserver Irven à Marceline, Clémence.

— Cela m'a été difficile ; mais Petite y tenait et Marc avait besoin d'une propriété qui l'établit solidement dans le pays et lui procurât une stabilité d'influence que sa fortune et son pouvoir ne lui auraient pas complètement donnée. Il aura Irven.

— Le château n'est-il pas en ruine?

— A peu près. Nous nous arrangerons, cependant, pour y recevoir cet été et on le réparera de fond en comble pendant le voyage de noces de Marceline. Le mariage aura lieu à l'automne; c'est un mariage...

Ses yeux eurent un vif éclair; elle n'acheva pas.

— M. de l'Hérian est le parent de Marceline, remarqua Mme Aris qui crochetait maintenant avec beaucoup de calme.

— C'est une nouvelle assurance de bonheur pour ma fille. Vous savez quels talents possède Marc et

à quelle cause il les destine. Tel qu'il est aujourd'hui, Marc de l'Hérian peut arriver à tout. Son influence...

— Sur Marceline ?...

— Ma tante, Marc est vraiment un homme de premier ordre, il fera triompher son parti qui est le vôtre.

— Et Marceline l'aidera à obtenir le triomphe de mon parti ?

Mme Aris se retourna vers la jeune fille. Petite ne pensait pas à son beau cousin ni à ces hauteurs sociales vertigineuses où il allait l'entraîner ; elle se disait que tante Aris était à plaindre d'être vieille, seule et souffrante, et bien malheureuse d'habiter cette triste chambre dans laquelle Petite serait infailliblement morte de chagrin et d'ennui ; il y avait une nuance de tendre pitié dans sa voix quand elle répondit à la question amèrement railleuse de Mme Aris.

— Petite, dis adieu à ta tante, fit Mme Devon qui se levait pour partir.

En voyant Petite si fraîche, si radieuse, avec son air confiant et bon, Mme Aris eut une émotion rapide, mais elle se contint et dit de ce ton qui n'exprimait pas assez d'intérêt pour être bourru :

— Toujours vêtue de même ? Toujours gris et rose, rose et gris comme votre figure et vos yeux...

Elle toucha de son doigt desséché la joue potelée de Petite.

— Avez-vous jamais trouvé laquelle vous préfériez des deux couleurs?

— J'aime mieux le gris, répondit gravement Petite. Puis elle ajouta d'un air de reflexion profonde : Mais c'est peut-être pour ne pas lui faire de peine, parce qu'il est moins joli.

Mme Arís, rapprochant encore de son visage mélancolique et fatigué le jeune visage intimidé de Petite, plongea son regard sceptique jusqu'au fond de ces yeux ingénus. Elle laissa aller l'enfant.

— Vous avez les yeux des Devon, quoiqu'on ait coutume de les voir dans un plus brun visage; vous avez nos yeux bien que vous ne portiez pas notre nom.

— Marceline a un Devon pour gand-père.

— Une Devon pour aïeule, voulez-vous dire. Elle a nos yeux et c'est tout. Nous verrons l'autre enfant. La verrons nous bientôt ?

—Je ne sais. Je vous ai dit qu'elle était indépendante.

— Moi aussi.

— Elle l'est beaucoup.

— Elle pourrait bien l'être moins que moi en un de compte, dit la vieille dame avec une imperceptible contraction de son front aux grosses rides, aux sourcils décolorés.

— Si c'est être capricieuse et trop indépendante de garder une robe usée pour n'en pas demander, une neuve, s'écria Petite les yeux animés, les joues en feu, de travailler pour éviter de la fatigue aux autres de valoir mieux que tout le monde, Alberte est plus indépendante que personne... que personne ! répéta-t-elle sur un ton de défi, obéissant à un inconscient instinct de justice violentée...

Mme Devon n'essaya point de l'interrompre : dans sa généreuse indignation, Petite plaidait sa propre cause mieux que celle d'Alberte...

— Adieu, Marceline ; Clémence, quand le moment sera venu, je vous ecrirai au sujet d'Alberte Devon.

Mélite attendait dans le vestibule; Petite prévoyant une nouvelle station de sa mère, s'en alla au fond du corridor regarder les pigeons perchés sur le t voisin, et ces pigeons amusaient extrêmement tite.

Mme Devon et Mélite furent un instant silencieuses toutes deux.

Enfin Mélite dit en désignant d'un geste subtil la porte vitrée :

— On a des idees qu'il ne faudrait pas, on pense à qui l'on devrait oublier.

Mme Devon ne se rembrunit point.

— Madame, il valait mieux la laisser là-bas à tout prix.

— Je ne le pouvais pas.

— Elle rentre au plus mauvais moment, dit Mélite secouant sa tête soucieuse.

— Elle n'aura pas envie d'y rester.

— C'est à savoir.

— Elle n'a pas voulu venir avec nous aujourd'hui

— Mais elle viendra demain ou une autre fois, dit Mélite inconsolable et entêtée dans son pessimisme.

— Elle viendra bien préparée, Mélite. Elles ne s'entendront pas.

— Il faut se défendre, fit sourdement Mélite avec un regard ardent du côté où Petite avait disparu. Madame, il y a bien des méchants, il y a des gens avides, insatiables, il faut se défendre... Elle est de ceux-là qui n'ont point de rien et veulent de tout beaucoup.

Mélite posa la main sur la manche de Mme Devon dans une sorte d'appel muet. La veuve était fière, cependant elle ne souffrait pas de cette familiarité;

elle poussa doucement vers la vieille bonne Petite qui venait de s'avancer et lui dit :

— Embrasse donc Mélite, Marceline.

C'était là une des occasions où la veuve ne pouvait se substituer à Petite pour faire ce qui ennuyait probablement l'enfant ; mais toutes les condescendances de la hautaine Mme Devon ne valaient pas un baiser de Marceline... Petite tendit avec indifférence ses joues en fleur à Mélite qui, dévotement, l'embrassa.

— Soyez tranquille, mon joli agneau, marmota la gouvernante, nous ne permettrons pas qu'on vous dépouille... Nous saurons arrêter les méchants. — Madame, elle est encore notre agneau frisé qui se laisserait tondre... Et rieuse aussi. Vous rappelez-vous, madame, le jour de ses quatre ans, quand elle a demandé, en regardant mes rides, si l'on avait toujours la peau chiffonnée quand on était *vieuse?*... quand on était vieuse!... répéta-t-elle toute pâmée.

Et ce souvenir puéril détendit en un sourire la bouche sévère de la veuve. Mélite resta sur le seuil de la porte pendant que Mme Devon s'éloignait avec sa fille. Petite marchait, preste comme un perdreau, son pied touchait à peine le pavé inégal de la rue ; elle s'en allait toute joyeuse, toute blonde et rose, toute brillante sous un rayon de soleil qui venait de percer la brume. Et, suivant d'un regard mouillé cette vivante incarnation du bonheur :

— Ça pauvre !... soupira la vieille.

..... Ce soir-là, Petite était affairée, distraite et mystérieuse. Et ce soir-là aussi, Petite apprenait à tricoter; le souci de cette initiation pouvait bien être pour quelque chose dans l'agitation de ses esprits.

Après avoir ramené sa fille, Mme Devon était allée écrire dans sa chambre; les deux sœurs travaillaient assises côte à côte sous la lueur d'une grosse lampe. Petite devait travailler beaucoup, elle avait l'air de dépenser une force physique considérable dans le maniement de ses aiguilles, on se serait attendu à la voir suer à grosses gouttes.

— Alberte, disait-elle de temps en temps, est-ce qu'il ne faudrait pas retourner mes aiguilles? d'abord elles ne sont pas assez pointues et c'est pour cela que la maille manque; prête-moi les tiennes, je t'en prie...

Alberte opérait complaisamment l'échange désiré, et Petite, les lèvres entr'ouvertes, soufflant très haut, installée dans la position la moins commode et la plus pénible qu'elle eût pu inventer (elle jugeait sans doute cette mortification indispensable à la réussite de son épineuse entreprise), poursuivait le cours de ses efforts infructueux et de ses réflexions judicieuses.

— Cela ne va toujours pas. Mais, Alberte, m'as-tu bien montré? Ensuite, est-tu sûre de savoir tricoter toi-même?... Tu n'as rien perdu en ne venant pas chez tante Aris, elle était au fond de méchante humeur et Mélite un peu folle. Penses-tu, Alberte, que je sois positivement obligée d'aimer beaucoup Mélite?... — Pousse donc, s'il te plaît, mes cheveux en arrière, ils se fourrent dans mes yeux et si, par malheur, je posais une seconde mon ouvrage... — Ces pigeons de tante Aris étaient tous ridicules; ils se faisaient des mines!... Et pas une jacinthe fleurie chez elle... — Bon, encore une maille de partie! Veux-tu la rattraper? C'est incompréensible que, ne

faisant point de mailles, je trouve moyen d'en défaire. Crois-tu que cela n'irait pas aussi bien avec une seule aiguille ? ou que cela ne serait pas mieux si l'on en mettait six? Tu te figures réellement qu'en répétant tout le temps en rond ce que tu appelles la maille, ça finira par être un bas?

Elle regarda avec incrédulité le tissu épais, embrouillé, sans forme et sans consistance, auquel avait donné naissance sa plus diligente industrie.

— Un vrai bas, poursuivit-elle d'un air rêveur, avec un talon, un bout de pied, les choses difficiles qui rétrécissent, la marque rouge et les cordons... Non, ces affaires là ne se tricotent pas en même temps... Un vrai bas, je veux dire, qu'on puisse mettre, un bas complet en bonne grosse laine bleue qu'on donne à un vieux pauvre pour que le bon pauvre ait chaud et que le bon Dieu soit content.

Elle s'interrompit, jeta à l'autre extrémité de la chambre les aigullles pêle-mêle avec la laine destinée à un si édifiant usage et elle vint se percher sur le bras du fauteuil qu'occupait Alberte, elle passa ses bras carressants autour du cou de sa sœur.

— Je sais ton secret, dit-elle.

— Quel secret ? demanda Alberte étonnée.

— Il faut que je t'en parle ou que j'étouffe.

— Alors, dis bien vite, répliqua la sœur aînée, persuadée qu'il s'agissait d'un des soucis incomparables dont le chemin de Petite était semé, dis vite avant d'avoir étouffé.

— Il n'y a pas de quoi rire, déclara Petite, et si tu ne m'écoutes pas, il y aura de quoi beaucoup pleurer ; mais tu vas m'écouter, Alberte, promets-le pour commencer.

— Enfin, sœur Petite...

— Tu m'as caché tes affaires, dit Petite d'un ton de reproche; je ne te cache rien, moi.

Ce *moi* dont Petite émaillait ses discours, qu'elle ramenait sans cesse en scène, n'avait rien d'irritant ni de présomptueux; ce n'était pas un *moi* égoïste, vaniteux, épris de lui-même, écrasant tout de ses prétentions absurdes ou exorbitantes; non, c'était un *moi* plein de naïveté et de douceur, il était parfois plaintif comme s'il demandait grâce pour son ignorance et sa jeunesse. On aimait à l'entendre revenir, on le saluait en ami.

Pour toute réponse, Alberte, caressa les cheveux ébouriffés de sa sœur.

Décidément Petite n'était pas elle-même; les émotions de son premier tricot avaient eu une influence néfaste sur sa cervelle.

— Je n'ai rien à cacher, fit Alberte.

— Ce n'est plus à moi qu'il faut le dire.

— Qui t'a si bien renseignée?

— Tu ne le sauras pas, jamais. Aujourd'hui deux dames causaient de toi, — il y en a une que tu n'as pas encore vue, — et l'autre racontait que tu avais des projets.

— Oui, j'ai des projets.

— Ah!...

— Mais on ne peut les connaître puisqu'ils ne sont pas arrêtés.

— Ils le sont! Tu veux être religieuse, et cela me fait trop de peine.

Ses yeux se remplirent de larmes qui fendirent le cœur d'Alberte.

— Religieuse? répéta Alberte avec stupéfaction.

Ma pauvre sœur Petite qui a pu te faire supposer?...

Mais Petite continuait en s'exaltant :

— Oh ! je sais très bien à quoi m'en tenir, je n'avais pas compris tout de suite ; maintenant, c'est fait. Mais je ne veux pas, tu entends, Alberte, tu ne seras pas religieuse... Dis que tu ne le seras pas, supplia-t-elle en se laissant glisser sur le fauteuil à côté d'Alberte.

« Alberte, c'est une fantaisie qui t'est venue comme cela, en l'air; moi, j'en ai quelque fois aussi... Tu n'as pas besoin de rire, surtout quand j'ai tant de chagrin.

— N'aie plus de chagrin, ma petite sœur, je n'entrerai pas au couvent, je n'y ai jamais songe.

Petite secoua la tête, ce qui envoya tous ses cheveux dans la figure d'Alberte, et Alberte n'esssya pas d'éviter ce voile soyeux.

— Si, tu y as songé ; seulement tu reconnais que ce n'était pas raisonnable. Et si tu t'obstinais, je ne me consolerais pas. Nos maitresses de l'Incarnation, tu te rappelles comme elles étaient saintes et détachées de tout? Il n'y avait plus pour elles ni parents ni amis, plus de plaisirs, plus de fleurs roses pas même des blanches, plus de rien...

« Je ne veux pas que tu sois comme l'une d'elles...

— Petite...

Marceline parlait vite, d'une voix oppressée, elle avait pâli, ses yeux, devenus profonds, exprimaient la terreur.

— C'est comme s'il fallait que votre âme habite un endroit pareil à la chambre de tante Aris, aussi froid, aussi bien frotté. Je pleure aussi quelquefois la nuit en passant aux pauvres sœurs qui n'ont pas

un lit comme le mien, peut-être pas même un édredon de soie, — et personne qui vienne le soir les embrasser dans leur lit. Et elles auront beau attendre, se tenir éveillées, il ne viendra jamais personne.

Elle baissa la tête, toute pénétrée de douleur pour les pauvres religieuses.

— Elles auront beau attendre, personne ne viendra, répétait-elle, perdue dans la désolation de cette attente vaine. Elles doivent avoir si froid, — au cœur surtout. Et toujours se surveiller, jamais de fou rire ni de fantaisies, toujours renoncer et toujours donner à Dieu qui demande encore... Alberte, tu ne pourrais pas, malgré que tu sois forte et sage. Reste avec moi, avec maman et Marc ; Marc t'aimera.

Hélas ! pauvre petite Marceline...

— Moi, je serai si heureuse... C'est presque trop, tu comprends. Je serai riche, il parait, et tout a fait une grande dame.

Elle rit à l'évocation de sa grandeur future.

— Je serai la femme de Marc, dit-elle à demi-voix. Et elle ne rit plus.

« Et pendant que j'aurais tout cela, tu t'en irais seule et pauvre... Non, c'est assez déjà que nous ayons passé ces longues années loin l'une de l'autre. Ce que je posséderai sera à toi, reprit-elle avec énergie, je ne garderai rien pour moi seule. C'est convenu, tu en prendras la moitié ou je te laisserai tout. — Nous serons si bien, maman, toi et Marc.... et puis, moi aussi, je n'y pensais plus.

Alberte baisa tendrement le front de Marceline.

— Tu aimes Marc, Petite ? demanda-t-elle.

L'enfant inclina davantage la tête :

— Je tâche ! dit-elle avec un indéfinissable accen

— Il y a longtemps que ce mariage est décidé?

— Depuis toujours, figure-toi, fit Marceline. J'étais encore un baby quand le père de Marc et mon père lui ont dit qu'il fallait m'epouser : moi à sa place, j'aurais tant ri...

« Mais lui, pas du tout, il a répondu qu'il voulait bien; cela terminait à l'amiable des affaires compliquées, des procès, enfin cela arrangeait tout le monde..., et moi aussi, j'oublie toujours. On a fixé le mariage pour l'époque de mes vingt ans, j'étais même très en colère parce que j'aurais mieux aimé me marier tout de suite; alors on m'a acheté Popette et je n'ai plus rien réclamé, j'étais déjà presque aussi raisonnable qu'à présent.

Alberte commençait à la craindre. Elle éprouvait une vague inquiétude à la pensée de ce mariage ainsi préparé de longue date sans que l'inclination des deux fiancés eût pu être sérieusement consultée. Le sentiment de Marceline pour M. de l'Hérian était visiblement des plus superficiels. En enfant soumise, Petite accédait au désir et peut-être à la volonté de sa mère.

— Mais tu connais bien M. de L'Hérian?

— Je me le rappelle un peu.

— Quand l'as-tu donc vu?

Petite rit de nouveau.

— Il y a dix ans..., Marc est venu à Berque avant d'entreprendre son grand voyage partout, mais j'étais malade et il n'a pas pu entrer.

— Et depuis?

— Depuis, plus rien. Rien de moi, du moins, pas même une photographie. Tu ne vas pas me croire, dit-elle ingénument, mais je suis très mal en photographie,

De fait, il eût été aussi facile de représenter un rayon de soleil ou une feuille de rose flottant sur la brise.

— Par exemple, j'ai le portrait de Marc quelque part dans la maison, dit-elle négligemment, et il n'est pas mal pour un homme.

— Pourquoi n'est-il pas revenu plus tôt? fit Alberte.

— Mais d'abord, qu'est-ce qu'il aurait fait puisque je n'avais pas vingt ans; il a passé tout ce temps-là à voyager, à étudier, je ne sais quoi, les peuples et tout ça... Il a vu les cinq parties du monde, il a séjourné dans toutes les contrées de l'Europe, il a été aux antipodes, à Venise, en Tartarie, à Saint-Pétersbourg, dans les îles, apprendre comment on gouverne les sauvages... pour se faire la main. Et chaque fois qu'il changeait, il fallait que je regarde dans ma géographie.

La géographie de Petite était un ouvrage incomplet et erroné, ou bien elle avait fait mauvais usage des trésors de science renfermés dans son livre, car elle n'avait que des notions confuses sur les contrées étrangères qu'elle qualifiait indistinctement de pays sauvages, et les habitants de la Polynésie présentaient à son avis d'intimes affinités avec les riverains de l'Adriatique.

— Marc m'a envoyé de là-bas les cadeaux les plus baroques, les plus magnifiques, c'est-à-dire. Et des lettres... Oh! il est remarquable, fit-elle dans un grand soupir. C'est dommage qu'il ait des idées.

— Comment? Quelles idées?

Petite s'assombrit.

— Des idées répéta-t-elle d'un air profond.

Elle ne s'expliqua pas mieux et peut-être eût-elle été empêchée pour le faire.

— Nous aurions vécu bien tranquilles à Irven et nous aurions élevé des oiseaux dans une volière et, tous les jours, les vieux pauvres seraient venus chez nous ; moi j'aime les pauvres... et les vieux davantage... Mais Marc ne veut pas. Maman dit qu'il ne serait pas un homme s'il n'avait pas de lubies.

Elle poursuivit pensivement :

— Marc ne ressemble pas le moins du monde à M. Victor Schwab, j'aimerais à ce que tu le trouves très bien. Il est éloquent : cela me fait plaisir. Je ne comprends pas toujours ce qu'il m'écrit et pourtant je ne suis pas inintelligente, je t'assure, Alberte ; je suppose que je n'ai pas l'intelligence de ce qu'il fait et de ce qu'il veut. Il est déjà célèbre ; partout où il va, il reçoit grand accueil. Quand les gens parlent de lui, puis de moi après, ce n'est plus le même air, c'est comme si l'on redescendait beaucoup, tu comprends ? Mais, fit-elle en se ranimant, ce mariage est un bonheur pour moi, maman ne se lasse pas de s'en réjouir. Et c'était indiqué ; Marc, Marceline, cela va tout seul.

Elle répéta très doucement : Marc, Marceline...

IV

Alberte était à Berque depuis trois semaines; sa situation n'avait pas varié. Elle n'avait encore dans la maison ni place fixe ni occupation précise, elle ne savait pas si on la gardait par charité, par intérêt ou affection, si elle restait là comme institutrice ou fille de la maison, en vertu de son droit ou de la condescendance des autres, si elle y était pour quelques mois ou pour toujours. Alberte pensait à ce qu'elle allait devenir. Tout ce qu'il y avait en elle d'énergie et de fierté bouillonnait à l'idée d'une servitude mal déguisée. Etait-il possible qu'il lui fallût rester ici, ajouter à la gêne matérielle dont souffrait Mme Devon, s'imposer dans l'intimité de la mère et de la fille, parce qu'il n'y avait nulle part d'asile pour elle? Elle se disait que le monde devait contenir de belles et nobles entreprises qui attendaient des bras, une volonté courageuse, et qu'Alberte Devon restait oisive, les mains croisées, son intelligence ne trouvant pas de carrière et sa force pas d'emploi.

Et elle était mieux douée qu'elle ne le soupçonnait, elle avait à la fois la patience et l'audace, l'ardeur et la lucidité, et cette faculté d'endurance qui centuple les autres dons. Elle s'était bientôt rendu compte que l'on pratiquait réellement chez sa belle mère une rigoureuse économie; c'était par économie que l'on avait rien changé à l'ameublement, par économie que Mme Devon n'avait qu'une bonne et, qu'avant l'arrivée d'Alberte, elle prenait sa part des travaux domestiques. La veuve n'avait pas trompé

Alberte ; en acquérant le patrimoine de sa belle-fille elle avait momentanément obéré son budget et il lui fallait une inflexible prudence pour qu'à la majorité de Petite, elle pût produire dans son intégrité la fortune de sa fille. Dans ce but, poursuivi avec un acharnement concentré, elle se soumettait à de cruelles privations. Petite seule était d'autorité, exclue de ce régime ; au milieu des préoccupations cuisantes et laborieuses dont la mélancolie pesait sur cette demeure, Petite, grâce à la viligilance de sa mère et aux heureuses dispositions de sa propre nature, menait une existence ensoleillée, toute de gaîté et de confort, aussi différente de la vie des autres que l'était de la maison délabrée sa chambre couleur d'aurore.

Les jours, en s'écoulant, avaient accentué les impressions primitives d'Alberte. Elle reconnaissait en Mme Devon tout ce qui l'avait frappée jadis et presque épouvantée, bien qu'elle eût toujours été singulièrement vaillante ; plus qu'autrefois et sans mieux se l'expliquer, elle sentait en sa belle-mère la présence d'une force cachée, d'une puissance contenue qui lui inspirait autant d'aversion que de crainte. Elle voyait l'indice de cette force menaçante même dans les manières tranquilles de Mme Devon, dans son visage triste et jaune, dans ses grands yeux taciturnes, jusque dans cette voix qui éveillait en Alberte un monde d'idées tumultueuses quand la veuve disait grondeusement : « Petite.... » La voix résonnait grondeuse, et cependant Petite, si facilement effarouchée, ne l'était pas souvent avec sa mère. Mme Devon ne témoignait pas à sa fille un attachement vif et passionné : elle l'embrassait peu, ne la choyait

pas, la tançait souvent; mais quand Petite n'était pas là, la mère avait un regard particulier comme si elle regardait en elle-même, dans son cœur, et qu'elle y vît Petite.

Si Alberte voyait grandir l'image formidable que lui avaient laissée de Mme Devon les souvenirs de son enfance, elle retrouvait plus tendres et plus exquises les lignes du portrait, un peu effacé, que sa mémoire avait conservé de Marceline... Dans ce bref espace de temps, elle avait été invinciblement attirée, puis conquise par le charme de sa jeune sœur. Mille liens solides, vivants, qui semblaient ne plus devoir rompre, l'avaient peu à peu enchaînée à cette grâce captivante qui était l'émanation d'une bonté inexprimable ; Marceline tenait désormais dans ses petites mains le cœur ombrageux d'Alberte comme elle y avait pris le cœur violent et orgueilleux de sa mère : elle pouvait librement les meurtrir, les briser, elle en pouvait faire un jouet comme des joyaux précieux que lui envoyait son fiancé.

En mainte chose, Petite n'égalait pas Alberte, elle n'avait pas l'esprit ferme de sa sœur, ni son activité intrépide, ni la promptitude d'une intelligence très pénétrante.

Mais au milieu de ces enfantillages, la foi de Marceline était assise sur des bases inébranlables et profondes; c'était un inestimable don que la jeune fille ne devait à personne de son entourage, qu'elle avait reçu directement de Dieu...

Alberte se rendait compte de ce qui manquait à sa sœur, mais elle l'aimait ainsi, avec sa gaieté perpétuelle, ses chagrins courts et sans objet, ses malices câlines, ses pleurs pour rire et ses rires sans fin,

comme elle aimait sa figure épanouie, ses fossettes, ses rubans roses et ses jolies robes ; tous ces détails lui étaient chers parce qu'ils appartenaient à Petite, sans eux elle n'aurait plus été Petite. Du reste, Alberte ne cherchait pas à s'expliquer cette tendresse, sa nature, d'une trempe vigoureuse et acérée, recélait un fond de douceur très féminine et Petite l'avait touchée au point vulnérable.

... Les deux sœurs ne se quittaient plus guère. Aujourd'hui, elles étaient sorties ensemble comme de coutume ; Mme Devon les avait conduites dans un jardin public assez éloigné de la ville. Là, Petite, toute grisée par le pâle soleil printanier, avait arpenté en courant les larges allées où l'ombre des arbres sans feuillage traçait un sillon délicat et mouvant. Petite, défiant Alberte à la course, avait bondi comme un chevreau heureux sur les gazons flétris par l'hiver; elle avait tant couru, tant joué, qu'on l'avait ramenée à demi morte de fatigue; en rentrant, elle s'était jetée sur le vieux coffre à bois dont le couvercle rembourré formait banquette, elle s'était endormie aussitôt, la tête appuyée sur un pan de la jupe d'Alberte, car elle avait fait asseoir sa sœur auprès d'elle. Mme Devon, obligée de ressortir pour une des nombreuses affaires qui absorbaient son temps et ses facultés, avait laissé là sa fille en priant Alberte de ne pas déranger Petite; l'enfant avait mal dormi la nuit précédente, ce repos après sa course lui serait salutaire et, pour qu'Alberte n'eût pas à remuer, Mme Devon, avant de s'éloigner, avait arrangé le feu qu'on allumait encore à l'intention de la frileuse Marceline.

L'après-midi s'avançait, l'ombre tombait lentement

dans la salle à manger, Petite continuait à dormir, sa respiration lente, égale, n'annonçait pas un prochain réveil. Mais ce long sommeil n'avait rien qui pût surprendre Alberte ; Petite, dont les nuits étaient courtes, avait coutume de s'endormir aux moments les plus inattendus et quelquefois dans les endroits les moins propices ; elle dormait alors de si grand cœur, avec tant de conviction, une bonne foi si évidente, un abandon si confiant, qu'elle aurait désarmé le blâme le plus malveillant.

Le feu ne jetait plus que des lueurs mourantes; Alberte releva le couvre-pied de laine tricoté que Mme Devon avait étendu sur Petite, puis, craignant que sa sœur n'eût encore froid, elle essaya de raviver le feu sans se déranger, mais elle s'arrêta dans son geste ébauché ; la porte venait de s'ouvrir, et malgré l'obscurité, elle vit qu'un visiteur inconnu entrait sans avoir été introduit par personne. L'étranger, surpris par l'obscurité, faisait avec hésitation quelques pas dans la pièce, quand il aperçut confusément l'ombre d'une jeune fille assise auprès de la cheminée.

— Chut, dit Alberte encore dominée par l'idée qu'il valait mieux ne pas éveiller Petite.

D'un geste, elle montra la forme indistincte appuyée contre elle.

— Mme Devon est sortie, poursuivit-elle à demi-voix, et je ne crois pas qu'elle rentre bientôt...

— Je le savais, dit-il, parlant bas comme l'avait fait Alberte; la bonne qui m'a ouvert m'a dit également que je vous trouverais ici. — Il est naturel que vous ne me reconnaissiez pas, ma cousine...

Alberte pensa tout à coup qu'elle avait Marc de l'Hérian devant elle.

Il avait donc vite adopté le cousinage imposé par Marceline ; Alberte ne resta point en arrière de courtoisie, et elle accepta la main qu'on lui offrait ; elle se détournait en même temps pour appeler Marceline, M. Marc de l'Hérian l'en empêcha :

— Non, non, dit-il, n'éveillez pas l'enfant.

— Ma sœur ne sera pas contente, fit Alberte étonnée, et vous...

— Moi, je suis content, déclara-t-il avec décision.

D'un mouvement rapide et silencieux, il attira à lui une chaise et il s'assit à deux pas d'Alberte. La jeune fille fut touchée des excessives précautions qu'il prenait pour ne point troubler le sommeil de Marceline ; peut-être savait-il aussi, puisque la bonne l'avait si bien renseigné, que si on l'éveillait en sursaut, elle aurait probablement grand mal à la tête.

— Elle est votre sœur? reprit-il.

— Mais oui, dit Alberte, avec un léger sourire.

— Elle n'est pas la fille de M. Devon?

— Mais non, fit-elle cette fois sans comprendre. Il devait pourtant être dûment instruit de la parenté de sa future femme. Mais elle se dit qu'il avait voulu sans doute discuter le lien qu'elle venait de revendiquer à la légère.

— Elle n'est pas beaucoup ma sœur, en effet, ajouta-t-elle.

Elle reprit : Nous ne vous attendions pas si tôt.

— Non, répondit-il, j'ai quitté un peu brusquement, à Rome, mon compagnon de route. J'avais hâte de me retrouver à Berque, et maintenant, il me semble que je ne me suis pas encore assez pressé.

Que dirait-il donc quand il verrait Petite dans sa

grâce et son innocente beauté? La chère dormeuse n'était pour le moment qu'une masse un peu informe; sous la couverture dont on l'avait emmaillotée, sa main seule passait, sa petite main retombait languisante, grande ouverte comme si elle abandonnait quelque chose.

M. de l'Hérian dit d'un ton ému avec beaucoup de respect et de douceur :

— Nous reparlerons du bonheur que j'attends ici tout à l'heure, quand ma tante sera auprès de nous.

Alberte sentait s'évanouir la méfiance que lui avait toujours inspirée le fiancé de Marceline, et, par une impression analogue, la réserve qu'il avait primitivement montrée semblait irrésistiblement se fondre s'il était aussi bon avec elle, que serait-il pour Petite?

Petite avait dit vrai, Marc de l'Hérian était quelqu'un.

Quoiqu'il eût peu dépassé la trentaine, il n'était peut-être plus assez jeune pour elle... Cette fois, par hasard, la rumeur publique ne s'était pas trompée, non seulement il était distingué et il avait grand air, mais il paraissait aussi richement doué que soigneusement cultivé. Les yeux d'Alberte, accoutumés à la nuit, distinguaient les traits et la personne de l'homme qui serait bientôt son frère, avec sa tête fermement modelée, sa barbe blond foncé aux reflets de cuivre, ses cheveux blond fauve, courts et drus comme une soyeuse fourrure, ses yeux bleu sombre; s'il n'avait pas la classique beauté d'un jeune dieu, il faisait un homme jeune et fort, plein d'ardeur intelligente et de vie.

— Puisque vous connaissez mes plans, reprit-il.

vous connaissez aussi l'autre raison qui rendait ma présence nécessaire à Berque? Ma tante vous a dit...?

— Oui, ma sœur, plutôt.

— En était-elle instruite avant vous? J'avais cru comprendre que vous étiez au courant de mes projets et que vous ne les approuviez pas tous.

— Moi? On m'a dit que vous aviez des projets et c'est tout, fit-elle se rappelant que Petite avait mentionné le sujet comme si Marc eût été sur le point d'embrasser une profession inavouable.

— Ma cousine, ne faites-vous point l'ignorante? Est-il possible que l'on vous ait à ce point tenue à l'écart de choses que vous semblez si apte à saisir? Je crains plutôt que vous ne m'ayez pas pardonné mon choix et que ma carrière politique vous inspire l'éloignement qu'éprouvent pour cette voie les femmes sans ambition? Ne pouvez-vous voir qu'il ne s'agit nullement d'une ambition? Ne soupçonnez-vous pas qu'un homme actif, riche, sans obligations précises et sans attaches, n'a pas le droit de jouir oisivement des biens qu'il n'a pas gagnés, qu'il a le devoir absolu de mettre sa fortune, son énergie, son temps au service de la cause juste qui a le plus besoin de lui et que ses facultés pourront le mieux seconder... qu'il doit oublier ses goûts, que, pour avoir le dangereux honneur de servir son pays, il ne faut pas compter les humiliations, qu'il faut porter son drapeau sous l'orage, en marchant quelque fois, hélas! dans la boue, mais cette boue ne salit pas l'honnête homme... C'est un rôle d'abnégation sans récompense au lieu de cette course effrenée vers le pouvoir que vous avez peut-être redouté de me voir entreprendre. N'est-ce pas? vous n'aviez pas envisagé ce

point de vue?... Je savais bien que si je pouvais vous parler un seul instant à cœur ouvert...

Il avait peu à peu élevé la voix en un murmure encore bas, mais passionné, et cette voix éveillait en Alberte un écho. Mais plus elle entendait Marc, plus elle trouvait Petite trop jeune pour lui...

— Moi aussi, poursuivit-il, j'ai reculé devant la route qui, disait-on, m'était nettement tracée par mes aptitudes. Que n'avais-je pas celles plus enviables d'un savant, d'un bon soldat ou d'un bon fermier! Je voyais de lourds sacrifices pour un bien douteux, un but incertain; je voyais chaque échec nuire par ma faute au nom que je défendais, chaque succès entraînant son équivalent d'injures et de haines. La première fois que j'ai sérieusement parlé en public, vous avouerai-je que j'attendais le résultat de l'épreuve avec un secret espoir bien différent de celui que m'attribuaient mes meilleurs amis; la tentative, si elle échouait, pouvait couper court à cette carrière qui m'obsédait comme une vocation douloureuse et je pensais que, si le « don des langues » m'était refusé, je pourrais vivre à ma guise, sans dépenser ma vie pour donner à tous le droit de me diffamer. Mais quand j'ai été en face de ces gens qui m'écoutaient, j'ai senti, fit-il avec un sourire, ma vocation m'étreindre, — mon Dieu! je n'ai jamais dit cela à personne, mais n'est-il pas raisonnable que je vous le dise à vous? — je n'ai plus songé aux ingratitudes, ni aux insultes, ni aux trahisons, ni aux dessous humiliants de la tragédie, j'ai vu des hommes qu'il me fallait convaincre, et, dans l'emportement de cette œuvre, dans le sentiment d'avoir vaincu mes auditeurs, dompté les résistances de leurs pré-

jugés, d'avoir peut-être pour toujours, substitué dans leur cerveau rebelle ma pensée à la leur, soumis leur foi à la mienne, dans l'absorption de mon être par une idée dont je voulais le triomphe et dans le bonheur intime presque sacré de ce triomphe obtenu de vive force, j'ai reconnu que ma vocation était impérieuse, qu'elle serait maîtresse de moi, — et qu'elle me réservait des joies aussi pénétrantes que ses amertumes.

« Je n'ignore pas, reprit-il, les imperfections qui font de moi un instrument très indigne de ma cause. Et les défauts que je connais le mieux sont encore ceux qui m'inquiètent le moins : on peut armer une place trop faible, mais combien facilement est prise celle qu'on croyait à tort assez défendue... J'ai reçu néanmoins une sanction si auguste qu'elle est un ordre de marche sans appel...

— Et vous avez obéi, dit Alberte avec enthousiasme. Vous auriez pu vivre heureux, paisible, honoré, et vous n'avez pas voulu... C'est beau, c'est bien, c'est une noble résolution. Vous avez vu toutes les déceptions qui vous attendaient... et vous les avez acceptées. C'est beau, vous dis-je, votre femme sera fière de partager...

Elle s'interrompit.

— Et moi, dit-il dans un élan qui devait être très rare chez lui, je suis complètement heureux puisque vous adoptez mes vues, non par ignorance, ni comme tant d'autres femmes l'auraient fait, par convoitise des biens les plus creux et les plus mensongers qui soient au monde, mais par pur dévouement. Pardonnez-moi, j'avais craint..., on m'avait dit que Mme Devon vous aimait trop, qu'elle vous avait infi-

jument gâtée, et qu'avec autant de cœur que d'esprit — vos ennemis n'auraient pu vous refuser cela, — vous n'étiez qu'une enfant. Et, je ne sais comment, d'après ce que m'écrivait elle-même ma tante, ces absurdes racontars m'avaient paru vraisemblables. J'avais renoncé au bonheur d'avoir une femme qui partageât mes préoccupations sinon mes travaux, qui se réjouît de mes succès, me soutînt dans mes revers — et que j'aurais encore avec moi et pour moi si je succombais, si mes peines ne me conduisaient qu'à une chute définitive... — Que j'étais fou de craindre! Vous me causez tant de joie, dit-il avec une effusion que rendait plus frappante sa fervente gravité. Pardonnez-moi, j'aurais dû deviner que c'était des inventions pitoyables. Il n'y a pas jusqu'à votre nom qu'on n'ait dénaturé, je m'étais figuré qu'on vous donnait un nom enfantin qui me déplaisait; moi je n'ai pas besoin d'une enfant qui serait ma femme... je me figurais qu'on vous appelait toujours Petite.

Elle se leva presque violemment pour lui imposer silence.

— Vous n'êtes pas Marceline? fit-il avec un accent étouffé.

— Marceline, c'est moi, dit une douce voie endormie.

L'enfant se souleva, frottant ses yeux ébahis; avant d'avoir rien compris, ni reconnu personne, elle dit d'un ton pacifique :

— Marceline, c'est moi : c'est moi qui suis Petite...

V

— Alberte, occupez-vous donc, je vous prie, de ces raccommodages, ils devraient être terminés, mais Lise nettoie la maison et Petite n'a pas encore fait sa promenade.

Alberte posa le livre qu'elle lisait depuis quelques minutes, son regard alla de Mme Devon, qui lui parlait, à la volumineuse corbeille que la veuve avait déposée sur la table.

— Je m'en occuperai ce soir, répondit la jeune fille, je veillerai s'il le faut, je veille aisément, vous savez : mais cette après-midi, j'ai l'intention d'aller voir Mme Aris.

Mme Devon ne répondit pas d'abord.

— Vous avez raison, dit-elle enfin, vous auriez dû faire cette visite depuis longtemps.

— Je trouvais préférable d'attendre que ma tante me demandât, n'était-ce pas aussi votre avis ?

— Mon Dieu, Alberte, vous prenez si mal les avis, que je vous en donne le moins possible. Du reste, le caractère de ma tante est trop inégal pour qu'il soit facile de prévoir ce qui pourra la mécontenter ou la satisfaire. Votre ligne de conduite a peut-être été la bonne.

— Mais ce n'est pas une ligne de conduite, fit Alberte vaguement irritée.

— Je n'ai pas revu Mme Aris depuis l'entretien dont je vous ai rendu compte et j'ignore dans quelles dispositions d'esprit elle se trouve. Quoi qu'il en soit, votre démarche ne saurait produire mauvais effet, mais je ne pourrai vous accompagner.

— Ah! dit Alberte, j'avais pensé...

— Non, j'ai un rendez-vous au parc avec Mmes de Saint-Louis. Demain, si vous voulez...

— Je vous remercie, répondit Alberte après avoir réfléchi, j'irai sans vous.

Mme Devon se retourna vivement. Elle reprit, se contraignant à parler :

— Je ne sais s'il vaut mieux vous prévenir, mais ma tante est fort difficile à comprendre et, par-dessus tout, soupçonneuse à l'excès. Ce qu'elle possède, — elle ne m'a jamais dit si c'était peu ou beaucoup, — lui semble toujours le but de tentatives intéressées; elle a l'idée fixe qu'on en veut, non à son affection, mais à son héritage. Peut-être n'aura-t-elle pas cette défiance à votre endroit, ne vous en tourmentez pas et, puisque mes paroles vous déplaisent, tenez-les pour non avenues.

Mme Devon s'arrêta, puis continua lentement :

— Voyez-vous, d'après mon opinion, Mme Aris en est toujours à ses anciens griefs contre votre père; avec l'obstination des vieilles gens, elle voudrait avant tout que vous preniez son parti dans ses antiques querelles qui, même pour elle, devraient être tombées en poussière.

— Bien, fit brièvement Alberte.

— Ces concessions sont faciles à votre âge; et M. Devon avait sans doute quelques torts...

Le front de Mme Devon se rembrunissait chaque fois qu'elle parlait du père d'Alberte, de l'homme dont l'insouciance l'avait plongée dans un gouffre de soucis meurtriers; et quand il était mort, il avait fallu habiller Petite de noir, elle qui avait porté en blanc le deuil de son père...

— Décidément, il serait plus convenable que j'aille avec vous.

— Non, je ne contrarierai pas vos projets.

— Nous préviendrons en passant Mmes de Saint-Louis.

— Je vous remercie, mon parti est pris, j'irai seule.

— Comme il vous plaira, dit Mme Devon avec indifférence.

A ce moment, Petite, toute équipée pour sortir, apparut dans l'entre-bâillement de la porte.

— Est-ce que tu viens avec nous? dit-elle en voyant Alberte se lever. Tant mieux. Laisse cette couture en repos ; je me demande comment vous trouvez toujours à repriser : moi, je ne sais pas ce que c'est qu'un bas usé... Si tu veux, je t'aiderai ce soir, j'aime à coudre et je sais un peu.

— Alberte va chez Mme Aris, dit Mme Devon.

— Toute seule? oh! fit Petite qui ouvrit de grands yeux.

En rendant au courage de sa sœur un juste tribut d'admiration, elle se félicitait évidemment de n'être point à la place d'Alberte.

Un quart d'heure après, Alberte laissait sa belle-mère et sa sœur auprès du parc où les attendait la séduisante et aristocratique société de Mmes de Saint-Louis et elle poursuivait sa course dans une autre direction.

Depuis plusieurs jours, la famille Devon était rentrée dans l'ordre habituel. Après une courte visite, M. de l'Hérian était allé à Paris où l'appelaient d'urgents intérêts. Il reviendrait bientôt préparer son élection de député, car il voulait entrer au Parlement

cet automne. En attendant, toute la famille se réunirait à Irven, mais Alberte ne savait pas encore si elle ferait partie de toute la famille.

Marc ne s'était pas excusé au sujet de la méprise que lui et Alberte avaient seuls connue. Il avait traité Alberte avec une cérémonieuse courtoisie bien différente de l'affection qu'il témoignait à Petite. Petite s'était montrée intimidée et silencieuse devant son cousin, elle avait grand'peur de lui, elle semblait avoir peur aussi du bijou qu'une main royale avait offert à Marc pendant ses voyages, et que Marc avait à son tour donné à Marceline; elle contemplait souvent d'un œil perplexe le gros joyau qui, sous le moindre rayon de lumière, lançait des fusées de blanches étincelles; cette bague disait à Petite des choses qu'elle ne comprenait pas ou qu'elle n'aimait pas à entendre. Elle avait demandé tout bas à sa mère s'il fallait qu'elle la gardât pendant la nuit, elle craignait peut-être que ce poids ne la gênât pour s'envoler dans ses rêves. Elle demanda également si l'on n'aurait pas dû se mettre à genoux pendant que Marc leur lisait une lettre à lui adressée par celui qui, aux yeux de Petite, était après Dieu le maître du monde; enfin elle était désorientée...

Marc avait été parfait pour elle, il ne l'avait nullement tourmentée de ses plans d'avenir. Après cette première effusion qui avait eu Alberte pour objet inconscient et témoin involontaire, il s'était refermé.

Il se plongeait dans une vie de travail sans trêve, il donnait à chaque détail le soin, l'ardeur, l'attention requise, mais sans fièvre et sans hâte. Il était aisé de prévoir dès maintenant que sa force de ré-

sistance et d'activité serait à la hauteur d'une profession qui surpasse toute autre en dévorantes exigences. Mais, en se dépensant beaucoup, il se fatiguait peu et ne s'épuisait jamais. Il y avait en lui un ressort merveilleusement trempé pour sa tâche.

Etait-ce pour Alberte le spectacle du bonheur qui s'organisait sous ses yeux, la vue des préparatifs annonçant l'approche du grand événement qui allait rendre Petite doublement heureuse et aimée, faire Alberte doublement seule?... était-ce toute autre cause secrète, mais, ces derniers temps, la jeune fille avait éprouvé un désir continuel, obsédant, de se réunir à ce qui lui restait de famille, de s'appuyer, elle aussi, sur quelqu'un de son sang.

Ce besoin de protection était devenu assez puissant pour refouler les suggestions de son amour-propre et lui communiquer la bravoure d'affronter Mme Aris face à face.

Il lui fallut toute son intrépidité pour ne pas rebrousser chemin. L'avertissement donné à contre cœur par Mme Devon résonnait encore à ses oreilles. Quelles intentions lui attribuerait-on? Comment sa visite serait-elle interprétée? Si par une complaisance bien étonnante, et qu'elle avait paru du reste aussitôt regretter, Mme Devon ne l'avait pas prévenue et mise en garde, l'empressement d'Alberte aurait pu donner prise aux suppositions insultantes de la vieille dame. Tandis que, maintenant, elle s'arrangerait pour que sa dignité fût sauve.

Cet engagement pris avec elle même, elle sonna d'un geste assez résolu.

— Mme Aris? dit elle à la bonne qui vint ouvrir et dans laquelle elle devina Mélite malgré les descrip-

tions embrouillées dont l'avait gratifiée Marceline
Mélite ne manifesta pas l'ombre d'un soupçon sur l'identité de cette grande jeune fille brune, mince et de grande allure, avec sa jaquette noire sans ornement, sa toque d'astrakan qui n'était plus de saison. Cependant, Mélite était assez pâle et ses yeux verts, mobiles, roulèrent étrangement.

— Madame est malade, dit-elle poliment en gouvernante bien apprise, elle ne reçoit pas.

— Je suis sa nièce, fit Alberte.

— Oh! c'est tout différent, répartit Mélite, sans élargir d'un pouce l'étroite fente de la porte par laquelle elle parlementait avec la visiteuse. Je ne connaissais pas mademoiselle, et il y a tant d'intrigants qu'il faut bien se précautionner, ajouta-t-elle en manière d'excuse.

Elle soupira en songeant à la perversité du siècle; ce devoir accompli, elle continua :

— Mademoiselle peut entrer, bien entendu. Madame dort; elle a beaucoup souffert cette nuit, elle a pris du chloral et c'est une bénédiction qu'elle ait pu s'assoupir. Mais elle ne sera peut-être pas fâchée d'être éveillée par mademoiselle.

Alberte n'obeit pas à cette engageante invitation; son cœur battait d'une sorte de crainte.

— Êtes-vous certaine qu'elle dort? fit-elle en pensant qu'elle n'aurait probablement pas le courage de revenir.

— Mademoiselle peut s'en assurer, dit l'obligeante Mélite. Mademoiselle peut entrer et regarder madame dormir... et l'éveiller. J'ai beaucoup de responsabilité, mais je ne voudrais pour rien au monde molester la famille. Mme Devon vous le dira.

Il y eut une légère contraction de ses traits maigres, ses doigts se crispèrent sur la poignée de la porte.

— Mais on vous appelle, dit la jeune fille qui se préparait à s'éloigner.

Il lui avait semblé percevoir le bruit que ferait une sonnette à peine agitée.

— Mademoiselle doit se tromper.

— Mélite, fit à l'intérieur de la maison une voix épuisée, Mélite, avec qui parlez-vous ?

— Madame ne dort plus, fit Mélite. Et, sans rien ajouter, elle livra passage à Alberte.

La jeune fille entra dans cette chambre claire et glacée qui déplaisait à Marceline. Elle ne remarqua point les détails de l'appartement. L'impression de froide tristesse qui s'en détachait lui parut émaner de la place où se tenait sa tante. Mme Aris n'était pas couchée, elle était assise dans un raide fauteuil et ne s'appuyait pas sur le coussin qu'on avait glissé derrière sa tête. Autour d'elle, tout était disposé dans un ordre méticuleux qui était mélancolique ; il n'y avait auprès d'elle ni livres, ni fleurs, ni aucun des menus objets qui embellissent la vie : on voyait qu'il ne s'agissait plus de vivre ; la bande de crochet était pliée, elle avait fait son temps. Même le misérable plaisir de continuer un inutile ouvrage était fini pour Mme Aris comme avaient fini pour elle tous les autres plaisirs avant qu'elle en fût réduite à celui là. La pièce avait cet aspect vide et soigneusement rangé d'une maison mise en bon ordre avant un long voyage, tous les meubles poussés à l'écart parce qu'on n'a plus besoin d'eux et qu'ils ne serviront plus.

La fenêtre donnait au rez-de-chaussée sur un jardin ; il y avait un amandier dont les mille fleurs se découpaient en une dentelle tremblante, à la fois épaisse et légère, sur le bleu incomparablement pur d'un ciel de printemps ; plus haut, à l'endroit où cet azur se déployait dans sa splendeur solennelle, passèrent en une volée trois grands pigeons blancs; ils flottaient au-dessus des fleurs dans l'éther ensoleillé. Mais, tante Aris n'y prenait pas garde, les magnificences du dehors ne l'atteignaient plus ; les parfums, les beautés, les tiédeurs du printemps n'existaient pas pour elle ; elle en était séparée par le verre mince de ses vitres, cette barière froide et fragile suffisait. Et la vieille femme était de même séparée du monde des vivants.

Mélite n'avait pas menti, Mme Aris venait de dormir, si l'on peut appeler sommeil l'acablement fiévreux qui était son plus doux repos. Le calmant qu'elle avait pris à haute dose laissait un certain trouble dans sa pensée; ses yeux un peu vagues se fixèrent sans surprise sur Alberte.

— Vous voilà, dit-elle, comme si elle reconnaissait la jeune fille.

Alberte s'approcha, mais on ne lui tendit pas la main et elle n'essaya pas d'embrasser sa tante.

— Vous voilà enfin, fit encore Mme Aris.

— Je serais venue plus tôt si j'avais su vous faire plaisir, répondit Alberte.

— Oh! du plaisir..., repartit la vieille dame sans emphase, d'un ton indifférent aussi triste que la plus éloquente plainte. Mme Aris reprit :

« C'était à vous de juger si vous deviez venir plus tôt, aujourd'hui ou jamais. Asseyez-vous.

Alberte s'assit sans avoir compris si l'on eût préféré qu'elle ne vint pas du tout. En tout cas, cette parole de sa tante était un reproche et l'indice d'un indubitable mécontentement.

— Vous regardez ma chambre, poursuivit la vieille dame; il n'y a rien ici pour charmer une jeune fille ; vous sériez plus agréablement n'importe où, à Irven par exemple. Vous êtes contenie d'aller à Irven ?

— Mais oui, avec Petite.

— Vous aimez Petite et vous ne la quitteriez pas?...

— Pas volontiers. Il le faudra néanmoins... dit Alberte se reprenant.

— Oui, quand votre avantage sera d'un autre côté. La société de Petite est meilleure que celle d'une vieille femme comme moi. Pourquoi ne protestez-vous pas ? Pourquoi ne proclamez-vous pas que ma maison est gaie et ma société divertissante ?

— Je ne dis rien, fit Alberte en se redressant.

Dans son appréciation sur Mme Aris, Mme Devon avait encore gazé les choses et jeté un voile indulgent sur les aspérités du carractère de sa tante. Mais Alberte saurait se garer.

Sans l'avertissement de sa belle-mère, elle eût été assez aveugle pour croire à un attendrissement sous cette sécheresse acerbe, assez folle pour prononcer les mots conciliants qu'attendait avidement la vieille dame, car Mme Aris avait hâte d'accuser Alberte de flatterie mensongere et de se convaincre que la jeune fille était du même levain que les autres. Si Mme Aris avait eu un but loyal et sérieux, n'aurait-elle pas parlé ouvertement pour qu'on lui répondit de même ? Non, toute expansion d'Alberte aurait in-

failliblement rencontré le refus et le mépris. Cette idée enflamma les joues de la jeune fille; dans sa crainte de s'abandonner, de paraître vile, elle perdit cette franchise d'allures qui était un de ses grands attraits.

— Je voudrais, dit Mme Aris...., je voudrais...

Elle n'acheva pas, ses traits se décomposèrent, son teint déjà si pâle devint livide; elle oscilla sur son siège et Alberte effrayée, s'élança pour la soutenir; elle entoura de ses bras ce corps dont la maigreur la fit frémir de pitié. Pendant plusieurs minutes, la tête de la malade reposa sans résistance sur l'épaule de la jeune fille.

En revenant à elle, Mme Aris ne se dégagea point tout d'abord, elle continua de contempler Alberte, et Alberte pensa que sa tante se mourait.

La jeune fille avait vu mourir une enfant à Calais une pauvre orpheline de treize ans, un de ces êtres irrémédiablement voués à l'isolement et à la souffrance comme Alberte l'eût été si elle n'avait possédé une indestructible vigueur. Elle avait veillé la dernière nuit cette pensionnaire qui était pauvre et que chacun abandonnait ou repoussait. En la regardant mourir sous l'aube morne et glacée, elle s'était dit que, jusqu'en cet instant et dans ce lit mal couvert l'enfant portait l'ombre du deuil qui l'avait enveloppée durant sa vie, un deuil usé et tragique, le deuil mince et navrant des pauvres. Et la même expression de sombre désolation, de tristesse sans fin, sans espoir, qu'elle avait lues dans les yeux de l'enfant était fixée sur le visage de cette vieille femme. Il lui sembla qu'une fois de plus, la petite Louise la regardait en se sentant enfoncer, disparaître, mais

sans essayer d'obtenir un secours contre l'ennemi, ni réclamer un sursis de la mort.

Mme Aris reprit lentement son attitude ordinaire, elle ne fit aucune allusion à la faiblesse qui venait de la terrasser; Alberte ne s'éloigna point : une inquiétude plus forte que les révoltes de son amour-propre la clouait à cette place; elle saisit la main qu'on lui avait au début refusée.

— Ma tante... commença la jeune fille avec émotion.

— Vous ressemblez à votre père, fit tout à coup Mme Aris.

Et comme Alberte ne répondait pas :

— Qu'avez-vous, enfant? reprit la vieille dame. Vous voilà bouleversée. Ne pouvez-vous voir une malade sans vous évanouir?

— Vous souffrez beaucoup, je suis sûre, dit Alberte d'une voix entrecoupée.

— Oui.

— Il faut vous soigner, vous guérir...

— Me guérir?...

Elle regarda les branches d'amandier étalant leurs splendeurs vierges.

— Pourquoi parlez-vous de ce que vous savez impossible, et comme si vous ne compreniez pas que je vais mourir?

Les larmes gagnaient Alberte, la jeune fille les refoula.

— Est-ce que la mort vous épouvante ainsi? A votre âge, j'étais plus brave. Ce n'est que plus tard, fit-elle sourdement comme si elle allait pleurer; mais elle ne pleura pas plus qu'elle n'était morte tout à l'heure.

L'impulsion qui l'avait dominée, qui, pendant une

seconde, avait eu raison de son intraitable méfiance disparut sans laisser de trace ; ses yeux redevinrent impitoyablement clairs ; son esprit, un instant obscurci, reprit sa hautaine acuité, et plus rien ne décela qu'elle s'était attendrie, si ce n'est un redoublement de froideur et d'amertume agressive qui tira immédiatement Alberte de son émotion.

— Et maintenant, fit Mme Aris se carrant très droite dans son fauteuil, maintenant, que voulez-vous ?

— Rien, répondit Alberte que cette attaque directe, presque brutale, replaçait plus que jamais sur la défensive. Rien que vous voir.

— Oh ! c'est un plaisir dont vous vous êtes passée longtemps.

— J'attendais que vous m'appeliez.

— Et moi, j'attendais que vous répondiez à mon appel.

— Je ne l'ai pas connu à temps.

— Depuis cinq semaines ? Ne vous emportez pas, fit Mme Aris tranquillement. Vous êtes de bonne race pour vous mettre en colère quand vous avez tort. Mme Devon en sait quelque chose... Puisque vous n'espérez vraiment rien de moi, comme vous le déclarez si haut, et que l'idée de me devoir un service vous est intolérable, qu'espérez-vous faire ?

— Mon Dieu ! fit Alberte, si je vous dis que je travaillerai, vous me demanderez comme Mme Devon : à quoi et pour qui ? — et je ne pourrai pas vous répondre. Il est pourtant certain que je veux travailler. Et, voyez-vous, tante Aris, à Dieu ne plaise que je sois présomptueuse, mais il me semble que j'ai ce qu'il faut pour...

— Pour réussir, suggéra la vieille dame.

— Eh bien ! oui, pour réussir; ce n'était pas ce que je voulais dire.

— Mais c'est ce que vous pensiez.

— Pourquoi pas? fit la jeune fille, rougissant sous le sarcasme, pourquoi me serait-il interdit de conquérir à force de lutte et d'effort ce qu'ont les autres par droit de naissance!

— Ainsi, vous ête jalouse ? répliqua Mme Aris. Et jalouse de Marceline...

— Moi? Oui, je suis peut-être un peu jalouse des affections qu'elle ne perdra jamais.

— En êtes-vous si sûre?

— Et de la maison, du chez elle, qu'on ne lui prendra point.

— Qu'en savez-vous ? Et vous ne lui enviez rien d'autre?

— Non, fit délibérément Alberte.

— Si l'on vous offrait cette affection pour un temps plus ou moins bref, mais, du moins, ce foyer pour toujours, que feriez-vous de ces biens, de quoi les paieriez-vous? Tout se résume là, vous ne l'ignorez point.

— Je les paierais de tout ce que je possède.

— Vous n'avez rien, et en disant cela, vous avez l'air de promettre beaucoup.

— Oui, beaucoup, puisque je donnerais ma reconnaissance et ma tendresse.

Un sourire de la vieille dame la fit s'interrompre, et elle conclut d'un ton hautain :

— ... Mais je ne sacrifierais ni ma liberté morale ni ma...

— Ni votre vanité, dit Mme Aris.

Elle ajouta, mais cette fois avec un accent vindicatif :

— Je ne me trompais pas, vous ressemblez bien à votre père.

— Tante, quand j'aurai réussi, je viendrai chez vous et je vous dirai...

— Vous viendrez quand vous aurez échoué et vous me direz : Ma tante, je n'étais qu'une sotte de vouloir me passer de votre argent et de vous... Croyez-moi, Alberte, commencez par là tout de suite et ne tentez pas une épreuve dont le résultat ne saurait être douteux.

Alberte tressaillit. Le regard de Mme Aris était attaché sur elle avec angoisse, il disait, il répétait, il criait presque tout haut dans son adjuration muette· Mais comprenez-moi donc...

Mais Alberte se maitrisa; elle avait failli de nouveau tomber dans le piège. Pourquoi Mme Aris se faisait-elle un jeu de sa détresse, une arme des paroles qui lui étaient échappées?

— Ainsi, dit la vieille dame, vous allez entreprendre quelque chose? Vous y êtes très décidée... Quelque chose de beau, sans nul doute; il ne vaudrait pas la peine de vous mettre à la besogne pour patauger platement comme tant d'autres avant vous; vous voilà très entichée de bien faire!

— C'est vrai, dit Alberte blessée.

— N'avez-vous pas encore lu que la vie est un inexorable refus?... Mettez-vous en route, courez, tentez l'aventure...

— J'ai ma vie devant moi, je suis forte, repartit Alberte, je ferai le possible.

— Moi aussi, j'ai fait ce que j'ai pu et je ne suis arrivée à rien; mes forces n'égalaient pas les vôtres,

parait-il. J'avais tout au moins comme vous une longue vie devant moi et la voilà finie. Ma petite, je n'ai jamais eu ni esprit ni beauté, je suis restée veuve, sans enfants, sans amis..., rien que de l'argent, une mauvaise semence qui faisait germer autour de moi le mensonge, la duplicité, et ma vie a passé comme passe la plus enviable, la plus belle; vous serez peut-être heureuse, aimée, triomphante, et votre vie passera comme la mienne.

— Mais comprenez-moi donc!... Oh! cette fois, ses lèvres ne l'avaient-elles pas prononcé?... Non, c'était une nouvelle erreur d'Alberte qui, dans ce tableau d'isolement et de tristesse avait imaginé voir, non un épanchement de découragement pessimiste, mais un appel à sa pitié.

— Allons, j'ai fini de vous parler de moi, dit Mme Aris, j'ai même fini pour longtemps. Il est bien convenu que vous voulez compter sur vous seule, que vous aimeriez mieux, comme votre père vous ruiner que...

— De m'abaisser, mille fois mieux.

— Il n'est pas question d'abaissement, mais de cette soumission modeste qui sied à votre âge et à votre situation. Vous y réfléchirez encore.

— Ma tante, je suis prête à vous obéir en tout ce que je vous dois.

— Oh! je le pensais bien, en tout ce qui vous coûtera peu. Connaissez-vous les raisons qui nous ont séparés, votre père et moi? Connaissez-vous le sujet de nos discordes?

Mme Aris était arrivée au point culminant de ses manœuvres; Alberte se dit qu'ici il fallait rompre pour l'honneur de son père comme pour le sien.

— Je ne sais rien, fit-elle, sinon que mon père ne peut

avoir tort à mes yeux ; ses opinions sont les miennes.

— Quelles étaient ses opinions?

— En tout cas, et, quel que soit mon respect pour vous je ne puis avoir qu'une manière de juger ses actions.

Elle se leva pour prendre congé, en pensant qu'elle aurait dû se retirer plus tôt.

— Adieu, fit Mme Aris. Ainsi, vous partez?

— Tante, dit Alberte, s'arrêtant malgré elle, faut-il revenir?

Mme Aris répondit doucement :

— Comme vous voudrez...

Elles se séparèrent.

Quand elle fut près de la porte, Alberte crut sentir peser sur elle ce regard anxieux; elle crut qu'on avait murmuré son nom : Alberte... Mais elle s'était encore trompée.

Dans le corridor, Mélite attendait, une lueur de grande joie aux yeux.

— Mademoiselle s'en va? disait-elle sans pouvoir se rassasier de cette assurance. Elle suivit Alberte avec déférence jusqu'à la porte de la rue.

« Madame ne s'aperçoit pas de sa fatigue, continua-t-elle, chemin faisant; nous aurons une vilaine nuit. Mademoiselle me pardonnera les précautions que j'ai prises; j'ai bien de la responsabilité, ainsi que je le disais à Mademoiselle, j'agis pour le mieux et je ne me vante guère. Il me faut garer madame des importuns et des méchants et sauvegarder les droits de la famille. Je n'aurais ouvert ni à un voleur ni à un assassin, mais j'ai ouvert à mademoiselle...

Elle s'effaça pour laisser passer Alberte. Et, derrière la jeune fille, Mélite ferma la porte d'une main douce et très sûre.

VI

Une certaine animation régnait dans la demeure de Marceline. On avait descendu les malles du grenier, on vidait des armoires, on en fermait d'autres avec d'énormes clefs qu'on suspendait ensuite à un clou voisin, précaution qui devait, parait-il, suffire à dérouter les voleurs peu astucieux de Berque. On empaquetait de housses les vieux meubles qui n'avaient pourtant rien à craindre de la poussière ou du temps; on recouvrait les bibelots et les chinoiseries d'un voile dont la protection les aiderait à supporter les affres de l'absence; enfin on procédait au cérémonial par lequel une famille respectable signale son départ pour la campagne.

Pendant que les personnes sérieuses se livraient à ce remue-ménage, Petite voltigeait de bas en haut du haut en bas de la maison. Quand on la croyait ici, elle était là, elle traversait comme un rayon les appartements en désordre; toute grise et impalpable dans l'obscurité, puis toute éblouissante sur le seuil de sa chambre rose, elle était partout à la fois, elle montait de la cuisine, elle dégringolait du grenier. Au moment précis où elle venait de faire chavirer dans le cellier un panier de pommes, elle émergea du salon, portant le mandarin dans ses bras comme une grosse vieille poupée, disant qu'elle l'aimait et réclamant pour qu'il fût du voyage. Combien elle était gaie, et rieuse, et joyeuse de vivre... Dans ses allées et venues, elle chantonnait sans cesse: J'aime ma maison, j'aime Irven, — J'aime, j'aime, j'aime... C'était son éternel refrain; elle se le répétait à elle-même

quand il n'y avait là personne pour l'entendre. On allait clore sa chambre comme un petit temple dont la divinité voyage. Et c'est peut-être parce qu'on ne sait quand les dieux reviennent, une fois partis, mais de tels soins ont toujours funèbre mine d'ensevelissement éternel. On entourait les fauteuils de fourreaux gris, la glace d'un grand voile qui ressemblait à un crêpe, la cheminée rosée d'une lourde étoffe de laine qui ressemblait à un drap mortuaire. La couleur, la joie du lieu disparaissaient lentement, efficacement... On eût dit qu'elles étaient trop bien éteintes pour refleurir jamais, qu'il ne s'agissait pas de quelques mois, mais de toujours, que, sans transition, l'aurore devenait la nuit et qu'on n'avait pas joui du jour.

Il se trouva qu'Alberte partait aussi pour Irven. Du moins, Mme Devon lui avait demandé sèchement où en étaient ses préparatifs et si elle songeait à se pourvoir d'effets convenables en vue d'un long séjour à la campagne; dans la situation d'Alberte, ce devait être une invitation suffisante. Du reste, la jeune fille ne voulait pas arrêter de parti décisif avant d'apprendre le verdict de Mme Aris.

Son entrevue avec sa tante lui avait laissé de graves soucis; avec une agitation inquiète elle avait épié un message qui, suivant elle, ne pouvait manquer de venir. Il était évident que Mme Aris ferait connaître si le langage d'Alberte l'avait offensée ou si elle avait lu à travers l'orgueilleuse réserve de la jeune fille.

Les jours s'écoulèrent; la veille du départ arriva. Alberte espéra jusqu'au dernier moment.

— Il n'est rien venu pour moi? demanda-t-elle à sa belle-mère, le soir en rentrant d'une promenade avec Petite.

— Non, répondit la veuve qui mettait la dernière main à la grande malle d'osier de sa fille.

— C'est que, fit Alberte en hésitant, il m'a semblé apercevoir Mélite dans la rue.

— Elle sort d'ici.

— Elle n'a rien apporté? dit vivement la jeune fille.

— Si... un gant que vous aviez perdu chez Mme Aris l'autre jour. Le voilà.

Alberte prit le gant d'un geste machinal.

— C'est tout?

— C'est tout, dit Mme Devon qui, par une savante tactique, contraignait à se fermer la malle récalcitrante. Y avez-vous perdu autre chose?

Alberte médita cette nuit sur la vanité des espérances qu'elle avait osé concevoir. Sa déception était vive. En vérité, qu'avait-elle cru? Avait-elle pensé que sa tante lui dirait : Venez chez moi, vous serez ma fille... Non, son ambition n'avait pas été si loin; elle ne savait pas bien ce qu'elle avait espéré, elle savait seulement qu'elle avait été ridicule dans son espérance. Elle se rappelait maintenant de quel ton rigoureux sa tante lui avait parlé et combien avait été rapide — illusoire peut-être — cette émotion qu'elle s'était figuré voir poindre. Et, sans Mme Devon, Alberte eût été dupe, elle l'avait été à demi et — dans sa compassion pour la vieille femme, — toute prête à mettre sous les pieds ses résolutions, elle avait failli croire que le cœur de Mme Aris démentait ses paroles, un cœur aussi chaud que les paroles étaient agressives, un pauvre vieux cœur las de sa solitude et affamé d'affection.

La ligne de chemin de fer qui desservait Irvea

s'arrêtant à une station assez éloignée du château Mme Devon jugea préférable de se faire conduire directement en voiture ; et, dans cette voiture fermée que la veuve avait choisie, les trois femmes prirent place. Mme Devon, fatiguée par le coup de feu des derniers préparatifs, s'appuyait sans rien dire sur les coussins défraîchis. D'importantes préoccupations se disputaient son esprit, mais elle semblait, comme toujours, maîtresse de la situation et d'elle-même.

Petite, excitée par le voyage, tenait beaucoup de, place, elle se levait, changeait de coin, désorganisait les paquets pour trouver le petit châle de sa mère, courait à la portière, s'extasait sur les merveilles du paysage, revenait tapoter avec une inexprimable câlinerie la main de Mme Devon, puis prétendait qu'elle avait trop faim et qu'il fallait manger des sandwiches, car Alberte était pâle de besoin, puis qu'elle, Petite, avait trop chaud et qu'il fallait baisser les glaces, car Mme Devon était rouge et semblait manquer d'air. Elle se penchait au dehors d'une manière terrifiante pour voir si le cocher de louage n'aurait pas eu l'étourderie de perdre en route une des malles attachées derrière la voiture, ou Lise, la bonne, assise à côté de lui sur le siège. Elle demandait qu'on arrêtat pour offrir poliment un sou à tous les pauvres qu'on rencontrait ; bien entendu, elle n'aurait voulu pour rien au monde éclabousser ces mendiants au passage et leur jeter son aumône dans la boue de la route. Elle insista hautement pour qu'on fit monter tous les sacripants en guenille qui traînaient sur le grand chemin leurs pieds sanglants et leurs loques poudreuses; bouleversée par la résistance qu'on lui opposait, elle montrait l'espace superflu qui restait

dans la voiture et disait qu'il fallait bien leur donner la meilleure place puisqu'ils étaient pauvres. Quand toute considération sociale à part, on lui faisait remarquer l'état de leur personne et de leur costume : Justement..., répondait-elle triomphante et surprises au fond qu'on pût être si borné.

Les ébats variés de Petite finirent par distraire Alberte des idées assez sombres qui l'assiégeaient; quand on fut en pleine campagne, elle céda à une influence magnétique de la jolie nature qu'elle connaissait peu et qu'elle chérissait cependant d'un amour profond et passionné comme un culte.

Petite avait tout ouvert en s'engageant par serment solennel à ne pas prendre froid et à ne plus tousser de sa vie. Le printemps s'éveillait, il promettait d'être beau et c'était le moins qu'il pût faire pour l'année où Petite se mariait; mais ces fleurs naissantes, cette jeune verdure, ce souffle embaumé, ce pâle soleil plein de caresses, faisaient aussi à Alberte des promesses mystérieuses. La jeune fille avait été si souvent déçue... et néanmoins elle reprenait courage avec cette ténacité d'espérance de la jeunesse vaillante.

Les voyageuses traversèrent enfin une vallée qu'emplissait d'ombre verte la feuillée nouvelle; la voiture longea une avenue de tilleuls herbeuse comme une prairie; elle franchit une portail dont les battants rouillés et disjoints étaient tenus ouverts par un homme en sabots, nu-tête, aux mèches grises soulevées par le vent. Alberte vit une cour mal sablée autour de laquelle des rosiers croissaient à l'aventure, elle vit un vaste bâtiment gris dont l'aspect morose n'était pas dépourvu de grandeur;

par les fenêtres ouvertes, on distinguait des appartements vides. Autour de la maison, des arbres énormes étendaient leurs branches touffues, ils élevaient leurs cimes majestueuses au-dessus d'une aile ruinée qui touchait au château. C'était l'écroulement de l'œuvre humaine sous les splendeurs triomphantes de la nature. Il régnait ici une paix sans borne, un indicible silence : on eût dit que le silence et la paix de tant d'années d'abandon s'étaient accumulés comme s'accumulaient le lierre et les herbes folles sur les pierres éboulées et la poussière dans les appartements désertés. A côté d'Irven, la propriété de Berque était un lieu moderne et bien entretenu ; mais l'après midi finissait, le crépuscule n'avait pas commencé et tout semblait poétique et doux dans la grâce mourante de ce jour qui s'en allait à regret.

En se trouvant dans cette cour, devant cette maison, Alberte éprouva un sentiment si étrange, si inexplicable, qu'elle se retourna plusieurs fois pour regarder autour d'elle et s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Petite emmena sa sœur dans un vestibule très haut dont les murailles étaient en partie recouvertes par d'anciennes tapisseries réprésentant une chasse au loup ; les jeunes filles passèrent dans une salle à manger aux boiseries brunes ; dans la cheminee, la jardinière avait allumé un feu composé de pommes de pin à la résine desséchée, de sarments de vigne tordus comme des serpents noirs, de branches vertes qui brûlaient en sentant la sève.

On servit le repas sans lumière, et la famille se sépara de si bonne heure qu'il faisait encore un peu jour quand Alberte entra dans sa chambre. C'était une

pièce spacieuse et assez commode, située loin de l'appartement où Petite dormait auprès de sa mère. Bien que la chambre fût propre et convenablement disposée, l'atmosphère avait cette odeur particulière de très ancienne poussière qui flotte dans les logis longtemps inhabités et rouverts à la hâte. Et dans cette chambre où elle n'avait jamais pénétré, dont, une demi-heure plus tôt, elle ignorait l'arrangement et jusqu'à l'existence, Alberte fut hantée par la pensée qui l'avait saisie au moment de son entrée à Irven ; c'était une pensée vague qu'au prix des efforts les plus assidus elle ne pouvait justifier et qui lui échappait complètement dès qu'elle voulait la fixer d'une façon précise. L'aspect du château l'avait frappée comme une chose entrevue dans un rêve lointain... Était-ce dans son sommeil, dans une hallucination ou pendant une existence antérieure dont sa mémoire n'avait conservé qu'un reflet fugitif et capricieux? En descendant de voiture, elle avait eu brusquement l'impression d'être déjà descendue à cette place et d'avoir senti sous son pied la flexion molle d'une épaisse touffe d'herbe égarée dans le gravier de la cour, d'avoir levé sur Irven le même regard curieux et inquet, d'avoir vu près de cette grille à peine moins rouillée, ce vieux paysan à peine moins vieux courbé dans son attitude humble et gauche, d'avoir trébuché sur la dernière marche du perron plus haute que les autres, d'avoir eu peur des loups que les chasseurs poursuivaient sur la taspisserie et remarqué que le chasseur le plus acharné ressemblait au plus grand loup. Mais, dès qu'elle tentait de les coordonner, ces bizarres réminiscences, de nébuleuses qu'elles étaient, devenaient tout à fait impalpa-

bles, elles glissaient pour ainsi dire entre ses doigts avec la fluidité désespérante de certains rêves; où Alberte avait vu des ombres indistinctes, elle ne voyait plus rien. La jeune fille conclut qu'elle était le joue d'une illusion dont elle sourirait le lendemain au grand jour, et elle gagna son lit.

Il n'y avait à sa fenêtre ni volets ni rideaux; de son lit, Alberte voyait les masses obscures du feuillage, elle s'endormit en regardant un arbre juste en ace d'elle, un vieil acacia dont les longs branchages, se dessinant en fumée sur la nuit imparfaite, formaient des faisceaux de plumes.

Petite entra de bon matin chez Alberte, Petite toute sautillante, aussi fraiche et riante que la lumière du printemps dont elle était baignée.

Elle courut à sa grande sœur qu'elle embrassa:

— Déjà levée!... fit-elle, sans détacher du cou d'Alberte ses bras frêles à l'étreinte si ferme et si ten dre... Moi qui comptais te surprendre... Et déjà à ta fenêtre aussi!... Tu n'y manques jamais, c'est ta première action du matin, peut-être avant d'avoir fait ta prière, mais pas avant d'avoir pensé au bon Dieu, Alberte, dit-elle avec un sérieux soudain.

— Non, sœur Petite, pas même avant d'avoir pensé à toi.

— Oh! tu es bonne, tu es ma chère sœur Alberte..., dit Petite, radieuse comme elle l'était toujours devant les moindres marques d'affection de sa sœur. Tu penses à moi ainsi tous les matins, avant personne.

— Avant personne, comme tu dis, fit Alberte.

A quelle autre eût-elle pu penser pour donner un peu de joie à ses tristes réveils?

— Oh ! c'est bien, répétait Petite, fais-le toujours, Alberte.

Alberte embrassa à son tour Petite dont les cheveux frisaient menu à si attrayante portée des lèvres de sa sœur, et Petite était délicieuse à embrasser comme un petit enfant, tant elle sentait bon de ses ablutions matinales.

— Et maintenant, dépêchons-nous, s'écria Petite, reprenant sa vivacité... Il s'agit de visiter Irven. Tu n'es pas prête? Je vais t'aider.

Elle se mit à trotter dans la chambre en babillant sans cesse.

— Vite! tu n'en finis plus. Tu as faim peut-être? nous mangerons en route, j'ai beaucoup de pain dans ma poche...

Elle frappa avec satisfaction sur sa jupe.

— Tu n'imagines pas comme Irven est beau, s'écria-t-elle, frappant l'une contre l'autre comme des cymbales deux pantoufles qu'elle était en train de ranger. Je n'aurais jamais cru qu'on put être si heureuse, continua-t-elle, son cœur naïf débordant d'allégresse.

Elle joua un nouvel air de cymbales, puis elle envoya les pantoufles dans la cheminée, place qu'elle jugea éminemment favorable à leur confort.

— Allons, ton chapeau, tes chaussures... Tant pis pour la poussière, on la brossera demain, tout à l'heure...

Elle trépignait d'impatience.

— Ah ! nous y voilà... Cela n'a pas été sans peine. Elle entraina Alberte hors de la chambre.

— Mon chapeau est là, quelque part..., par terre. Il gisait en effet en travers du chemin, elle le ra

massa avec sang-froid, le parquet d'un corridor étant aussi à ses yeux un endroit parfaitement choisi pour y déposer son chapeau : si l'on avait hasardé une observation à ce sujet, il est probable qu'elle aurait répondu : Pourquoi ? Est-ce que tu crois qu'il s'ennuie ?...

Et ce chapeau était de dimensions considérables et Petite eut une prestance imposante quand elle en fut coiffée. Elle exhiba une grosse clef qui était paraît-il, le symbole de son àutorité à Irven, elle s'en mòntra très fière et ne voulut à aucun prix se séparer de ce volumineux ustensile, même après que l'expérience eut prouvé qu'il ne s'adaptait à aucune serrure.

Les deux sœurs explorerent de nombreux couloirs descendirent d'innombrables escaliers, essayèrent en vain d'ouvrir une quantité de portes ; puis au moment où Alberte s'y attendait le moins et se croyait définitivement perdue dans ce dédale, elles découvrirent un passage vitré qui aboutissait au jardin. Petite, qui courait toujours, s'arrêta devant une porte basse, ronde, bardée de clous, percée dans la muraille. Petite dit en grand mystère :

— C'est la porte..., la porte...

Mais elle avait avalé tant de poussière qu'elle éternuait d'un air heureux sans pouvoir achever.

— La porte des ruines ? je le sais, dit involontairement Alberte.

— Comment sais-tu ?... s'écria Petite stupéfaite.

— Je voudrais bien que tu me l'apprennes, fit Alberte en riant. Imagine-toi la chose la plus singulière, il me semble par instant que je connais Irven... C'est toi qui as raison, on peut se rappeler ce qu'on n'a jamais vu.

— C'est pourtant sûr que tu n'as jamais vu Irven, dit Petite intriguée. Pas avec moi en tout cas, et à part quelques voyages, j'y ai passé toute mon enfance avant d'aller à Berque. Je t'en ai tant parlé que tu as fini par connaître le château aussi bien que moi.

— C'est très possible, dit Alberte allégée d'un souci par cette explication à laquelle elle n'avait pas songé.

— Comment ne t'aurais-je pas parlé d'Irven, moi qui y suis née? et quand Mélite était ma bonne .. mais, Mélite aussi est d'Irven, elle a été longtemps gardienne du château...

Le nom de Mélite ne surprit pas Alberte: elle ne se souvenait pas d'avoir vu ici la gouvernante, mais elle associait sans peine l'image de Mélite avec celle du logis délabré qu'elle venait de parcourir.

— C'est donc la porte des ruines, reprit Petite rassérénée; c'est-à-dire qu'on traverse une galerie comme celle-ci et l'on est arrivé. Je n'aimerais pas à ce que nous y allions seules, et peut-être que ma clef n'ouvrirait pas très bien cette porte-là, ajouta-t-elle honnêtement, mais sans que sa foi fut ebranlée quant à l'efficacite de cette clef incomparable.

— Nous n'avons qu'à sortir, nous verrons très bien les bâtiments du dehors.

Du poste d'observation choisi dans le jardin par Petite, on embrassait Irven dans son ensemble; les vieux bâtiments qui formaient une aile distincte possédaient même sur la route une entree particulière depuis longtemps condamnee, ils n'étaient plus que ruines; un pavillon semblait maintenu debout par une impénetrable cuirasse de lierre. Le seul point de communication entre les constructions plus récentes et les anciennes devait être la porte voûtee et

massive devant laquelle les jeunes filles avaien passé.

— C'est joli d'avoir des ruines, dit pensivemen Petite en considérant son patrimoine, des ruines.. et pas de fantôme dedans. — Il y a encore quelque chambres par-ci par-là, la belle chambre de l'évêqu par exemple, avec un grand méchant catafalque vio let qui vous tomberait sur le nez si l'on avait l'im prudence de dormir dessous; le dais du lit est garı de plumets échevelés qui ressemblent à de grande chauves-souris blanches prêtes à descendre vous étouffer. Nous irons là un jour avec Marc. On ne ré parera rien de ce côté. Tu sais qu'on va réparer tou le reste d'Irven J'espère qu'on ne me l'abîmera pas trop.

Elle fronça ses sourcils blonds, ce qui ne lui enleva nullement son air de bénignité habituelle.

— On va organiser la maison pour... bientôt, mais on ne commencera le grand bouleversement qu'après... plus tard.

Par cette date définie elle désignait sans doute l'époque de son mariage.

— J'aime mieux être loin pour ne rien voir; il me semble qu'en réparant, on va déranger là-dedans quelqu'un à qui ça fera un grand chagrin et peut-être beaucoup de mal... Je suis contente qu'Irven te plaise; maman n'aime guère Irven, personne n'aime Irven comme moi... et même toi, Alberte, ce ne peut pas être tout à fait autant.

Les deux jeunes filles s'avancèrent dans le jardin; le vieux jardinier qui en avait la charge avait transformé ce lieu d'agrément en un terrain de rapport d'après cet ingénieux argument que le rapport était

pour lui tandis que, le château restant inhabité, l'agrément n'eût servi à personne. Il était évident qu'à défaut de l'hôte fantastique évoqué par l'imagination de la compatissante Petite, c'était ce jardinier que les embellissements projetés allaient affliger beaucoup et déranger dans ses revendications utilitaires, ses empiètements pleins de patience.

Le jardin avait été jadis luxeux et bien dessiné... au temps lointain où de jeunes châtelaines se penchaient aux fenêtres du vieil Irven, et où l'évêque honorait de sa présence la chambre au catafalque violet. Maintenant les allées étaient déformées ou rétrécies par la poussée envahissante des légumes, elles ne présentaient plus trace des figures géométriques dont les lignes savantes avaient réjoui les cœurs sensibles qui fleurissaient dans la première moitié de notre siècle.

Il ne restait plus rien non plus des dispositions primitives; la statue d'un amour à l'air égaré lançait au milieu d'un carré de fraises sa flèche émoussée par le givre et la bise de nombreux hivers, une nymphe rococo s'obstinait à vouloir fuir de son socle branlant et ébréché sans s'apercevoir qu'il n'y avait plus de saules pour protéger sa course ni personne pour la poursuivre; les ifs n'avaient gardé que confusément les formes que leur avait données un mauvais goût suprême, presque attendrissant. Massifs et corbeilles avaient disparu, mais des fleurs entêtées à vivre, à s'épanouir, à embaumer, avaient résisté victorieusement; celles-là, malgré la saison peu avancée, fleurissaient avec une sorte de violence, étalant des couleurs ardentes, des jets d'une sauvage exubérance, d'une furieuse fécondité.

Après une course folle, dans laquelle l'agile et robuste Alberte, aux nerfs de souple acier, ne put vaincre sa frêle jeune sœur, Petite s'arrêta, une flamme rose aux joues, les cheveux aux vent en un brouillard d'or, les yeux pleins d'étincelles.

— Irven, Irven!... cria-t-elle comme enivrée.

Elle s'interrompit et regarda un point du jardin où quelqu'un marchait dans la direction des jeunes filles.

— M. de l'Hérian!... dit Alberte étonnée.

— Oui, fit à demi-voix Petite.

— Il devait venir ce matin?

— Il est arrivé dans la nuit, j'ai entendu quand on lui a ouvert la grille.

— Tu as le sommeil léger, Marceline, remarqua Alberte en souriant.

— Oh! je ne dors pas beaucoup, dit l'enfant avec insouciance.

Elle salua gaiement son cousin sans rien montrer de cette timidité un peu triste qui la paralysait souvent devant lui; Petite était de cette race de soldats qui ne trouvent toute leur valeur qu'en foulant la terre de leur naissance.

Ils se promenèrent tous trois, mais l'allure de Petite n'était pas celle d'une raisonnable promeneuse; son pas ne touchait guère le sol, elle planait d'un mouvement léger, rapide et doux; les mains déjà pleines de fleurs, elle courait à d'autres conquêtes, puis revenait auprès de sa sœur et de son cousin. Ce matin-là elle riait vraiment à la vie.

Alberte, qui admirait secrètement Petite à toute heure, se dit qu'il fallait être à Irven pour savoir combien l'enfant était jolie. Petite avait une robe de

lainage d'un pâle gris de perle fin, toute constellée de fleurettes comme si on lui avait jeté en pluie pressée un million de fleurs en miniatuse qui se fussent attachées sur elle. Combien elle était éblouissante à côté d'Alberte, si austèrement simple avec ses vêtements sombres, sa démarche fière, ses lèvres obstinément closes, son visage grave, à la fois ardent et sévère dans l'ombre de son chapeau noir...

— N'est-ce pas, disait Petite à Marc pour la centième fois, n'est-ce pas qu'on est mieux ici qu'ailleurs? n'est-ce pas qu'il fait bon dans ce jardin? Quand je sens l'odeur d'herbes, de tilleuls, de bonne terre fraiche, cela me ramène à mon cher temps de pension et je me crois encore dans le parc du couvent. Alberte, te rappelles-tu le couvent? te rappelles-tu les jardinets qu'on nous avait donnés? nous avions chacune le nôtre; nous les bêchions avec un porte-plume et j'étais jalouse parce qu'il y avait des limaces sur ton rosier et pas sur le mien; j'ai toujours été un peu jalouse de toi, Alberte... Oh! j'aurais voulu rester plus longtemps là-bas, on était bien... Et te rappelles-tu cette jolie petite religieuse, toute jeune, qui nous dit un matin: Je ne sais ce qui va m'arriver, je me sens si heureuse... Elle entendit la messe avec nous, communia et, une fois revenue, mourut à genoux sur sa chaise. Et comme on s'amusait... Te rappelles-tu quand on a voulu nous donner des leçons de balayage; la sœur Bertille, qui était si mortifiée et qui avait tant d'esprit, disait que nous tenions nos balais comme des maillets de croquet...

A ce charmant souvenir, son rire partit comme une fusée. La comparaison de la sœur Bertille (qui

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

était si mortifiée) lui causait encore à cet instant un plaisir que ne lui auraient pas procuré toutes les ressources de l'esprit ancien et moderne. En l'entendant rire, Marc arrêta sur elle son regard distrait et bienveillant; il eut l'air de se demander si elle n'avait pas dit quelque chose de palpitant qu'il n'aurait point écouté.

Il viendrait peut-être un jour où Marc de l'Hérian, arrivé au faîte des grandeurs qu'il n'avait point convoitées, comblé d'honneurs et rassasié de récompenses, trouverait sa joie dans des confidences futiles semblables à celles qu'il n'écoutait pas aujourd'hui; son esprit rompu aux préoccupations les plus savantes, les plus dificiles, et qui porterait alors sans fléchir un poids d'écrasantes responsabilités, trouverait un délassement, un intérêt joyeux, un repos indicible, dans les récits de ce genre faits par une bouche jeune, rieuse et timide, presque pareille à la bouche de Petite. — Mais ce jour-là n'était pas venu...

Il devait y avoir un moment où toute sa vie brillante et glorieuse serait pour jamais assombrie, où les succès, les honneurs, même la tendresse d'autres enfants nobles et bons, lui paraîtraient autant d'accessoires inutiles qui ne changeaient rien à l'horreur de la scène, — quand son unique fille lui serait prise, quand cette bouche aussi jeune, aussi tendre, mais pâlie, serait fermée par la mort dans un dernier balbutiement d'amour pour lui... — Mais cette heure-là viendrait.

— Il est vrai qu'on est bien ici, dit M. de l'Hérian, reprenant comme beaucoup d'hommes, et des meilleurs, le seul point du discours qui l'avait touché et

correspondait avec sa propre opinion. Et se tournant vers Alberte :

« Que pensez-vous d'Irven, ma cousine?

— Elle pense comme moi, s'écria Petite.

Alberte fit de la main un signe d'adhésion, mais en voyant qu'on attendait d'elle une réponse plus positive, elle dit :

— On y respire la paix.

— C'est cela même.

Il aspira l'air avec force,

— Dans ce grand calme, poursuivit-il, on ne croirait pas qu'un peu plus loin, les hommes s'agitent, bataillent; on penserait ici qu'il n'est pas au monde d'affaire plus importante que la pousse des fraisiers et la floraison des jacinthes, ajouta-t-il en désignant avec un sourire le bouquet de Marceline.

Alberte sourit aussi,

— Ce n'est pas précisément, dit-elle, ce qu'avançait dans son dernier article cet homme dont vous parliez avec Mme Devon.

— Oh ! Alberte, murmura Petite, il n'en parlait pas maintenant, et c'est toi qui commences...

Mais Alberte continua en riant toujours un peu, — et la blancheur de ses dents éclairait tout son visage :

— La maturité des fraises et la floraison des jacinthes ne remplissent pas pour lui de rôle prépondérant dans l'ordre de l'univers...

— Le rôle auquel ce matin, fit M. de l'Hérian, je déclare qu'elles ont large droit.

— Il semble considérer la terre comme une sorte d'arène bien disposée pour le carnage, conclut Alberte.

— Vous avez lu cet article?... dit de M. de l'Hérian

avec un coup d'œil vif que n'avaient point obtenu les boutades de sœur Bertille (qui avait tant d'esprit).

— Oui, fit Alberte sans embarras; après votre départ de Berque, le journal était resté sur la table du salon et vous aviez dit à Mme Devon que ce numéro renfermait un paragraphe de votre adversaire : j'ai cherché le paragraphe.

— Et Petite n'a pas eu la curiosité d'ouvrir aussi le journal?

— Oh! mais si, s'écria Petite, je l'ai déplié tout entier... J'en voulais faire un patron de robe longue pour le poupon de la jardinière... Mais je ne lis rien sans permission, ajouta-t-elle d'un ton sentencieux, en essayant de rattacher le pétale déchiré d'une anémone.

Marc sourit mélancoliquement et se retourna encore vers Alberte.

— Ces violences de X..., reprit-il, sont, ou une imprudence sans nom, ou une pure infamie; il tend droit à la guerre...

— Ne parlez pas de cette affreuse chose, gémit Petite suppliante.

— Mais c'est une chose belle et héroïque, au contraire, quand on l'entreprend pour la bonne cause...

— Et moi, je dis que c'est un grand péché... Une belle chose? et les blessures, et le sang? et ceux qui meurent, — et celles qui restent!...

Elle avait pâli, toute sa joie s'en était allée.

— Quand les hommes se battent, Dieu doit souffrir... Moi j'en pleurerai jusqu'en paradis.

Il lui arrivait souvent de dire : Quand je serai en paradis..., elle en parlait comme d'un lieu où elle

irait sûrement et cette supposition ne choquait nullement les auditeurs, elle leur paraissait vraisemblable. Il était tout naturel de se représenter Marceline en robe d'ange, avec des ailes très blanches aux épaules, et l'espièglerie de son visage noyée dans la pureté extatique que nous prêtons aux serviteurs immédiats de Dieu...

— D'abord, moi, je soignerai tous les blessés, les nôtres et les autres. — Et toi aussi Alberte?

— Et moi aussi, dit Marc, si...

— Alors, pourquoi leur feriez-vous du mal pour les guérir ensuite? Tenez, c'est insensé et c'est terrible.

— Et les conquêtes, Petite, fit Marc un peu railleur, et la gloire?... tout cela n'a donc pour vous pas plus de prix que le pouvoir?

— Que votre pouvoir à vous, celui que vous aurez bientôt ? Non, fit-elle levant sur lui son regard limpide, tout cela ne vaut pas les fleurs d'Irven. Et, ajouta-t-elle, plus bas, les fleurs d'Irven ne valent pas celles du bon Dieu...

Elle s'échappa en fredonnant, pour continuer sa moisson, mêlant, comparant dans sa chanson les fleurs d'Irven et celles du paradis... Il n'y avait plus à se faire comprendre d'elle.

VII

Mme Devon dînait avec les jeunes filles quand on apporta le courrier que, pour plus de célérité, le domestique de Marc allait chercher deux fois par jour au village.

M. de l'Hérian passait la soirée chez un ami dans un château voisin, et les trois femmes étant seules, on avait avancé l'heure habituelle du repas. Pendant que la veuve décachetait les nombreuses lettres déposées par Lise sur la table, Alberte et Marceline continuèrent à demi-voix la conversation commencée.

Les fenêtres étaient ouvertes, le soleil couchant s'allongeait encore sur les boiseries; au dehors tout fleurissait, lilas, acacias, marronniers, cytises aux branches pliant sous les fleurs ou les promesses, faisaient à la maison un rempart embaumé.

— Petite, pourquoi ne prends-tu pas de gâteau? chuchotait Alberte. Tu ne manges pas, nous avons beaucoup marché pourtant. Tu n'as pas goûté non plus, — et, dit-elle plus vivement, à mesure que ses souvenirs, en s'éveillant, confirmaient ses doutes, tu n'as pas eu de chocolat ce matin?

Elle fit un examen rapide de la date, de l'époque

— Petite, dit-elle avec un mélange d'incrédulité et d'alarme, est-ce que tu jeûnerais avant d'avoir vingt ans?...

Petite, qui, sans répondre, fourrageait dans un compotier de fruits secs, s'écria tout à coup en regardant sa mère:

— Maman, une lettre de tante Aris pour Alberte!...

Si Petite, avait vraiment jeûné, c'était Mme Devon qui avait la mine défaite; la veuve venait d'ouvrir une lettre dont la vue avait accentué la teinte jaune et maladive de ses traits.

A l'exclamation de sa fille, elle glissa la feuille à peine dépliée sous le reste de sa correspondance.

— Ah! maman, donnez-la, s'il vous plaît; elle est bien de tante Aris, dit Petite très animée. J'ai tout de suite reconnu l'écriture. Donnez-la vite à Alberte.

— Elle n'est pas pour Alberte, répliqua Mme Devon écartant avec précaution, avec douceur, les petits doigts qui fouillaient dans les papiers.

— Si, maman, je vous assure.

— Voilà l'enveloppe.

Et Mme Devon, avec la même patience, tendit le document à sa fille.

— Alors il est question de ma sœur; j'ai vu: Alberte, Alberte... tout le long de la page. J'ai de très bons yeux, et j'aime tant à lire les lettres des autres, fit-elle avec conviction. Maman, regardez celle-là je vous en prie.

— Tout à l'heure, dit la mère,

Alberte, qui avait tressailli au nom de Mme Aris suivait avidement le débat. Sur d'autres instances de Petite, Mme Devon reprit la lettre, la parcourut d'un bout à l'autre, puis la replaça sur la table sans rien laisser paraître des impressions que cette lecture avait produites en elle.

— Il est en effet question d'Alberte, déclara t-elle.

— J'espère que Mme Aris est enchantée de ma sœur et qu'elle va lui faire un joli cadeau, comme, par exemple, mon chapelet de lapis-lazuli ou même ma broche d'améthyste...

— Nous en reparlerons plus tard.

Alberte s'interposa, haletante; un espoir de nouveau ranimé l'encourageait.

— Je voudrais savoir ce que dit ma tante, fit-elle.

— Nous traiterons ce sujet à loisir, répondit Mme Devon.

— Non, tout de suite, dit Alberte irritée par la menace d'un plus long délai. J'ai bien le droit de savoir..., ajouta-t-elle d'un air trop impératif.

Mme Devon l'examina froidement.

— Vous avez le droit, oui, tous les droits d'apprendre que vous avez offensé Mme Aris; vous vous êtes aussi peu entendue avec elle que pouvaient le craindre ceux qui vous connaissaient. Ma tante m'écrit qu'elle avait sur vous des vues dont vous ne vous êtes pas souciée et qu'elle ne fera rien pour entraver une liberté dont vous vous proclamez si éprise.

— C'est impossible...

— Vous me donnez un démenti, je crois, dit Mme Devon très calme.

— Il y a erreur, je veux dire.

— Vous êtes certainement mieux à même que moi d'en juger, remarqua la veuve indifférente.

— Madame, je n'ai pas l'intention de vous blesser... Mais la communication que vous me faites est si inexplicable, les motifs du mécontentement de ma tante si inadmissibles...

— En vérité, Alberte, on dirait que vous ne me croyez pas.

— Je croirai la lettre, fit la jeune fille poussée à bout.

— La voici, dit Mme Devon frappant avec maes-

tria ce coup décisif. Vous pouvez la lire tout entière, la garder et même y répondre.

Alberte rougit de ses soupçons. Elle saisit la lettre l'une main mal assurée et vit dès les premières lignes que Mme Devon s'était renfermée dans la vérité stricte.

« J'ai vainement attendu d'Alberte, disait Mme Aris, une parole de soumission, un élan sincère des sentiments qu'elle me devait en pareille circonstance.

« Sa négligence à venir me voir, comme je le lui avais demandé, sa profession de foi indépendante qui était à mon égard un manque de respect, enfin son départ avec vous pour la campagne ont fini par m'éclairer sur une certitude que j'ai été trop longue à accepter. Il n'y a donc pas lieu pour moi de revenir sur mes décisions, ni de modifier un état de choses amplement motivé par la rupture de son père avec moi. Maintenant qu'il est trop tard pour une conciliation, vous pouvez dire à Alberte que lorsque, par votre intervention, je l'ai rappelée de Calais mon intention était de l'adopter si elle justifiait les espérances que des renseignements obtenus sans doute à la légère m'avaient à tort fait concevoir. »

— Oh ! madame, dit Alberte, gagnée par les larmes, pouvais-je deviner ce qu'on attendait de moi ? Vous m'aviez dit...

— Je ne vous ai pas dit un mot que je ne puisse répéter. — Petite, laisse-nous, commanda-t-elle en jetant un coup d'œil sur le visage terrifié de sa fille.

Et revenant à Alberte :

— Vous voulez à toute force me rendre responsable d'un événement, qui n'a pas d'autre cause que votre caractère irascible et vos propres défauts...

— Il a une cause différente, à laquelle vous n'êtes pas étrangère, riposta Alberte, aveuglée par l'amertume de ses regrets.

— Alberte, vous vous oubliez... Est-ce avec de semblables procédés que vous avez cru conquérir Mme Aris!...

— Je n'ai jamais pensé à la conquérir.

Mme Devon arrêta sur sa belle-fille ce regard froid qui causait toujours à Alberte une sorte d'emportement, de colère sourde, impuissante, presque de désespoir.

— Pourquoi m'avoir caché...

— Ce que je ne connaissais pas moi-même? interrompit Mme Devon, puisque Mme Aris ne m'a jamais confié ses desseins sur vous...

— Vous saviez bien qu'elle m'avait fait revenir à Berque.

— En me défendant de vous l'apprendre. Faut-il que je me procure une attestation à ce sujet? Me ferez-vous un nouveau crime d'avoir tenu une parole sérieusement exigée?

Elle se leva et Alberte l'imita machinalement.

— Cette discussion est oiseuse autant que déplacée.

— Et bien! dit Alberte d'un ton de défi, j'irai chez Mme Aris, je lui expliquerai...

— Oui, allez-y! je suis prête à vous conduire... Vous lui direz que si vous n'avez pas été plus aimable c'est parce qu'on vous avait laissée dans l'ignorance de ses intentions, et que vous déplorez votre manque de souplesse, maintenant que vous connaissez le prix dont votre obéissance eût été récompensée.

Alberte, sans répliquer, passa devant sa belle-mère et sortit de la pièce.

[illegible] s sa chambre.

[illegible] pas abusée, c'était bien une [illegible] s'était dissimulée sous des de-[illegible] joye, cette affection, qu'on [illegible] n'étaient pas des mots pour [illegible] dans un piège, ils avaient un sens [illegible] plein de bonté généreuse..., ce regard angoisse qu'elle avait surpris disait bien ce qu'elle avait cru comprendre.

Elle aurait pu avoir un abri honorable, la protec-[illegible] morale dont elle sentait si durement le besoin. [illegible] assurée n'était pas non plus une [illegible] importance, mais elle n'y pensa [illegible] plus tard; en cette minute, elle se dit seulement qu'au lieu de subir un esclavage qui, sans Petite, l'aurait cent fois revoltée, au lieu d'errer chez les autres à la recherche d'un pain qu'on ne voulait pas lui donner, elle aurait eu un chez-elle tranquille.

Mme Aris était disposée à accueillir maternellement Alberte, à ensevelir dans l'oubli les vieilles querelles... Et Alberte qui, dans sa raideur, s'était jugée si digne et si sage...

Et qu'y avait-il à faire? quelle chance d'apaiser une femme vindicative qui avait inutilement abdiqué ses rancunes, qui s'etait humiliée presque devant une jeune fille par un sacrifice que son orgueil ne pardonnerait jamais à Alberte!

Mme Devon avait dit cruellement vrai, une soumission de sa part serait lâche au moment où elle apprenait quels avantages y étaient attachés.

Peut-être qu'à la longue, lorsqu'elle serait revenue à Berque, Alberte pourrait, à force de concessions... [illegible] elle etait peu faite pour ce rôle. L'[illegible] d'avoir

été jouée, trahie même par sa belle-mère, lui était insupportable, et l'impossibilité de formuler contre Mme Devon aucune accusation positive achevait de l'exaspérer.

Elle ne s'aperçut pas que Petite était entrée. L'enfant vint passer doucement la main sur la joue brûlante de sa sœur. Alberte resta silencieuse sous cette caresse timide. Elle quitta sa place, prit un vêtemant à un porte-manteau.

— Tu sors, balbutia Petite.

— Oui répondit brèvement Alberte.

— J'irai avec toi, si tu veux, dit Petite du même ton incertain et craintif.

Alberte eut un geste distrait. Petite tendit à sa sœur son chapeau, ses gants, puis s'éloigna.

Quand Alberte traversa le parc, elle s'aperçut que Petite, à qui elle ne pensait plus, la suivait, humble et silencieuse. Elle ralentit le pas, l'enfant la rejoignit. Petite examinait Alberte, avec inquiétude.

— Tu es fâchée, dit-elle à la fin, d'une pauvre petite voix tremblante.

Ses lèvres fremissaient. Tout à coup, elle se pencha sur sa sœur, se coucha à demi contre l'épaule d'Alberte et leva des yeux effarés. Ce qu'elle lut dans le visage de sa sœur lui fit peur.

— Mais, Alberte, moi, j'aime maman! murmura-t-elle avec un indicible accent de supplication et de douleur.

La sœur aînée se dégagea sans rien dire. Elle avait pâli à cette plainte enfantine qui demandait grâce pour la mère, qui disait inconsciemment que, pour atteindre la coupable, il faudrait blesser et peut-être tuer Marceline.

Elles sortirent du parc et marchèrent à l'aventure, mais le tintement d'une cloche attira leur attention et elles s'acheminèrent du côté où résonnait cet appel.

Les jeunes filles atteignirent une chapelle de couvent dont les portes ouvertes semblaient les inviter à entrer. Elles pénétrèrent sans bruit au milieu de quelques paysannes agenouillées sur les dalles. C'était un vendredi de Carême, on disait l'office du chemin de Croix ; le prêtre, accompagné d'un enfant de chœur, faisait les stations et lisait l'histoire des sanglantes étapes. Une grille de bois à hauteur d'appui partageait inégalement la chapelle ; de l'autre côté de cette barrière peu efficace, s'alignaient en bel ordre les vieillards auxquels la maison servait d'asile, — tous habillés de couleurs sombres, — puis les rangs pressés des religieuses dont les vêtements gris cendre paraissaient noirs dans l'ombre. Et au milieu de cette phalange au deuil éternel, on apercevait comme une vague blanche, immaculée, causant dans toute cette ombre la sensation d'une éblouissante pureté, d'une joie surnaturelle. On eût dit que tous les lis d'Irven s'étaient donné là un mystique rendez-vous : c'était le banc des novices, — des novices de dernière année qui seraient sous peu religieuses. Au bord de la longue file, l'une d'elles, très jeune, grande, forte, majestueuse, dépassait de la tête ses compagnes ; chaque fois qu'elle se levait ou s'agenouillait, son grand voile ondulait comme un manteau royal sur ses magnifiques épaules. On devinait une plénitude de beauté, de noblesse, de force dans cette vie qui s'était offerte à Dieu, au Christ, dans ses pauvres...

Les jeunes filles revinrent en silence. Au bout d'un instant, Alberte ramena autour du cou de Petite l'écharpe que l'enfant laissait négligemment glisser et elle dit avec effort :

— Ne te tourmente pas, ma sœur Petite, il ne s'agit pas de ta mère.

Sans ajouter un mot, elles continuèrent leur route Il faisait jour, mais c'était fini de cette activité qui anime un moment la campagne quand les travailleurs rentrent des champs chez eux et que les valets de ferme ramènent les bestiaux de la fontaine; la profonde paix du soir tombait sur la campagne. Les deux sœurs s'avançaient la main dans la main, les yeux rêveusement fixés devant elles; la fumée des toits montait droit dans la plaine déjà assoupie, il n'y avait plus rien de vivant à l'horizon; seules deux hirondelles filaient à grands coups d'ailes dans le ciel gris bleu.

... M. de l'Hérian s'était installé à Irven pour la période électorale; son mariage n'aurait lieu, selon toute probabilité, qu'après son élection... L'approche de ce double événement changeait rapidement la physionomie du château. Mme Devon mettait définitivement un terme à la longue claustration qui avait suivit son second veuvage, elle sortait avec éclat de sa retraite et de son obscurité ; elle recueillait enfin le fruit de ses privations persévérantes et de ses caculs patients. Le produit de son économie minutieuse et opiniâtre accumulé pendant la minorité de sa fille allait procurer à Marceline une entrée dans le monde, sinon fastueuse, au moins digne du rang qu'elle aurait bientôt à tenir,

Mme Devon avait l'intention de faire pour l'été des

invitations assez étendues autant en vue des intérêts politiques de Marc que pour mettre Marceline en rapport avec un monde qui avait été jadis celui de sa famille et qui serait le sien.

De tels projets nécessitaient d'importants préparatifs, aussi plusieurs domestiques affairés circulaient à Irven sous la surveillance de Lise et la direction occulte, mais infaillible de Mme Devon. On ne sait si c'était l'ennui de cette organisation, mais, en dépit de la brillante perspective dont les effets si longuements préparés et attendus étaient maintenant à portée de sa main, Mme Devon restait préoccupée et soucieuse comme au temps où le tracas de ses affaires la dévorait sans merci.

Une petite escouade d'ouvriers, menuisiers, tapissiers, décorateurs s'étaient emparés d'Irven et lui faisaient subir les modifications provisoires qui devaient permettre d'y recevoir avant ce que Petite appelait le bouleversement final, elle entendait à la fois par là son mariage et les embellissements qui transformeraient Irven.

M. de l'Hérian approuvait en général les dispositions prises par sa sœur : du reste, la veuve n'avait en vue que l'avantage de son futur gendre ; elle ne se contentait pas de remplir largement son devoir envers Marc, elle ne bornait pas sa sollicitude aux points qui devaient concerner égalemement sa fille, elle était excellente pour le jeune homme et lui témoignait des attentions vraiment affectueuses. Peut-être, pensait-elle confusément, qu'il rendrait à Petite tout ce qu'elle faisait pour lui, et elle travaillait à grossir une dette de reconnaissance et de tendresse qui serait payée à l'enfant, car elle considérait

Marc comme un débiteur intègre; elle assouplissait devant lui l'âpreté d'un caractère qui gardait pourtant la sévérité de ses apparences jusqu'envers Petite. Ces précautions semblaient inutiles. Marc n'avait pas besoin de la bonté de sa tante pour se rappeler qu'il devait être bon envers Petite; il se montrait invariablement plein de courtoisie et d'indulgence pour la jeune fille; s'il était parfois dédaigneux, distrait plutôt devant les enfantillages de sa fiancée, il ne la traitait pas moins avec les marques d'un sérieux attachement.

Il l'avait d'abord appelée cérémonieusement Marceline, puis il lui avait donné le nom qui lui déplaisait, paraît-il, avant de mieux connaître la jeune fille; à présent, il disait Petite comme tout le monde; un jour même, après Alberte, il dit: sœur Petite... Il ne se reprit pas. Enfin il ménageait avec tact la timidité excessive de Marceline.

Depuis deux jours, le ciel d'Irven était obscurci par une pluie persistante qui avait ramené la fraîcheur; aussi, avait-il fallu se confiner de nouveau à la maison, et c'était autour du feu que la famille passait aujourd'hui la matinée... — La famille, si l'on peut appliquer ce terme à une réunion dont Alberte était un membre et d'où Petite était absente.

Petite était un peu enrhumée, elle avait reçu l'ordre de ne pas quitter sa chambre avant que le petit salon n'eût été dûment chauffé et elle s'était soumise à cette condition avec la docilité qui était en elle et qu'avait développée le despotisme laconique de Mme Devon.

La pluie ne cessait pas. Le jardin, qui continuait pourtant à fleurir, offrait un coup d'œil mélancoli-

que ; les arbustes inclinaient sous l'averse leurs branches chargées de grappes fleuries et lourdes de sève. Sur le feuillage et les gazons d'un vert qu'avivait l'humidité du temps, les fleurs, pivoines, tulipes, jacinthes, ressortaient avec d'étranges intensités de couleurs ; cette floraison printanière, grelottante et transie, augmentait au lieu de combattre les tristesses de la journée; les lis surtout... — Mais il faut vous dire qu'à Irven, les lis poussaient en abondance, ils étaient parmi les plantes de céans que le temps avait le mieux respectées, ils s'étaient multipliés dans l'abandon, ils avaient crû en beauté sans souci de l'indifférence, et ils s'épanouissaient à foison, en gerbes superbes et triomphantes : ils semblaient avoir à celébrer ici quelque grande fête de virginité et d'innocence...

Mme Devon travaillait auprès de la cheminée; M. de l'Hérian, installé un peu plus loin à une table, lisait et prenait des notes rapides sans presque se déranger de sa lecture. Il se leva en voyant paraître Petite; la jeune fille, souriante et rougissante à son ordinaire, répondit en bredouillant un peu à la question que lui adressa M. de l'Hérian sur son mal de gorge : elle avait oublié qu'elle était malade.

Mais il avait cru comprendre, dit-il, qu'elle n'était pas venue les rejoindre plus tôt parce que certaines précautions lui étaient imposées...

Oh! mon Dieu, oui, il ne s'était pas trompé, seulement elle n'y pensait plus.

Elle eut conscience qu'en cet assaut de politesse, elle jouait un piètre rôle. Elle n'avait pu encore s'habituer aux manières de Marc : elle éprouvait toujours une vive admiration pour Alberte quand celle-ci ré-

pondait aux saluts de M. de l'Hérian avec une parfaite aisance et comme si elle avait trouvé ce cérémonial tout naturel.

Il est vrai qu'une nuance de privauté eût fait rentrer Petite sous terre: avec l'insouciance confiante de son caractère primesautier, elle avait des effarouchements de petite religieuse, des effarouchements très gracieux, très jolis; mais quand on la heurtait, elle se repliait sur elle-même comme une fleur se referme.

Aujourd'hui, en regardant Marc, elle vit remuer le coin de sa lèvre et elle ne savait pas encore si ce petit signe, qu'elle avait appris à remarquer, annonçait que M. de l'Hérian allait s'impatienter ou s'il avait envie de sourire; elle se mit à rire gaiement elle-même, ce qui coupa court à tout commentaire. Elle alla à sa mère et baisa, à plusieurs reprises les joues flétries de Mme Devon.

— Bonjour, maman, je m'ennuyais beaucoup là-bas. — Ah! Alberte, je ne t'ai pas vue ce matin. Es-tu reposée de notre promenade? J'ai pensé que tu étais trop fatiguée pour faire la grande prière hier soir, alors, j'ai dit deux fois la mienne et, la meilleure a été pour toi.

— Et toi, tu n'étais pas trop fatiguée, sœur Petite?

Petite s'assit sur une chaise basse aux pieds de sa mère et força doucement Mme Devon à s'incliner; elle réussit à attirer le visage de la veuve au niveau du sien pour se faire embrasser encore; puis, s'apercevant qu'on la regardait, elle dit d'un air épanoui:

— J'aime qu'on m'embrasse, moi, j'aime qu'on m'aime!...

Elle prononça ces mots avec la simplicité, la candeur absolue d'un petit enfant. Mais cette naïveté ne touchait pas M. de l'Hérian on aurait dit qu'elle risquait de lui déplaire. Ainsi qu'il l'avait déclaré un jour, il n'avait que faire d'une enfant qui serait sa femme.

Petite quitta bientôt son poste et se mit à fureter dans la pièce en déployant une grande activité. Sa mère la suivait des yeux dans ces évolutions d'une prestesse aerienne; rien n'avait pu rassasier Mme Devon de cette vue, l'habituer à l'ivresse de cet enchantement qui durait depuis la naissance de Petite.

La jeune fille, après avoir disposé en un tour de main un cornet de roses sur la table à ouvrage d'Alberte, s'occupa à pourchasser avec son mouchoir un grain de poussière sur une console: et ce mouchoir minuscule, tout festonné, avait au coin un papillon de batiste rose dont les ailes détachées et brodées portaient chacune une initiale de Marceline.

La diligente ouvrière débarrassa ensuite de leurs feuilles sèches les plantes vertes que lui avait données M. de l'Hérian, des palmiers, des fougeres qui, pour ne pas prospérer, malgré les soins dont on les entourait, devaient dépenser autant de volonté et d'efforts que les fleurs à demi sauvages du jardin pour résister à toutes les intempéries. Mais Petite ne voulait pas qu'on remplaçât les plus malades par d'autres plantes fraîches et vivantes, elle avait grand'peine à se séparer de celles qui étaient mortes. Sa pitié s'étendait à toutes les misères comme sa miséricorde à toutes les fautes, elle soignait du même cœur aimant les fleurs malades et les oiseaux blessés. On raillait cette tendresse pour les êtres sans

raison ou sans vie; un jour qu'on excusait devant elle une des petites bassesses quotidiennes du monde en lui disant par plaisanterie qu'elle en ferait peut-être autant, elle s'était écriée: J'aimerais autant marcher sur une primevère ou battre le chien d'un pauvre!...

— Petite, si tu venais m'aider dit Mme Devon qui avait posé son ouvrage pour réfléchir.

— Oui, maman, répondit Petite, toujours à la hauteur de n'importe quelle tâche.

— Il faudrait rédiger notre liste d'invitations pendant que Marc est là pour nous aider; il y a un crayon près d'Alberte et voilà du papier.

Elle tendit à sa fille une feuille assez épaisse pliée par le milieu.

Marc s'était replongé dans sa lecture.

— Nous conserverons cette liste et elle nous servira pour le moment de ton mariage.

— Ah ! c'est vrai, il y aura encore des lettres d'invitation... Je serai si contente d'avoir tous les vieux du couvent... — Et des lettres de faire part aussi..., ajouta-t-elle dans le dernier ravissement. Tenez...

Elle griffonna quelques mots en lisant d'un accent de déclamation.

— Mme Devon a l'honneur, etc...,du mariage de Mlle Marceline d'Irven, sa fille — Mais, en voyant cela, personne n'ira se douter qu'il s'agit de mon Petite.

Elle retourna la feuille et s'interrompit.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda brusquement Mme Devon comme Petite s'écartait avec un petit frisson.

Et Petite répondit d'une voix soumise, très douce:

Rien, maman; seulement, cette feuille que

vous m'avez donnée..., c'est un faire part de mort c'est une lettre noire!...

Mme Devon prit la feuille violemment, la roula, la pétrit dans ses doigts crispés et la lança dans le feu : mais le papier était lourd, il résistait à la flamme, il ne voulait pas brûler.

— Si, au lieu de t'amuser, tu faisais ce que je te demande, dit-elle à sa fille sur un ton de reproche irrité. Prends le cahier d'Alberte et écris.

Elle lui dicta à la volée plusieurs noms, elle ne s'arrêta que pour consulter Marc à propos d'un de ses amis,puis elle poursuivit son énumération.

— M Victor Schwab, dit-elle enfin.

— M. Schwab? oh! maman!... s'écria Petite.

— Est-ce que vous allez vraiment faire venir cet homme? dit M. de l'Hérian en relevant la tête.

— Il n'y a pas de raison pour l'exclure de chez moi.

— Il s'agit en effet de votre maison, mais si je n'ai pas de motif solide pour l'exclure dela mienne, j'en aurais moins encore pour l'y inviter.

Mme Devon serra les dents et dit lentement :

— Il pourrait cependant vous aider un peu. — et beaucoup vous nuire.

— Oh! si c'est à ce point de vue que vous faites un sacrifice, ma chère tante, je vous prie instamment d'y renoncer ; il est des gens qu'on aime à avoir pour ennemis, on se figure volontiers que leur animosité nous grandit. Passez-moi cette faiblesse à l'égard de M. Schwab qui ne peut vous tenir bien au cœur.

— Non, dit-elle sourdement.

— Maman, [illegible] pour vous réclamer une invi-

tation qu'il est venu l'autre jour? dit Petite formulant avec un vif intérêt cette question inopportune.

Mme Devon reprit en s'adressant toujours à son neveu :

— C'est un homme honorable.

— Mais il y en a beaucoup comme lui qui n'ont pas enfreint directement le code. Son nom s'est trouvé mêlé à une affaire financière trop retentissante.

— C'est fini et il a les mains nettes.

— Nettoyées, peut-être.

— Il est admis dans le meilleur monde.

— Le meilleur monde où nous n'allons pas...

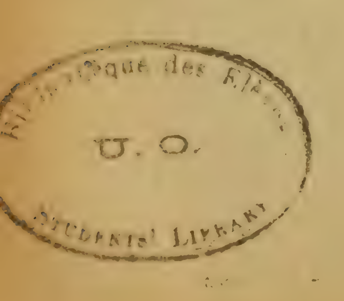
— Vos amis lui serrent la main.

— Quand ils ont des gants.

Mais, se reprenant, et d'un ton plus sérieux :

— Allons, chère tante, dit-il, pardonnez-moi; je connais mal ce monsieur, j'ai cédé au désir d'être du même avis que Marceline. Accordez-nous gain de cause en dépit de nos mauvaises raisons.

Elle haussa imperceptiblement les épaules, prit la liste des mains de Petite et, de sa large écriture massive, y ajouta le nom de Victor Schwab.


U. O.

VIII

Un assez grand nombre d'invités arrivèrent le même jour à Irven; le repas du soir allait les réunir pour la première fois à la table de Mme Devon. Les deux jeunes filles, enfermées dans la chambre d'Alberte, se paraient pour cette importante occasion. Alberte, debout devant la glace, ses grands cheveux noirs dénoués tombant plus bas que sa ceinture, travaillait à s'édifier une coiffure qui ne lui valût pas les critiques de sa belle-mère; l'abondance de ses cheveux droits et fins qui se pliaient mal aux exigences de la mode rendait cette tâche ardue. Petite était déjà coiffée par les soins de sa mère, ses cheveux prenaient d'eux-mêmes les dispositions les plus gracieuses.

Après avoir fini sa toilette, Petite s'était assise avec un peu de lassitude, elle s'appuyait d'un bras sur la table.

— Dis-moi, Alberte, fit-elle poursuivant le cours de ses réflexions, est-ce possible qu'on croie entendre quelqu'un dire quelque chose... pas un mensonge..., mais une chose qui en soit une autre?..

Mais avant qu'Alberte eût essayé de résoudre cette question peu facile, Petite continua avec empressement :

— Oui, n'est-ce pas? c'est très possible, cela arrive tous les jours, en rêve d'abord... et ailleurs. Cela t'est arrivé cent fois, je gage. On comprend de travers et puis on croit que les gens ont... n'ont pas dit la vérité, et l'on se met martel en tête. Ce n'est

moi qui me tourmenterais d'une folie pareille... et propos de maman...

Alberte se retourna tout à coup et tous ses cheveux ondulèrent en un grand frisson. Elle regarda Petite en face, l'enfant était pâle.

— Qu'as-tu donc sœur Petite? tu parais lasse. Tu t'es levée de trop grand matin.

— Oh! je ne suis pas grande dormeuse, tu sais, l'Angelus des pauvres petites sœurs Cendrillon me réveille et je n'ai plus sommeil ensuite.

Elle se pencha pour contempler tristement trois violettes qui se fanaient dans un verre.

— Tes yeux sont cernés, tu as abusé de tes forces, dit Alberte affligée.

— Non, l'air d'Irven me guérit.

Petite s'accouda à la fenêtre; elle regarda le panorama qu'une campagne accidentée et fertile développait autour du château.

— C'est beau, cependant, murmura-t-elle. N'est-ce pas dommage que Marc veuille quitter Irven?

— Tu y reviendras tous les ans, dit Alberte qui s'était rapprochée de sa sœur, et tu auras mieux que cela à Paris.

— Mieux qu'Irven? tu n'y penses pas Alberte... Tu veux parler de ce que M. de l'Hérian disait l'autre matin? le pouvoir, la fortune, les honneurs..., mais moi je ne tiens pas à tout cela.

Elle était sincère, elle avait de ces détachements singuliers, complets.

— Mais, fit Alberte vivement, tu devrais tenir au moins à l'œuvre que M. de l'Hérian va commencer au bien qu'il va faire...

Petite eut un indéfinissable sourire.

— Le malheur est que je ne vois pas très bien comme vous. Ah! si son œuvre était d'une utilité sûre, immédiate, comme... comme un hôpital par exemple.

— Petite, dit Alberte impatientée, peux-tu comparer une œuvre bonne en elle-même, mais limitée à la sphère la plus étroite quant à ses résultats, avec celle qui embrasse le bien d'une masse d'hommes et de tout un pays!

— Comme tu saisis vite ces choses que je ne réussis pas à comprendre! dit Petite, et, dans sa voix, il y avait une sorte de plainte et de tendre reproche.

Elle reprit aussitôt :

— Ne me gronde pas et ne va pas te figurer que je suis une ingrate entêtée...

Alberte était si scandalisée que Petite eût peur d'avoir été très méchante.

— Je reconnais bien tout ce qu'il y aura d'avantageux pour les autres et d'agréable pour nous. Quand on ne voudra plus de nous, et que la Chambre sera brouillée avec notre ministère, nous aurons, en attendant qu'on nous reveuille, des postes diplomatiques, des consulats, des ambassades...

Elle arrondit la bouche et fit de gentilles petites grimaces comme si elle prononçait des mots baroques, très difficiles.

— Il me semble que ce sera bien fatiguant, conclut-elle. Et j'aurai honte de sortir quand il faudra que Marc rende son portefeuille.

— Mais il est grand temps de descendre, dirent-elles ensemble, la notion de l'heure s'imposant en même temps à leur esprit.

Petite ajouta en examinant sa sœur :

— Alberte, tu es très belle.

C'était la première fois qu'Alberte portait ce qu'on peut appeler une toilette, et encore son costume était simple pour mériter ce titre; mais, grâce à la noblesse de sa taille, à la distinction un peu hautaine de ses manières, elle était aisément parée.

Petite avait une robe de linon blanc avec une haute ceinture de soie molle, de cette couleur feuille de rose morte que la jeune fille affectionnait ; elle avait au bras un modeste bracelet en pierres d'Auvergne, ces pierres transparentes d'un bleu si pâle, d'un rose si doux, que l'œil peut à peine en surprendre les teintes légères et que le jour les irise comme de grosses gouttes de rosée limpide.

Lorsque les jeunes filles entrèrent au salon, plusieurs invités y étaient déjà réunis pour attendre le repas. Alberte s'effaça pendant que Mme Devon présentait Marceline à d'anciens amis de son père. Dans cette assemblée nombreuse, tout occupée de Marceline, la première personne qu'Alberte remarqua fut un homme qui s'était dérangé ostensiblement pour lui faire place et lui procurer une chaise. La jeune fille crut se rappeler cette taille haute et assez épaisse, ce visage rasé, brun et coloré, ces yeux noirs, brillants, pleins d'intelligence et d'audace. Par un prompt enchaînement d'idées, elle se reporta au soir de son arrivée à Berque; elle se revit, s'avançant auprès de Mme Devon, puis se retournant étonnée vers un homme qui la saluait. Elle mit un nom sur le visage de l'étranger poli, elle avait enfin reconnu M. Victor Schwab.

— Je vois que vous me faites l'honneur de vous souvenir de moi, dit-il, et que je n'aurai pas à ob-

tenir une nouvelle présentation de Mme Dev n.

— La présentation serait inutile repartit Alberte confondue par ce ton d'intimité, mais ce pouvait être la liberté d'allures d'un homme importa t et sensiblement p us âgé qu'elle.

— C'est moi qui aurai le plaisir de vous conduire à table.

Cette nouvelle laissait Alberte indifférente, mais elle n'en fit rien paraître et M. Schwab continua :

— Nous aurons une belle réunion et le dîner s'annonce bien, quoique, pour aujourd'hui, je ne m'en soucie guère, dit-il à la façon abrupte qui lui était habituelle.

Ces façons n'étaient pas précisément de mauvais goût, car elles seyaient à l'extérieur de M. Schwab ; des manières recherchées auraient produit de sa part la même vague surprise qu'on éprouvait déjà à voir des habits de drap fin, bien coupés sur sa puissante carrure.

— Pour mon compte, poursuivit-il, toujours à brûle-pourpoint, j'espère que nous ferons plus ample connaissance.

Il l'enveloppa d'un regard rapide, mais Alberte cherchait des yeux Marceline ; dans un groupe de nouveaux arrivants, l'enfant, avec sa robe légère, semblait flotter comme un pétale de rose pâle.

— Vous avez l'air d'aimer en diable la petite fille observa agréablement M. Schwab.

— Si c'est de Mlle Marceline d'Irven que vous parlez...

— D'elle même, dit-il sans se déconcerter.

Et il ajouta qu'il aimait les pur-sang et tous les chevaux qui se cabrent à propos, et ceux qui ont la

bouche sensible, — les beaux chevaux, s'entend, — réflexion qui parut à Alberte atteindre avec succès le comble de l'incohérence. Il reprit en promenant encore sur la salle son terrible regard mobile auquel rien n'échappait :

— Mlle Marceline d'Irven est bien entourée ; tous ces hommages ne vont-ils pas lui tourner la tête ? Son cousin est charmant, — ou charmé, comme il vous plaira, puisque l'un dérive de l'autre.

— Vous avez le choix du terme, répondit Alberte avec hauteur.

Il parut enchanté et Alberte se demanda en quoi elle avait pu lui être agréable.

— M. de l'Hérian et Mlle d'Irven forment le couple le plus mal assorti que j'aie jamais rencontré, — et Dieu sait pourtant si... — Oh ! je dis quelquefois ce que je pense, il faudra vous y habituer.

Ce n'était pas absolument nécessaire, pensa Alberte que n'amusait pas l'originalité de son voisin.

— Convenez, poursuivit-il, que si jamais femme a été peu faite pour le rôle qu'elle devra tenir, c'est bien cette petite malheureuse...

— Monsieur...

Il fut de nouveau ravi comme s'il venait de récolter tout le plaisir qu'il avait attendu.

— Il n'est pas douteux, même pour vous, que vous occuperiez cent fois mieux cette place..., oui, vous..., mais comme elle ne vous est pas destinée, nous vous en trouverons une autre si vous le voulez bien.

Il y avait une interrogation dans ses yeux et dans sa voix.

— Une autre place que celle de Marceline ? Certes ! dit Alberte en s'efforçant de sourire.

..... Il existait aux environs d'Irven, dans l'enclos même du couvent où Alberte et Marceline étaient allées un soir suivre le Chemin de Croix, un puits surmonté d'une petite construction très ancienne qui ressemblait à une chapelle. Cet édifice sans prétention qui laissait tranquillement effriter par les siècles ses fleurons de pierre, avait eu, depuis quelque temps, la gloire de donner lieu à d'ardentes polémiques; les savants s'étaient livrés sur ce sujet à des luttes retentissantes qui avaient eu pour résultat de plonger dans la confusion, des données jusque-là fort claires.

Les membres vénérables et éclairés de la vraie science se tinrent loin de la bagarre, ils abandonnèrent l'arène à cette portion du monde scientifique qui a pris pour soin spécial de chercher midi à quatorze heures.

D'abord, et comme début indispensable, les évidentes origines gothiques du puits furent chaudement contestées; on le fit remonter infiniment plus haut, puis, par une brusque saute dont il n'eut cure, on le ramena à une époque moderne, toutes assertions basées sur des raisonnements fermes et des preuves indiscutables : il fallait être aveugle pour ne pas voir que ce puits datait du temps de Vercingétorix, et il fallait être positivement idiot pour ne pas comprendre qu'on l'avait construit sous le gouvernement plus débonnaire de Louis-Philippe.

Dans les ornements sculptés au fronton, l'un des oracles découvrit une fleur de lys, l'autre distingua clairement une feuille d'acanthe et le troisième ne vit rien.

Les caractères gravés sur la margelle furent tour

à tour une inscription gallo-romaine, ou la devise intéressante de certain brigand fameux, jadis persécuté par l'intolérance religieuse et pendu pour avoir seulement mis à feu et à sang toute la contrée, — ou bien des signes cabalistiques qui révéleraient peut-être ce que faisait la libre-pensée alors que l'homme était une gélatine ou évoluait vers le singe, quand la vie grouillait, monstrueuse et immonde, dans les marécages que n'avait point lavés le déluge...

Le bassin de pierre fut un sarcophage ou une auge, un sarcophage qui avait renfermé la terrestre poussière d'un roi, — une auge où s'étaient abreuvés tous les troupeaux d'alentour.

Le nom du puits des Sœurs fut l'objet de dissertations sans nombre; quelqu'un produisit une biographie détaillée de trois sœurs magiciennes qui avaient baptisé l'endroit dont elles faisaient leur retraite favorite juste 8432 ans avant notre ère; mais l'auteur n'expliquait pas si c'était à leur sorcellerie ou à toute autre cause qu'elles devaient ces goûts aquatiques.

Enfin ces hommes intrépides s'épuisèrent en trouvailles contradictoires et ingénieuses. Ils bafouèrent de la belle façon une religieuse aveugle et vieille de cent ans bientôt, qu'ils avaient consultée pour faire éclater une fois de plus la duplicité monastique; et la pauvre vieille, qu'ils eurent la bienveillance de juger plus folle que dangereuse, déclara que le monument à clochetons était bien une chapelle, qu'on l'appelait le puits des Sœurs parce qu'il avait toujours appartenu à des religieuses, que la statuette brisée représentait la mère de Jésus, et, les ornements, la couronne d'étoiles qu'elle porte au front

dans sa gloire; que l'inscription disait *Ave Maria* à qui voulait la lire; ces mots avaient été tracés là par un sien grand-père, serviteur du vieux Monseigneur d'Irven et berger de ses troupeaux, lequel père grand, bon-clerc pour son époque, était un homme juste, craignant Dieu et aimant Marie.

Il se trouva que ce puits renfermait dans ses vieilles pierres fendues par le gel et mangées du soleil la clef des problèmes les plus curieux sur l'histoire de la contrée, les antécédants et les mœurs naturels: et les savants se démenèrent, chacun produisant à grand fracas sa clef.

Cette question éleva aux nues ou renversa la renommée de plusieurs sommités fameuses. Il y eut des propos acerbes colportés, de vieux visages renfrognés, des sourcils broussailleux froncés, des mémoires gribouillés, des toques grecques mises de travers sur des têtes chauves que la sottise des autres faisait bouillonner, des horions scientifiques administrés,— et ils n'étaient pas tendres —, les bleus intellectuels imprimés sur des réputations endommagées, des articles de journaux déchirés en menus morceaux, des fascicules trépignés par des pieds furieux chaussés de pantoufles fourrées; il y eut des attaques enragées, des ripostes amères, des rictus de mépris et de virulentes protestations d'indifférence, des sarcasmes féroces et de fulminantes diatribes, des coups de patte veloutée qui emportaient le morceau..., que n'y eut-il pas; sauf un peu de modestie, d'indulgence et de bonté!.

Et l'on arriva au point qui est le triomphe de telles recherches quand chaque savant, complètement dérouté, ne sut plus où il en était ni en quoi consistait

son opinion, sinon qu'elle était diamétralement opposée à celle de ses collègues. L'harmonieuse discussion d'esprits confrères devint un horrible charivari. Ils s'appelèrent iconoclastes, boudhistes, et même ignares..., dans son heureuse simplicité, ce dernier terme fut goûté en général sauf par l'homme qui en était momentanément décoré Enfin le puits fut une pomme de discorde qu'on eût été bien empêché d'adjuger au plus laid.

Comme tous ces vieux messieurs étaient des lyres à plusieurs cordes également bruyantes, ils n'étouffèrent pas la question dans un cercle étroit; de l'archéologie, ils passèrent lestement à la géologie et à la conchyliologie avec quelques écarts vers la religion, la morale et la philosophie; ils batifolèrent comme un troupeau de vieux écoliers en démence dans les champs arides de la paléontologie où ils ramassèrent des os fossiles en guise de fleurs.

Ils se jetèrent à la tête le temple de Vichnou, le cratère de Magama, Kant et Spencer, la poterie paléolithique de la grotte de Nabrigas, Colerus et Darwin, l'homme fossile, la conformation du pied des grands singes, Stuart Mill, les mythes scandinaves... L'univers en eut la migraine et la vraie science ne sut comment faire taire ces mouches importune.

Ils tirèrent des profondeurs de ce puits une réfutation éclatante de la Genèse, une confirmation éblouissante des doctrines de Confucius. L'un des plus acharnés, un tout jeune homme de soixante-huit ans, qui divaguait fort agréablement pour son âge, examina la chose au point de vue unique des monstres préhistoriques; pendant un mois, il caracola tout fringant sur son mammouth, il discourut

sur les Dinicératides de Wyoming et leurs rapports avec le Coryhodon. De là à tourner en ridicule l'études des autres, il n'y avait, paraît-il, qu'un pas dont le jeune fou ne fit qu'un saut. Il poussa une pointe formidable au cœur des défenses ennemis en rappelant à certain confrère certain mémoire sur les médailles que, par une relation plutôt laide, il rattacha à la chronique du puits.

Et le bon puits des Sœurs ne prit point garde aux disscusions dont il était l'objet ; on l'exalta et il ne s'enorgueillit point ; on l'avilit et il ne s'en trouva pas plus mal. Ce lourd torrent de science oiseuse, incorrecte et pédante déversé sur lui l'usa moins que la griffe d'une mésange posée sur sa margelle ; il continua à vieillir sous l'ombre d'un sycomore, et les oiseaux du ciel burent comme par le passé l'eau que la pluie laissait dans l'anfractuosité des pierres...

... Par une belle journée de désœuvrement, toute la colonie d'Irven s'achemina vers le puits des Sœurs.

Le couvent de Sainte-Thècle, qui contenait un asile de vieillards, formait un assez vaste domaine. Il était la propriété de religieuses qu'on appelait dans le pays les pauvres petites sœurs Cendrillon, nom qui rappelait à la fois leur excessif dépouillement et la couleur gris cendre de leur robe.

Les promeneurs atteignirent la porte principale, défendue par un chien de berger sans dents et un vieux à l'air jovial tout tremblottant sur ses béquilles et coiffé d'un bonnet de coton galamment tiré sur ses yeux qui n'y voyaient plus ; cet imposant déploiement de force armée tenait suffisamment en respect les malfaiteurs.

Mais les visiteurs, sur les conseils de Petite, qui semblait très au courant des us et coutumes de la maison, dédaignèrent les fastes de l'entrée d'honneur par laquelle du reste pénétraient comme chez eux tous les loqueteux du pays; ils gagnèrent une petite porte pratiquée dans le mur d'enceinte et mirent en branle une grosse cloche dont le carillon effraya une volée de corbeaux. Mme Devon et ses hôtes furent aussitôt introduits par une religieuse; les sœurs avaient l'habitude de ces invasions depuis que leur enclos était devenu célèbre; elles n'avaient point opposé d'obstacle aux lumières que la science voulait faire jaillir de leur puits.

La société traversa un verger herbeux, dans lequel deux ou trois vaches vaguaient en compagnie avec deux ou trois vieux. Petite, qui avait décidément des intelligences dans la place, fut entourée; les pensionnaires de la maison surgirent pour lui faire fête; elle leur distribua le contenu d'un mystérieux petit panier dont l'anse avait meurtri pendant le trajet son doux bras potelé, elle reçut en échange un cadeau sous la forme d'un immense tournesol que lui offrit en grande pompe un vieux, auquel vraisemblablement, elle avait tourné la tête.

On se dirigea vers le puits, Petite, la première, marchait sous les grands pommiers, enfonçant dans l'herbe haute, fleurie de marguerites et de reines des prés; elle s'avançait lentement comme pour une procession et tenait sa grande fleur bien droite comme un cierge.

On toucha enfin au but de la promenade et il y eut immédiatement autant d'opinions tranchées que de visiteurs, chacun se déclarant doué d'une

remarquable compétence. Lorsque l'on eut bien disserté, regardé dans l'eau, examiné le réservoir, lorsque chacun eut jeté sa pierre au fond du puits ainsi que n'y saurait manquer en pareille occasion toute société bien apprise, on remarqua que Petite n'était plus là pour diriger la retraite. L'on évolua vers la maison à la recherche de la fugitive, et la maison ouvrit au large devant les visiteurs ses salles blanchies à la chaux, ses dortoirs coquets avec leurs lits aux édredons multicolores, leurs couvre-pieds faits de mille morceaux rapportés dans lesquels les habitants du pays pouvaient reconnaître des fragments de leurs costumes d'antan ; en s'appliquant, on aurait découvert un morceau de l'uniforme du vieux général Borde, les rognures du beau manteau de la préfète et des souvenirs de toute la garde-robe de Petite depuis sa pelisse de baptême jusqu'à sa mante de l'hiver dernier. La lingerie révéla les merveilles de ses rayons méticuleusement rangés, où chaque pièce de ces étranges trousseaux était un poème de raccommodage prodigieux ; il y avait des draps qui ne conservaient pas trace de l'étoffe primitive et des chemises qui devenaient touchantes à force d'avoir été reprisées, c'était un amas de haillons glorieux, de guenilles héroïques comme un drapeau.

A Sainte-Thècle, tout était reluisant de propreté : dans chaque recoin propice souriait de son bienheureux sourire une Vierge de porcelaine parée de primevères et de violettes ; sur les murs on avait écrit des sentences d'une simplicité sublime, presque déchirante, des sentences qui enjoignaient le détachement des biens terrestres à ces femmes qui ne possédaient plus rien, — l'oubli d'elles-mêmes à elles qui

n'avaient pas de vie propre, — et la ferveur à ces servantes des pauvres dont la plus humble action était la pus éloquente prière.

Mme Devon réclama Petite.

— Elle a passé par-là, dit quelqu'un.

Ils suivirent cette voie qu'on leur montrait, et par où Petite avait passé. C'était une galerie si claire, si parfumée par les resédas et les roses grimpantes du dehors, que l'enfant semblait y avoir laissé quelque chose d'elle, de sa radieuse présence. Ils s'arrêtèrent sur le seuil d'une porte ouverte ; ils virent une pièce spacieuse, au plafond voûté, Petite était là devant une table de bois brut. Un peu rouge et très appliquée, la jeune fille tenait un couteau et une énorme miche dont le maniement lui demandait beaucoup d'efforts ; elle coupait de belles grosses tranches de pain bis qu'elle tendait à un troupeau de vieilles bonnes gens : Petite distribuait le goûter des pensionnaires de Sainte-Thècle. La lumière tombait sur sa tête nue aux cheveux dorés, sa robe ample, à mille petites raies roses, aux manches volumineuses, avait une grâce vieillotte infiniment drôle. A côté de Petite, un vieux, tout ratatiné, tout contourné, avec une tête comme une noix sèche, restait gravement debout en féal chevalier et portait avec onction la fleur de soleil que Petite avait dû pour l'instant abandonner, et ce vieux, cette enfant et cette fleur formaient un indescriptible trio.

Petite était si affairée qu'elle ne vit pas d'abord ceux qui la regardaient depuis la porte; elle leva à la fin la tête et rencontra tous ces yeux surpris, amusés ou émus. Elle laissa choir le couteau sur la table, sourit, et, avec un joli mouvement d'épaule :

— J'aime tant les vieux !... soupira-t-elle.

Les promeneurs revinrent au château par petits groupes. Mme Devon et M. Victor Schwab ouvraient la marche en causant; les autres suivaient, associés par une mutuelle sympathie ou les hasards de la route. En arrivant à la grille d'Irven, Mme Devon laissa entrer ses invités et attendit Alberte et Marceline qui étaient restées un peu en arriere, côte à côte comme toujours.

— Encore en retard? Allons donc, petites filles, dit la veuve d'un ton indulgent et presque gai qui éveilla l'inquiétude d'Alberte.

La jeune fille n'avait jamais eu lieu d'accuser sa belle-mère d'hypocrisie ; si, par respect des convenances, Mme Devon ne révélait pas à tout venant ses sentiments hostiles à l'égard de sa belle-fille, elle ne voilait pas cette hostilité d'une fausse tendresse. Quelque grande satisfaction devait éclairer ainsi son visage d'habitude morose et absorbé.

— N'aurez-vous jamais fini vos confidences? reprit-elle du même ton enjoué et bénin.

Puis s'adressant à sa belle-fille :

— Alberte, montez vous habiller tout de suite pour le diner, dit-elle ; vous viendrez ensuite chez moi, j'ai à vous parler.

Alberte agitée par la perspective de cet entretien, se demanda en s'habillant ce que Mme Devon allait lui dire; elle abrégea les détails de sa toilette et descendit très vite dans la chambre de sa belle-mère, pièce dont elle connaissait la porte, mais où elle n'était jamais entrée.

Quelque hâte qu'elle eût mise à ses preparatifs, Mme Devon l'avait devancée; la veuve, déjà vêtue

de satin noir et coiffée d'un nœud de dentelle, était assise à son bureau.

Alberte avait espéré que Petite serait là, mais son attente fut déçue et cette circonstance ne lui fit pas augurer favorablement de l'entretien. Pourtant Mme Devon ne se départit pas de sa nouvelle attitude qui pouvait passer chez elle pour de la cordialité. Elle fit asseoir Alberte.

— Comment êtes-vous habillée? dit-elle avec bonhomie. Vous auriez pu au moins mettre cette broche que vous a donnée Petite. Epinglez la guipure de votre col et renouez ce ruban.

Elle surveilla les rectifications qu'elle avait ordonnées et reprit sans préambule:

— Alberte, on m'a chargée d'un message pour vous.

Alberte chercha rapidement qui pouvait avoir pris Mme Devon pour intermédiaire et, Mme Aris étant hors de cause, elle ne trouva rien.

— Si c'est une position pour moi..., dit-elle le cœur battant d'un espoir.

— Oui, mais pas comme vous l'entendez; c'est la position que vous donnera un mariage... Oh! dit-elle, comme Alberte faisait un geste vif, vous n'avez pas fait vœu de ne jamais vous marier, je suppose?

— Non, madame.

— M. Victor Schwab demande votre main.

— M. Schwab?... Oh! non... pas lui... pas lui! C'est impossible.

— Je comprends que vous soyez surprise; je l'ai été plus que vous, peut-être, parce que mon expérience me permet de mieux apprécier ce qu'une telle proposition a d'inespéré. Votre bonheur...

— Mais, madame,..

— Ce n'est pas un bonhenr? comment?

— Pardonnez-moi, fit la jeune fille d'un air troublé, je suis prise si à l'improviste... Cela me paraît une idée si inadmissible...

— Vous vous y ferez.

— Non, madame, je ne crois pas.

— Vous dites? interrogea Mme Devon sur un ton très haut.

— Je ne crois pas pouvoir...

— Eh! on ne vous demande pas de l'épouser sur l'heure.

— Mais je ne veux pas l'épouser... jamais...

— J'aurais dû m'en douter, dit la veuve amèrement. Vous ne voulez pas de lui parce que vous êtes pauvre et qu'il est très riche, parce qu'il est meilleur que vous, parce qu'il sera votre protecteur quand je ne serai plus là... Vous ne comptez pas beaucoup, je pense, sur le patronage de M. de L'Hérian et vous n'ajoutez pas une foi aveugle aux niaiseries qu'a pu vous débiter Petite... M. Schwab vous apporte tout ce qui vous manque et voilà pourquoi vous ne voulez pas de lui... Oui, j'aurais dû le prévoir... Mais toute l'expérience du passé ne réussira jamais à me faire concevoir ce qu'il y a en vous de contradiction perverse.

Alberte comprit que Mme Devon voyait vraiment là pour sa belle-fille un inappréciable avantage; en cela la veuve était absolument sincère. Alberte ne devait-elle pas lui savoir gré de cet intérêt? D'autre part, la jeune fille était, comme elle l'avait dit, tellement prise à l'improviste qu'elle avait peine à se ressaisir, ses idées étaient dans une pénible confusion.

— Madame, ne vous irritez pas. Je sais ce que je vous dois. Si vous vouliez m'aider...

La pensée qu'elle ne pouvait demander assistance qu'à cette femme impitoyable l'attendrit sur elle-même.

— Je ne serai pas opiniâtre ni indocile... Mais consentiriez-vous à ce que M. Schwab épousât Marceline? Mon Dieu, je ne suis pas Marceline, mais après tout, je suis une créature qui peut souffrir comme elle... et bien que je ne sois pas votre fille, vous ne me refuserez pas les conseils et l'appui que vous donneriez à une étrangère.

— Vous avez déjà mes conseils et vous garderez mon appui si vous vous montrez raisonnable.

— Enfin, dit la jeune fille dont le sang-froid était en pleine déroute, pourquoi veut-il m'épouser? voilà ce que je ne peux comprendre.

— Ni moi non plus, faillit dire Mme Devon.

« Et voilà ce que je ne vous expliquerai pas, répliqua la veuve sans sourire.

— Est-ce bien sûr qu'il en ait tant envie?

— Pour cela, je suis en mesure de vous l'affirmer. son désir est indiscutable.

— Vous ne voulez pas dire, fit Alberte rougissante, qu'il... qu'il m'aime?...

— Non, répondit péremptoirement la veuve.

Elle reprit :

— Autant que j'ai pu définir, il tient à avoir une femme de bonne famille et d'une éducation distinguée : vous savez qu'il est le fils de ses œuvres. Il faut croire que vous réalisez son idéal, que vous lui plaisez, qu'il vous aime même, fit-elle railleusement, si cette conviction doit vous décider. Aimer...,

épéta-t-elle avec mépris. Victor Schwab aimer!

Mais en même temps qu'elle se remettait du premier choc, Alberte sentait ses répugnances s'enraciner; elle voyait M. Schwab devant elle et n'éprouvait pour lui qu'un invincible éloignement.

— Cette feinte d'hésitation est inutile, reprit Mme Devon, il dit que vous lui avez donné quelque encouragement...

— Moi!...

— Que vous ne lui avez pas paru hostile à ses projets!

— Oui, en ce sens que je ne lui ai jamais dit que je ne voulais pas être sa femme, — ce qui eût été de ma part une précaution au moins superflue, — il peut dire que je l'ai encouragé, riposta dédaigneusement Alberte.

— Ne vous jouez pas de lui, c'est un homme dangereux.

— Cela ne me parait pas une raison suffisante pour que je l'épouse...

Mme Devon regarda autour d'elle d'un air effrayé comme si elle craignait d'en avoir trop dit; elle essuya quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front jaune.

— Mais, poursuivit-elle c'est une chance unique qui s'offre à vous. Si, en vous présentant dans le monde, j'ai eu quelque espoir bien faible, bien incertain, de vous établir, mes vues ne se seraient jamais aventurées si haut; je croyais si peu aux intentions de M. Schwab que j'ai refusé plusieurs fois de l'entendre. Aujourd'hui, il m'a convaincue.

Alberte se rappela avec un tressaillement qu'en voyant Mme Devon causer avec M. Schwab pendant

la promenade, Marceline avait remarqué. « On dirait que maman lui pose des conditions... »

Et, devinant sous le silence d'Alberte un croissant antagonisme, Mme Devon s'écria :

— Enfin, qu'attendez-vous, que voulez-vous?

— Ce que j'aurais eu si M. Schwab ne m'avait jamais demandée.

— Mais il vous demande... En êtes-vous encore à vous figurer qu'on efface librement les faits accomplis? Il est riche, vous dis-je, il est intelligent, il a acquis honorablement sa fortune; il est généreux puisqu'il choisit une femme telle que vous.

Elle parlait avec trop de feu, on eût dit qu'elle plaidait sa cause et qu'elle avait quelque chose à gagner.

— Rappelez-vous ce que vous êtes et ce qui vous attend; vous aurez autant qu'il le faudra l'asile que je vous accorde de mon plein gré, mais au premier jour, c'est vous qui n'en voudrez plus. Vous croyez avoir goûté ici à l'esclavage; vous verrez quand il s'agira de gagner votre vie. Si quelque hobereau des environs s'était présenté pour vous j'aurais été trop heureuse.

— Je ne pensais pas que vous vous intéressiez ainsi à mon sort.

— Il me serait difficile de ne pas le faire.

— Parce que je suis à votre charge...

Des larmes brûlaient les paupières de la jeune fille

— Prenez-le comme il vous plaira, fit Mme Devon avec emportement.

— Alors, répartit Alberte, ce mariage vous délivrerait de moi, c'est un moyen...

Il y eut un éclair dans les yeux mornes de Mme Devon. Elle dit entre ses dents serrées :

— D'autres à ma place en pourraient trouver de pires.

Elle continua du même ton de sourde colère :

— Si vous imaginez que votre avenir ne m'est pas un perpétuel souci !... A votre avis, je ne sens pas non plus que l'existence commune nous est une épreuve, et que Marceline seule nous la fait supporter.

Elle soupira comme si l'épreuve était par moment au-dessus de ses forces. Alberte murmura quelques mots entrecoupés dans lesquels Mme Devon entendit : Si mon père était témoin...

— Si votre père était témoin de votre conduite à mon égard, de cette opposition insoutenable que vous m'avez toujours faite et qui m'a toujours empêchée d'être pour vous ce que j'aurais voulu..

— Ce que vous lui aviez promis peut-être..

— Non ! fit la veuve d'un accent étrangement résolu, je tiens toutes mes promesses, prenez-y garde.

« Voulez-vous, reprit-elle, me dire si vous êtes oui ou non prête à épouser M. Schwab?

— Non, ni maintenant ni jamais. Ce que vous avez dit de lui me décide.

— Ainsi, vous refusez sans réfléchir, et parce que c'est moi qui vous la transmets, l'offre la plus enviable, la plus inespérée... Eh bien! moi, je n'accepte pas votre refus, je saurai vous contraindre à m'obéir.

— Quels moyens emploierez-vous?

— J'en ai quelques-uns, ne les raillez pas avant de les avoir expérimentés. Ce n'est pas la première fois que j'aurai eu raison de vous. Vous avez déjà réduit à néant toutes les combinaisons qui devaient

vous êtes favorables, vous vous êtes aliéné votre seule parente...

— Oh! ne parlons pas d'elle, je vous prie.

— Vous avez aveuglément combattu mes projets, anéanti vos chances de succès... Je ne laisserai pas accomplir cette suprême folie : cédez de bonne grâce pendant qu'il en est encore temps, mais sachez bien que vous céderez...

Mme Devon fut interrompue par le son bruyant et réitéré d'une cloche dont ni la veuve ni sa belle-fille n'avaient entendu les premiers appels.

Mme Devon se leva précipitamment.

— Venez vite, dit-elle, on nous attend.

— Oh! madame, pas ce soir, balbutia la jeune fille...

— Si, fort bien ce soir, et quand je le jugerai bon.

Tout le monde était au salon, on n'attendait plus en effet que la maîtresse de maison pour se mettre à table et chacun se leva avec satisfaction lorsque la veuve parut. Au milieu du léger tumulte qui précède ce passage du salon dans la salle à manger et pendant que l'attention générale était absorbée par l'importance de cette opération stratégique, M. Victor Schwab, qui mouvait avec dextérité dans l'encombrement sa massive personne, vint à Alberte la main tendue et le sourire aux lèvres, un sourire complaisant pour lequel, durant une minute, elle le haït. La jeune fille se recula, mais déjà Mme Devon était à côté d'eux.

— Alberte, donnez la main à M. Schwab, dit la veuve d'une voix contenue qu'on ne dut pas entendre deux pas plus loin, mais qui glaça les résistances d'Alberte.

Frémissante de révolte, la jeune fille obéit; et, en donnant sa main, il lui sembla qu'elle se donnait elle-même, qu'elle perdait tout pouvoir sur sa propre destinée.

— Et maintenant, dit Mme Devon, prenez le bras de monsieur pour aller dîner.

Quelques personnes se retournaient, on commençait à chuchoter en regard[illegible] le petit groupe dont Alberte faisait partie, et de nouveau, la jeune fille se soumit en silence.

IX

Alberte passa une nuit de fièvre, elle pensa qu'elle était prise au piège et qu'elle se débattrait en vain. Elle s'efforça de réfléchir posément, sans prévention, d'oublier qu'on avait infligé à sa dignité de jeune fille un public affront. En y songeant à loisir, elle sentait la justesse des arguments de sa belle-mère, et elle sentait plus fortement encore qu'elle ne pouvait pas consentir à ce qu'on reclamait d'elle. M. Victor Schwab agissait avec générosité... mais. non, elle ne pouvait associer une idée généreuse à l'image de cet homme ; elle se disait que s'il voulait l'épouser, c'est qu'il avait en vue un profit quelconque, qu'il appliquerait à son mariage la grande et vulgaire maxime de sa vie, qu'elle lui avait entendu énoncer avec un frison de malaise et de dégoût que, là comme partout, de gré ou de force, d'une manière ou d'une autre, il faudrait qu'il en eût pour son argent.

Victor Schwab, avec son activité infatigable, ses ambitions sans frein, son audace sans scrupule, son intelligence aiguisée, ses manières tour à tour rudes et félines, sa force exaltée par le succès brutal qui marquait chacune de ses entreprises, l'assurance de sa valeur intellectuelle qui défiait le ridicule, Victor Schwab personnifiait une classe de la société pour laquelle Alberte Devon éprouvait une aversion instinctive, une de ces invincibles antipathies de castes, sur lesquelles on a tenté de faire jour en invoquant un principe d'hérédité.

Alberte trouvait M. Schwab insolent jusque dans

l'insistance qu'il mettait à étaler son prénom sonore jusque dans les éclats de sa voix bien timbrée qui s'imposait à l'attention récalcitrante, jusque dans le geste de ses grandes pattes blanches, — blanchies, disait Marc, — à la dure étreinte et qui étaient si lourdes et qui avaient des mouvement si subtils.

Quand Alberte se leva, elle était cependant décidée à la lutte; elle ne s'émut point des manières courroucées de Mme Devon, un vent de rebellion avait soufflé sur elle, un désir impétueux d'échapper à l'odieuse tyrannie dont elle était menacée, de braver cette volonté despotique qui voulait faire plier la sienne. Dans ses dissentiments avec sa belle-mère, Alberte n'avait jamais eu le dessus, elle le reconnaissait avec une colère mêlée de terreur.

Ce jour-là, elle ne se joignit pas à la société d'Irven, et, dès que les abords du jardin lui parurent libres, elle alla requérir le jardinier d'atteler une petite ânesse dont on avait fait récemment cadeau à Marceline et qui, d'après une convention solennelle devait être propriété indivise entre les deux sœurs...

Lorsqu'Alberte revint quelques minutes plus tard en boutonnant à la hâte sa jaquette, elle trouva l'ânesse Pomponnette, dûment attelée à sa petite voiture d'osier, et, sur le siège, Petite qui armée d'un long fouet essayait d'avoir l'air redoutable et attendait Alberte.

— Mais, fit celle-ci mécontente, je ne peux pas t'emmener. Ne veux-tu pas me prêter Pomponnette pour aujourd'hui ?

— Oh! si, dit Petite d'un ton réjoui, et toi tu me prêteras une place, — une bonne, surtout.

— Et tes invités?... Ce n'est pas raisonnable. Je suis très loin, à deux heures d'ici.

— Tu vas chez Marie et moi aussi. J'ai toutes les permissions de maman, et Lise nous accompagne.

La pacifique Lise, promue au grade de femme de chambre, grimpa sur la banquette de derrière, Alberte et Pomponnette durent s'accommoder de cet accroissement de société et de cette perturbation dans leurs plans primitifs.

Ainsi, comme le soir où tante Aris avait écrit, Petite, toujours Petite, s'interposait entre sa mère et la rancune d'Alberte, avec la force victorieuse de son innocence et de sa bonté.

Depuis quelques temps ce projet d'une visite à son ancienne bonne occupait l'esprit d'Alberte; Mme Devon en avait entravé l'execution, non ouvertement, mais, par ces prétextes qu'Alberte était trop inexpérimentée pour percer à jour. Cependant la jeune fille était résolue à ne plus tarder davantage. Au milieu des tourments qui l'assaillaient, elle se tournait vers la seule affection qui eût mis un peu de bonheur dans la désolation de son enfance.

Pomponnette était alerte et courageuse, les deux heures fixées pour la course n'étaient pas à beaucoup près écoulées quand on aperçut les premières demeures du hameau perdu qu'habitait Marie; les promeneuses atteignirent bientôt la maisonnette qu'un enfant leur désigna du doigt, sans mot dire, mais ce geste taciturne de petit paysan signifiait que c'etait une bonne maison où l'on recevait quelquefois de bonnes tartines et jamais de méchantes paroles. Alberte et Marceline entrèrent dans la cour, laissant Lise et Pomponnette se tenir mutuelle compagnie à

l'ombre des fagots qui formaient le rempart extérieur du domaine de Marie.

Une femme qui filait devant la porte de la maison, une paysanne osseuse, à cheveux gris, se leva toute d'une pièce en voyant les jeunes filles; elle abrita ses yeux de sa main et donsidéra fixement les deux sœurs pendant qu'Alberte se nommait et disait avec émotion : « Vous êtes Marie? »

Et Marie prit Alberte dans ses bras, la serra contre elle et pleura tout haut dans l'excès d'une joie qui faisait trembler son robuste corps. Alberte ne se maitrisa plus, et elle pleura aussi, trouvant une douceur étrange à l'accueil de cette pauvre paysanne.

— Ah! on m'avait bien dit que tu étais à Irven, fit Marie d'une voix encore toute sanglotante, mais je n'y pouvais pas croire.

Elle poussa ses visiteuses vers l'intérieur de la salle; si beau que soit le soleil dehors et si enfumé que paraisse son logis, une paysanne violerait le code de l'hospitalité rustique si elle ne vous forçait pas à entrer chez elle. Là, Marie contempla de nouveau Alberte, s'extasia, essuya ses larmes dans un vaste mouchoir a carreaux, sourit et begaya des paroles de bienvenues incohérentes qui ranimèrent le cœur meurtri de la jeune fille; cet accueil revelait une joie si sincère dans sa forme naïve... ; elle n'avait pas pensé qu'il y eût un lieu au monde où l'on pût être heureux à ce point de la recevoir.

— Et voici Petite, Marie, dit enfin Alberte en se retournant vers sa sœur

— Oui, fit Marie en effleurant Petite du regard de complaisance que personne ne refusait à cette fleur de beauté. Elle est toujours la même...

— J'ai grandi ! s'écria Petite qui riait de bonheur en voyant le visage d'Alberte s'éclairer.

— Vous avez grandi, c'est tout, et que Dieu vous bénisse.... dit Marie d'un ton qui appelait vraiment une bénédiction sur Marceline. Asseyez-vous donc toutes deux qu'on vous regarde et qu'on s'entende.

Mais Petite fit en voltigeant le tour de la pièce, découvrit la porte du jardin et sortit en disant qu'elle voyait là-bas des ruches et qu'elle aimait les abeilles.

— Tu vas me parler à présent, dit Marie revenant à Alberte; mais regarde donc comme c'est beau chez moi, ajouta-t-elle avec simplicité.

Et Alberte regarda la chambre basse et encombrée, le lit bien ciré dans un recoin; le crucifix avec sa grande branche de buis encore fraîche, la table de chêne, le buffet luisant, sur lequel on avait aligné de grosses pommes en manière d'ornement ou pour symboliser l'opulence de céans; sur la cheminée, entre deux chandeliers de cuivre, Alberte remarqua un petit vase à fleur dont la peinture représentait deux brins de myosotis trop bleus et une rose ingénue. Dans les premiers jours de leur connaissance, Petite avait fait hommage de cet objet « à sa sœur Alberte, en gage d'amour fidèle » ainsi que l'attestait une inscription collée sous le pied du vase. Alberte en quittant Marie pour aller en pension avait à son tour offert ce souvenir dans le même but à la servante. Il lui vint à la pensée que, non seulement tout ce qu'elle avait venait de Petite, mais encore qu'elle devait à Petite le peu qu'elle avait pu donner. Elle entendit que Marie lui parlait :

— Tu as encore les mêmes yeux clairs comme de l'eau vive. Quand tu étais enfant, ces yeux-là me

demandaient je ne sais quoi... que je ne pouvais pas te donner; est-ce qu'aujourd'hui ils ne demandent plus? — Ah! j'ai pleuré bien des fois la nuit depuis que je t'ai perdue, moi qui étais si bien, en songeant à ma pauvre petite qui n'avait pas... qui n'avait pas...

Elle s'interrompit sans avoir dit ce que n'avait pas Alberte. Elle conta à la jeune fille attentive comme elle était bien; elle avait une chèvre, quelques poules, un petit enclos qui lui rapportait des légumes et des fruits, elle tirait quelque profit de sa quenouille et, parce qu'elle nouait les deux bouts, croyait fermement ne manquer de rien. Elle vivait ainsi toute seule, entre son crucifix et sa quenouille; elle travaillait l'été sur le pas de sa porte, l'hiver près du feu, les sabots enfoncés dans la cendre chaude. Ses besoins étaient si restreints, ses aspirations si humbles, qu'en vérité, elle ne vivait pas mal; mais surtout, elle espérait bien mourir.

— Et maintenant à toi, Alberte, ma fille, ne me diras-tu pas comment vont les choses pour toi?

La jeune fille répondit avec effort :

— Marie, je ne suis pas heureuse.

Une ombre tomba sur la sérénité de ce visage sans beauté, mais Marie reprit de son air placide:

— Peut-être, ma fille, que tu es trop difficile?..

— Non, Marie, je serais très heureuse ici, je voudrais y vivre avec toi.

— Ah! dit Marie, il faut y venir bien vite.

Mais, se reprenant aussitôt:

— Ma fille, tout ce qu'il y a ici est à toi.

Elle embrassa d'un coup d'œil l'armoire, l'horloge, les chandeliers et les pommes comme pour prendre

à témoin ces richesses que pas une n'était exceptée de cet abandon.

— Mais, poursuivit-elle, il vaut mieux rester près de ceux qui ont droit sur toi; ça serait une faute et un malheur de t'en aller.

Elle continua plus bas, et hésitant :

— On n'est donc toujours pas bon pour toi?

— Non, répondit Alberte en secouant la tête, on est méchant même.

— Mon enfant, tu as de la colère dans ton cœur. La méchanceté des autres t'empêche-t-elle de faire ce que tu dois?

— Qu'est-ce que je dois faire? dit sourdement Alberte.

— Ma fille, je ne peux pas te dire, moi; il m'a toujours semblé qu'en y réfléchissant bien, je voyais quand une action me rapprochait du bon Dieu, m'en éloignait ou me laissait à la même place, — il faut se méfier de celles-là...

— Mais Marie, si tu savais...

Elle s'interrompit à son tour. La grande paix résignée qui régnait dans cette demeure la dominait peu à peu. A quoi bon affliger Marie par le récit d'épreuves qu'Alberte ne voyait déjà plus tout à fait sous le même jour? L'idée de cette responsabilité intacte que Marie venait de raviver en elle la détournait de son ressentiment contre ceux qu'elle n'avait pas craint d'appeler ses persécuteurs. Au moment où elle allait parler avec plus de tranquillité et d'abandon, une grande ombre obscurcit le jour qui arrivait par la porte; Alberte eut peine à se convaincre que c'était M. de l'Hérian.

Il rentrait seul à Irven, dit-il, quand, de la grande

route. il avait aperçu le petit attelage arrêté; il avait eu la curiosité de s'enquérir des motifs qui amenaient Pomponnette dans ces parages.

Alberte expliqua brièvement le but de sa visite et au moment où elle disait : ma sœur est venue avec moi... Petite en personne parut, avertie par une abeille clairvoyante ou un pressentiment intime.

— Qui est celui-là? chuchota Marie pendant que Marcerline parlementait avec son cousin.

— C'est M. de Hérian qui doit épouser Petite.

— Alors, fit Marie, je m'étais trompée.

Marc et les deux jeunes filles parcoururent le domaine de Marie, ils admirèrent le courtil, le fenil, le fournil et toutes les dépendances aux noms hétéroclites; ils montèrent dans ce que Marie appelait fièrement sa chambre à feu; c'était une pièce d'apparat, dotee d'un fourneau, et dont le principal luxe consistait dans l'absence des objets de ménage qui embarrassaient l'appartement ordinaire de Marie. Ils explorèrent à fond le jardin, où chaque pouce de terre rendait ce qu'on pouvait honnêtement attendre de lui; ils rendirent justice à un plant de vigne muscat dont Marie offrait chaque année les fruits au curé du village voisin; elle donnait ce qu'elle avait de plus beau, vendait ensuite le meilleur de sa récolte et usait du reste avec une complète satisfation,

Marceline, qui s'était éloignée depuis quelques minutes, revint en courant :

— Marc, cria-t-elle de loin, Marie vous invite à goûter avec Alberte... Je suis invitée aussi, et aussi Lise et Pomponnette.

Alberte décida Marie à mettre la table au jardin sous un vieux châtaignier touffu. La journée était tiède

et brillante; l'air sentait bon le romarin et la giroflée.

Marie servit à ses convives une omelette, du laitage et des fruits; elle confectionna même pour la fin du repas une pile monumentale de gaufres que Petite apporta toutes dorées et brûlantes, et distribua à la ronde.

On ne sait si Pomponnette et Lise préférèrent savourer leur goûter dans la solitude, mais on ne les vit point.

Les promeneurs revinrent ensemble par les bois qu'emplissait, avec la fraicheur de l'après-midi, une odeur de feuillage mouillé, de champignons et de mousse.

Comme Petite riait!... Combien ils étaient heureux tous trois, unis d'une affection fraternelle! Il y avait entre eux une concorde parfaite; pas une note troublante n'altéra cette harmonie.

Alberte, sa taille mince cambrée dans une sévère jaquette, coiffée du petit chapeau d'homme que dépassait l'aigrette aiguë d'une aile de perdrix, marchait allégrement auprès de la voiture; elle parlait avec entrain. Ce n'était pas la première fois qu'Alberte trouvait en Marc un esprit qui répondait à ses aspirations secrètes et dont le contact faisait surgir ce qu'il y avait en elle de plus noble et de meilleur, un esprit frère aîné du sien, qui contrebalançait sa fougue imprudente, dirigeait ses élans irraisonnés et lui montrait la valeur du but qu'elle ne connaissait pas clairement, bien qu'elle fût prête à courir pour l'atteindre.

M. de l'Hérian avait relégué à l'écart ses soucis journaliers; il s'abandonnait au charme de cette jour-

née comme si les noirs tracas de la politique n'avaient plus existé pour lui.

L'avenir et le passé s'évanouissaient dans la jouissance profonde de cette trêve fugitive qui était à eux pour quelques instants encore ; oui, leur bonheur était aussi pur, aussi tranquille que le beau ciel aux magnificences adoucies ; ce fut vraiment un répit inoubliable avant les événements que préparait la destinée rigoureuse...

... Mme Devon s'était toujours promis de terminer sa série de réceptions par un bal : elle voulait réunir beaucoup de monde, présenter le jeune candidat aux familles des membres influents de son parti, mais elle voulait également le présenter comme son futur gendre. Le jour de cette fête, Alberte, se trouvant prête de bonne heure, descendit à la bibliothèque reporter un livre qu'elle avait emprunté. M. de l'Hérian, habillé pour le soir, écrivait à la grande table, lorsque Alberte entra, il tourna vers la jeune fille un visage absordé, et, comme elle faisait mine de se retirer aussitôt :

— Mais restez, dit-il, vous ne me dérangez nullement. Vous me voyez plongé dans le plus insipide fatras.

Il repoussa la liasse de papiers amoncelés devant lui et sourit avec un peu de lassitude. Puis, reprenant un feuillet couvert de sa grande écriture droite :

— C'est, dit-il absorbé par son idée, — mais il ne l'eût jamais été au point de faire à Marceline pareille confidence, — c'est une note qu'il faut rediger pour trancher la question qu'on traitait hier à dîner. Vous rappelez-vous ? Tenez, vous pouvez lire, puisque la discussion paraissait vous intéresser.

Elle s'était rapprochée pendant qu'il parlait; elle s'assit machinalement sur un siège de cuir qu'elle rencontra à sa portée et parcourut des yeux la feuille que lui avait tendue M. de l'Hérian.

— C'est assez ardu, reprit-il en caressant pensivement sa barbe cuivrée. Voilà le passage délicat: si je mets ceci, que diront-ils? et si je laisse la variante, que vont-ils croire? Ce n'est ni ceci ni cela qu'il faut, c'est autre chose, n'est-ce pas?

— Il me semble..., commença Alberte en hésitant; mais, d'abord, me permettez-vous?...

Il lui donna le lourd porte-plume qu'il avait rejeté sur la table. Elle traça quelques mots qu'il lut en exprimant une approbation brève, mais sans manifester d'étonnement. Ils continuèrent à travailler gravement, comme si c'eût été tout naturel de se mettre à l'ouvrage en grande toilette de soirée pour rediger des paragraphes épineux et occuper ses loisirs avant un bal.

M. de l'Hérian avait l'éloquence à la fois entraînante et vigoureuse qui galvanise les masses en même temps qu'elle pénètre jusqu'à la minorité plus cultivée, plus froidement perspicace; mais l'arrangement correct des phrases sur un papier n'était pas favorable à cette flamme inspiratrice qui devait faire de lui le plus grand orateur de son temps; cette inspiration devenait rétive, il n'en était plus le maître, quelquefois même elle se refusait. Cet alignement banal en style de convention était pour lui une besogne pleine d'aridité et de dégoût, dont il ne s'acquittait en certains cas qu'avec l'effort d'une ferme volonté et au prix d'une grande dépense de force intellectuelle. Or, il se révéla qu'Alberte, sans l'avoir

jamais appris, connaissait les distinctions subtiles et l'influence des termes; elle avait cette impeccable dextérité de plume, cette faculté de l'expression vraie qui sont presque impossibles à acquérir, ce talent d'énoncer exactement ce qu'elle voulait dire et en un langage qui défiait la critique comme les plus volontaires malentendus, ce don inné de châtier la forme en laissant l'idée dans sa splendeur et son intégrité qui met le mot juste à sa juste place. Cette idée, qu'il eût exprimée de vive voix avec un brillant incomparable et qui, une fois écrite, ne lui semblait plus qu'une chose morte, une loque informe qui allait devenir un brandon de discorde, un élément de guerre ou de trahison, Alberte l'emboîtait nette et précise dans les mots qu'il fallait et la lui rendait comme cristallisée sous une enveloppe peut-être un peu froide, mais claire et solide... Désormais, l'idée pouvait circuler, soutenir l'examen attentif ou malveillant; à moins d'en violenter le sens ou d'en changer brutalement les termes, on ne la dénaturerait plus.

M. de l'Hérian put apprécier le talent d'Alberte ce jour-là et, par la suite, toutes les fois qu'ils travaillèrent ensemble.

Elle avait toujours pour lui répondre un ton de simplicité si franche quand il la consultait; elle demandait toujours avec la même défiance d'elle-même : « Cela fera-t-il bien? » Il disait oui, et, si elle était en train de coudre ou de broder, elle reprenait avec application, avec plaisir, le modeste ouvrage féminin qui remplissait ses heures, et il semblait à Marc qu'il l'honorait plus encore pour l'activité de son aiguille que pour l'infaillibilité de sa plume.

Aujourd'hui, pendant qu'ils s'absorbaient dans les dernières retouches de leur œuvre commune, quelqu'un leur dit gaiement :

— Que faites-vous là d'ennuyeux ?

En levant les yeux, ils virent Petite qui les regardait de son air aimant.

— Laissez donc ces grimoires... Admirez plutôt comme je suis belle.

Elle se pavana ostensiblement, et ils l'admirèrent sans se faire prier. Mais l'atmosphère de la salle parut refroidie par l'introduction d'un élément étranger, sinon hostile; il leur fallut descendre pour se mettre à l'unisson; cet accent léger détonnait singulièrement après la gravité de leur entretien.

Petite était cependant bien ravissante; elle avait une robe en guipure de soie blanche sur un transparent de surah nuance fleur de pècher et une large ceinture en velours de la même couleur eteinte; son corsage était froncé assez haut sur les épaules, comme une chemise d'enfant, par un étroit ruban de velours rose. Elle était chaussée de souliers de peau blanc rosé, sans nœuds, sans ornement, très minces et étroitement adaptés au pied qu'ils enserraient. On eût dit que les petits pieds nus de Marceline, tout menus, roses et frémissants, dansaient sur le tapis de haute laine.

— Que faisiez-vous ? répéta-t-elle.

— Nous écrivions, dit Marc... ne vous déplaise.

— Eh bien ! parlez, maintenant. Oh ! je ne suis pas si ignorante qu'on croit, et je sais mon La Fontaine... dans les endroits pas trop difficiles !

— Nous élucidions un projet, mais j'en étais justement à un endroit difficile, fit Marc indulgent, et

nous arrivions à cette conclusion que notre projet serait magnifique si le gouvernement avait un peu d'argent à lui sacrifier... oh! pas beaucoup, par exemple... le prix des diamants de votre corbeille, acheva-t-il en riant.

Mais peut-être, sous cette taquinerie, y avait-il l'inconscient besoin de punir une intrusion.

— Mes diamants! s'écria Petite. Ah! mais non. Quand je mourrai, on les distribuera aux bons pauvres, mais je ne veux pas qu'ils aillent à vos vilains hommes barbus. Marc, promettez-moi que vous ne serez jamais un vilain homme trop barbu...

Il le lui promit et, à cette condition, elle consentit à jeter les yeux sur le fameux projet.

— Ah! c'est toi qui as corrigé, Alberte. C'est bien mal écrit, et ensuite, ce n'est pas très vrai, ce que vous contez là.

— Ça le deviendra, dit Marc qui jouait distraitement avec un couteau à papier.

— Et puis vous ne pourrez jamais faire tout ce que vous promettez.

— J'essaierai.

— Alors vous devriez mettre : Je m'engage à essayer...

— Quelle casuiste vous êtes!...

— Je n'aime pas que vous vous amusiez de ces choses. C'est comme l'autre jour, quand vous avez tant ri en rapportant le trait d'esprit de cet homme, votre ennemi.

— Les gens du parti que je combats ne sont pas mes ennemis, mais mes adversaires. Je pense tout le mal que j'en dis, mais j'en pense aussi du bien que je ne dis pas... en public.

— C'est bien embrouillé pour moi, dit-elle avec un soupir; et ce que vous avez écrit avec Alberte ne sert à rien, je vous assure, puisqu'il y a des centaines d'années qu'on fait de la politique et que les pauvres sont toujours aussi pauvres. Oh! je serais malheureuse toute une nuit si j'avais fait des promesses à l'aventure.

Mais M. de l'Hérian n'était pas malheureux, loin de là; sa loyauté était large et courageuse et la conscience de son absolue sincérité n'était pas ébranlée par les scrupules puérils de Marceline.

..... C'était le premier bal d'Alberte, la jeune fille devait y tenir une place tellement secondaire qu'elle pouvait se demander si elle y assisterait plus que le valet de chambre qui faisait circuler les rafraîchissements, ou le personnel de service. Elle avait compté ne pas danser et passer complètement inaperçue, et rien n'était venu jusque-là démentir ses prévisions; elle se distrayait à regarder les danseurs, ces femmes parées qui semblaient des créatures immatérielles, toutes de beauté, de joie, sans soucis, sans défauts et sans beaucoup d'âme!... quand elle aperçut Mme Devon au bras de M. Victor Schwab qui se dirigeaient vers elle dans l'intention évidente de lui parler. La jeune fille ne put réprimer un mouvement de malaise; elle aurait voulu s'éloigner; mais l'œil de Mme Devon, durement fixé sur elle, la clouait à sa place aussi bien qu'un ordre positif.

La paix relative dont Alberte jouissait depuis plusieurs jours lui avait fait croire que les deux redoutables alliés avaient abandonné leur plan de campagne; leur attitude l'avait délivrée de craintes désormais sans fondement. Et voilà que M. Schwab

reparaissait, protégé par l'autorité de Mme Devon.

Quand ils furent auprès de la jeune fille, M. Schwab s'inclina et adressa à Alberte une invitation; au moment où elle allait formuler sa réponse très sincère : je ne valse pas... Mme Devon intervint comme une fois déjà, en une occasion à peu près identique.

— Alberte, vous danserez cette valse avec M. Schwab, dit la veuve de sa voix incisive.

Alberte se leva aussitôt; cet ordre qui l'insultait aiguillonnait sa fierté, elle accepta résolument l'occasion d'une explication décisive.

Ils dansèrent à peine quelques minutes, puis M. Schwab remarqua qu'Alberte était pâle te fatiguée, il se fraya un passage à travers la foule et conduisit la jeune fille à un divan qu'isolaient des caisses d'orangers en fleur; il fit asseoir Alberte et il s'assit auprès d'elle.

— Vous voyez, dit-il, que je n'abuse ni de vos forces ni de votre complaisance.

Elle était à demi détournée de lui et s'éventait d'un geste dédaigneux; mais à ce dernier mot elle le regarda.

— Il n'y a eu de ma part nulle complaisance, déclara-t-elle.

M. Schwab rit de cet air enchanté qu'il avait toujours quand Alberte le prenait de haut avec lui.

— Vous voulez dire que Mme Devon a été pour quelque chose dans la faveur que vous venez de m'accorder, — et dont je vous ai fait généreusement remise, ce qui n'est pas dans mes babitudes. Mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant puisque, les moyens différant, le résultat reste pour moi le même, — et qu'à moins de causer un scandale.

chose que vous redoutez plus que moi, vous êtes tenue de faire encore autant de tours de valse qu'il me plaira. Et quand je devrais encore attribuer à l'influence de Mme Devon l'autre faveur plus signalée dont on vous a transmis...

Alberte l'interrompit. Elle se contenait mal devant cette imperturbable assurance.

— Ne revenons pas sur ce sujet, on vous a communiqué ma réponse.

— On l'a peut-être gazée... Vous allez briser votre éventail, mais peu importe, vous en aurez bientôt d'autres.

Le sang d'Alberte bouillonnait, la jeune fille regarda éperdument devant ; elle mais, dans cette foule d'indifférents, il n'y avait personne qu'elle pût appeler à l'aide.

Il poursuivit en affectant une grande bonhomie :

— Je ne me laisse pas facilement détourner de mes plans ; à vous dire vrai, je ne me rappelle pas en avoir abandonné un seul.

— Vous abandonnerez celui-ci quand je vous dirai qu'il n'aura jamais mon assentiment, qu'il m'est odieux, qu'il me rendrait très malheureuse, fit-elle coup sur coup, ne sachant quel argument employer pour le convaincre, quelle corde faire vibrer en lui, l'orgueil, la colère ou la pitié.

— J'ai la présomption de me croire meilleur juge. Êtes-vous si heureuse auprès de votre belle-mère, et Mme Devon a-t-elle pour vous un cœur si maternel ? Je suis persuadé, dit-il avec cette politesse qui offensait Alberte plus que l'insolence, je suis persuadé, que ce mariage fera mon bonheur..., pour parler le jargon des jeunes filles ; j'espère sincèrement qu'il

n sera de même pour vous. C'est une question que je ne refuse pas de discuter plus tard... quand...

Il sourit en ramassant l'éventail qu'elle avait fait tomber, il en appuya l'extrémité sur les doigts d'Alberte par un geste à la fois tranquille et impérieux et il acheva :

— Quand vous serez ma femme.

— Je ne le serai jamais !... dit-elle avec indignation.

— Oh! fit-il se levant et s'inclinant très bas devant elle comme s'ils se séparaient en parfait accord, il y a tant de cas où ce mot veut dire toujours!

Il reprit d'un ton encourageant :

— Vous n'aurez probablement pas à vous repentir de votre consentement et moi je m'en trouverai bien quoique les apparences donnent le droit de penser le contraire à ceux qui se figurent vous connaître beaucoup comme à ceux qui me connaissent mal.

Elle s'écarta outrée de cette persistance qui, en de semblables conditions, devenait un délit d'honneur.

— Alors c'est la guerre entre nous, remarqua-t-il allégrement ; les gens qui l'ont entreprise avant vous ne s'en sont pas généralement applaudis; ils n'ont abouti qu'à me faire mieux apprécier la victoire.

...... En quittant Alberte, Mme Devon avait assez longtemps cherché M. de l'Hérian ; elle le découvrit, non au poste en vue qui lui convenait, mais plutôt à l'écart de la grande foule.

— Eh bien! dit-elle à demi-voix, vous avez lieu d'être satisfait?

Il eut un air de surprise.

— Oui, poursuivit-elle, tout est en bonne voie. Le vieux général a son speech prêt pour la fin du souper.

Si vous m'en croyez, nous choisirons aussi ce moment pour annoncer vos fiançailles afin d'éviter double besogne au bon général.

— Mes fiançailles? répéta M. de l'Hérian. Mais non...

— Comment, dit-elle étonnée à son tour, n'avions-nous pas convenu que, ce soir, nous...

Non, pas ce soir, répliqua-t-il avec décision.

On vint appeler Mme Devon; elle s'éloigna sans discuter davantage la lubie de son neveu; Marc de l'Hérian était sujet à des crises d'originalité qu'elle respectait, et cette exhibition publique de son bonheur lui avait sans doute déplu.

Resté seul, M. de l'Hérian regarda vaguement dans la salle; Marceline, enchevêtrée dans les complications d'un quadrille, dansait d'un air joyeux et timide; on l'entourait, on l'admirait; elle ressemblait à une jeune reine qui, ne sachant pas encore bien tenir son sceptre, le considère avec inquiétude et se demande s'il sera un fardeau ou un hochet.

Près d'un massif de plantes vertes et d'arbustes d'où elle venait d'émerger, Alberte demeurait immobile, droite comme un jonc, dans une attitude altière; il y avait un regard brave dans ses yeux limpides et étincelants, — et une expression de douleur fixée sur ses lèvres jeunes et souples qui tremblaient

.....Peu de jours après le bal, les hôtes d'Irven se dispersèrent et l'on mit la maison sens dessus dessous dans le but d'y rétablir un ordre approximatif.

M. de l'Hérian, qui traversait le jardin, rencontr Marceline se promenant avec sa mère.

— Alberte est à la maison, cria Petite dès qu'ell aperçut son cousin. Elle met des housses.

— Et je devrais en faire autant, remarqua Mme Devon. J'y serais déjà occupée si Petite ne m'avait attirée au fond du jardin pour me montrer un soi-disant miracle de beauté.

— Une rose jaune avec une bête à bon Dieu dans son cœur, expliqua poétiquement Petite. Quand j'étais au couvent, reprit-elle, on m'appelait petite bête à bon Dieu, — et cela fâchait tant Alberte. Pourtant c'est déjà quelque chose d'être une bonne petite bête à bon Dieu.

— Vous rentrez? dit M. de l'Hérian à sa tante, mais vous pouvez laisser Marceline, si elle le veut bien...

Oh! oui, Marceline voulait bien, elle était toute disposée, elle resterait dehors tant qu'il conviendrait à Marc.

Pendant que la mère s'éloignait dans la direction du château, ils continuèrent à parcourir le jardin. Petite avait été un peu triste depuis le bal, elle avait peut-être attendu ce soir-là une personne qui n'était pas venue, ou cherché en vain quelque chose, une chose belle, fragile, qui s'était égarée, brisée peut-être, sous les pieds des danseurs...

Mais aujourd'hui, elle avait repris sa gaieté, ses yeux scintillaient d'espièglerie ingénue tandis qu'elle entraînait Marc dans une promenade sans but et sans suite ; on eût dit une enfant qui pressent une leçon et la retarde, mettant en œuvre ses innocentes séductions pour distraire son maître ; mais elle obéissait sans doute uniquement et sans calcul à l'impulsion joyeuse que lui donnait sa jeunesse par ce beau matin ensoleillé.

Marc ne se laissa pas distraire de son dessein ; il

parvint à bloquer Petite dans une allée de platanes qu'il fallait, bon gré mal gré, suivre jusqu'au bout une fois qu'on s'y était engagé. Petite continua son gentil babillage, courant devant Marc ou s'arrêtant pour cueillir des graminées aux longues tiges grêles dont elle faisait un bouquet. Elle se penchait et se relevait par un mouvement gracieux, aisé et vif qui mettait en valeur la ténuité flexible de son corps. Le soleil, glissant en jets capricieux à travers les branches, éclairait tantôt sa main ou le bout de son oreille, une mèche de ses cheveux dorés, transparents, ébouriffés par la course, ou le coin de sa joue couleur de rose rose.

— Marceline, commença résolument Marc pendant qu'elle s'arrêtait deux secondes pour assembler ses herbes qu'elle lui donna à tenir.

Elle tourna vers lui un regard suppliant qui n'était pas exempt de mutinerie.

— Oh! Marc, vous n'allez pas me gronder... et quand il fait si beau temps!

— Non, certes. Et c'est parce que vous ne méritez pas de blâme, c'est parce que je vous aime plutôt...

— Oh! fit-elle avec attendrissement, je suis contente de vous l'entendre dire. Et moi, Marc, je vous aime beaucoup aussi.

Et elle ajouta:

— Je veux vous attraper cette libellule ou bien la belle mouche en émeraude qui est à côté.

Il ne fut point amolli par la mouche verte ni même par la libellule.

— C'est également parce que je désire vous voir heureuse. .

— Comme vous êtes bon !... Mais je serai une excellente femme pour vous et je ne vous quitterai jamais, pas même dans les endroits où j'aurai peur : vous serez satisfait puisque c'est vous... c'est vous qui avez voulu...

— Oui, dit-il avec une sorte de désespoir.

On avait semé autour des platanes des liserons qui enroulaient au tronc des arbres leurs volutes fleuries. Marceline cueillit une large fleur blanche qu'elle agita comme une idéale sonnette, et, la tête inclinée, les yeux brillants, elle fit mine d'entendre un tintement imaginaire. Cet enfantillage, cette excessive jeunesse de caractère qui irritait Marc lui rendait en même temps la faiblesse de Petite plus sacrée ; devant cette douceur confiante, il éprouvait une même honte que s'il avait dû faire mal à un petit enfant.

Il sentait avec une netteté terrible que toute la vie de cet être frêle et bon serait anéantie par un choc; il tenta pourtant un nouvel effort.

— Marceline, écoutez-moi.

— J'écoute, repartit-elle, balançant toujours son liseron comme une clochette et se figurant peut-être mener grand bruit. J'écoute, Marc, vous me dites de très jolies choses du reste, que vous m'aimez, que vous me voulez heureuse.

— Mais le serez-vous ?

— Je souhaiterais qu'Alberte le devienne autant que moi... Mais il n'y a point moyen, n'est-ce pas

— Non, fit Marc.

Il reprit :

— Ce serait mieux, Marceline, si vous aviez la moindre crainte...

— Je ne crains rien du tout : demandez à Alberte. Et puis, attendez que je vous dise aussi, poursuivit-elle en confidence, je pense que, si votre profession ne me plaît pas beaucoup, ce ne sera pas payer trop cher... le... le reste.

Elle avait toujours été si réservée avec lui que de tels mots prenaient dans sa bouche une saveur et une intensité particulières, et elle était irrésistible de tendresse généreuse.

— Vous m'avez entendue murmurer à tort et vous vous inquiétez pour moi ; vous avez peur que je ne sois pas bien à Paris, que je regrette Irven. C'est bien cela qui vous tourmente ?

Elle le regarda en face naïvement, et il se dit qu'il aimerait mieux affronter les orages de la tribune que les yeux ignorants de cette petite fille.

— C'est ce que vous vouliez dire ?

— Oui, répondit-il, essuyant son front moite.

— Eh bien ! vous voilà rassuré. — Et maintenant vous aurez votre libellule.

C'était à peu près la valeur du prix que Marceline lui réservait.

— Oh ! vous avez laissé tomber mes herbes : est-ce qu'elles vous ennuyaient ?... Cela ne fait rien, j'en cueillerai d'autres et je ne vous en embarrasserai plus.

Elle avait envie de pleurer comme une enfant qu'elle était, mais elle se mit bien vite à sourire.

X

Depuis que leurs invités étaient partis, les deux jeunes filles avaient repris l'habitude de sortir tous les jours ensemble. Une après-midi, au moment où Alberte pliait son ouvrage et commençait ses préparatifs pour cette promenade, Mme Devon rentra dans la salle à manger et épia furtivement sa belle-fille.

— Vous n'êtes pas encore sortie, dit-elle avec indifférence, il est tard.

— Je vais appeler Petite.

— Non, ne la dérangez pas, il n'y a pas cinq minutes qu'elle étudie son piano.

Du grand salon arrivait un sonore roulement de gammes...

— Et Petite ne vous accompagnera pas aujourd'hui, il fait humide.

Mme Devon chercha un journal, ses mains tremblaient et son teint jaune était plus que de coutume ombré de noir; sa santé s'altérait depuis quelque temps.

— J'ai pensé, continua la veuve, que vous pourriez aller jusque chez Marie lui porter cette poule de Houdan que vous m'aviez demandée pour elle; bien entendu, vous ferez à votre guise, ajouta-t-elle d'un air morose, mais je vous engage à partir vite.

De si mauvaise grâce qu'il eût été donné, le conseil était trop agréable à Alberte pour qu'elle ne le suivît pas; la réflexion de Mme Devon étant également juste quant à l'heure, Alberte se pressa, et un quart

d'heure après, elle réussissait à s'échapper d'Irven sans avoir attiré l'attention de Petite ; l'interdiction d'accompagner sa sœur aurait fendu l'âme de l'enfant.

Alberte était parvenue environ au quart de sa course, elle venait de mettre pied à terre pour alléger Pomponnette, qui gravissait péniblement une raide montée, quand elle aperçut une voiture arrivant à fond de train, non pas sur le chemin que la jeune fille longeait, mais sur une autre route qui traversait le fond de la vallée et conduisait, par les bois, à la gare la plus proche. Alberte se figura reconnaître le landau de M. de l'Hérian, elle crut même voir Mme Devon assise dans la voiture, et, serrée frileusement contre la veuve, une petite ombre emmitouflée qui pouvait être Petite.

L'équipage pressé disparut comme l'éclair, et Alberte sourit de s'être livrée à une supposition absurde.

... Quand sa belle-fille eut quitté le château, Mme Devon, qui, tout ce temps-là, avait sans cesse consulté l'heure, monta rapidement à l'étage supérieur et s'approcha d'une fenêtre qui dominait un vaste horizon ; dès que le petit attelage d'Alberte se fut englouti derrière la première côte, la veuve redescendit en toute hâte, donna quelques ordres impératifs au domestique de Marc, — M. de l'Hérian était absent depuis la veille, — et, toujours sa montre à la main, elle gagna le salon où Marceline continuait ses exercices avec persévérance :

— Petite, dit Mme Devon en martelant ses mots, il faut que nous partions ; j'ai reçu un télégramme qui nous appelle à Berque ; si nous voulons prendre le train, il n'y a pas une minute à perdre.

Petite se leva en se frottant les yeux pour y voir plus clair dans ce qui lui paraissait une incompréhensible aventure.

Au moment où elle commençait à dire comme toujours : « Où est Alberte? » une pensée s'empara de son esprit.

— Qu'est-il arrivé à Marc? balbutia-t-elle.

Elle devint pâle comme la mort et s'appuya d'une main sur le piano qui rendit une vibration lente, douloureuse. Mme Devon secoua sa fille par le bras :

— Il n'est rien arrivé à Marc, dit-elle impatiente, presque dure ainsi qu'elle l'était souvent quand elle avait involontairement fait souffrir Petite Ce n'est pas un malheur..., voyons, enfant, je te l'affirme, je te le jure... Je t'expliquerai en route; nous avons juste le temps d'atteindre le dernier train.

— Mais Alberte?...

— Alberte est sortie pour l'après-dîner. Ne t'inquiète pas d'Alberte...

Tout en parlant, elle entraînait Petite, l'habillait chaudement, lui mettait son chapeau, et Petite, toute étourdie, n'opposait aucune résistance.

La mère et la fille descendaient du perron en même temps que la [illegible] par Mme Devon entrait dans la grande cour. Petite fut emballée, roulée dans une couverture; on referma la portière et les chevaux partirent bride abattue avant que la jeune fille eût découvert où elle en était. Mme Devon, les lèvres serrées, le visage tendu comme si elle venait de jouer une partie dangereuse dont l'issue était encore incertaine, s'enfonçait dans son coin et [illegible]

tion de sa mère. Ce fut seulement en wagon que la jeune fille dit d'un ton effrayé :

— Maman, qu'y a-t-il? Où allons-nous?

— Nous allons à Berque; ta tante est plus malade et nous a demandées.

— Oh! vous disiez que ce n'était pas un malheur.

— Ce n'en est pas un pour toi, dit la mère couvrant Petite d'un regard où il y avait de la terreur et du triomphe.

— Et Alberte? s'écria Petite. Il fallait l'emmener avec nous.

— Nous n'aurions pu l'attendre sans risquer d'arriver trop tard nous-mêmes.

Petite ouvrit des yeux effarés.

— Est-ce que tante Aris va mourir?

Mme Devon tressaillit.

— Je n'en sais rien. Ne te tourmente pas, tu n'iras peut-être pas auprès d'elle... mais il est indispensable que tu sois là, murmura-t-elle.

— Il n'y a plus de train ce soir, et vous avez dit à François de coucher à la station, il ne pourra amener ma sœur...

— Elle viendra demain à la première heure; du reste, ajouta la veuve avec effort, ta tante n'appelle pas Alberte...

Elle parlait d'un ton si sec, et ses raisons étaient en somme si péremptoires, que Petite n'insista plus; la jeune fille s'occupa à plaindre de tout son cœur la pauvre tante qui était très malade et la pauvre Alberte qui rentrerait pour trouver la maison vide.

Quand les voyageuses sonnèrent chez Mme Aris, ce ne fut pas Melite qui vint ouvrir, et cette circonstance insignifiante indiquait une perturbation com-

plète dans l'organisation de la maison. Mme Devon laissa Petite dans une chambre voisine de l'appartement qu'occupait tante Aris. La cloison était mince ou les portes mal closes; Petite distingua la voix de sa mère, puis une voix à la fois faible et rauque qui ne ressemblait plus à celle de tante Aris; et Petite se figura entendre répéter le nom d'Alberte; oubliant son effroi, elle entr'ouvrit la porte et s'arrêta pétrifiée sur le seuil. C'était bien tante Aris qui était dans ce lit, sous la couverture duquel son corps se dessinait en lignes rigides qui faisaient frissonner Petite; c'était bien tante Aris et c'était en même temps une inconnue dont la désolation s'imprégnait d'une terrifiante majesté, un être que tout abandonnait, qui n'avait rien de commun avec les autres, et pour lequel on ne pouvait plus rien, abîmé déjà dans l'horreur du mystère qu'il allait sonder, et qui cependant, de toute l'inaccessible grandeur de ce mystère, dominait les vivants et l'orgueil de la vie.

Petite eut le cœur traversé par un grand coup; elle devina que tante Aris se mourait et que personne ne pouvait l'aider à mourir.

La jeune fille ne s'avança point, elle s'assit à une place d'où elle voyait tante Aris..., peut-être avec la conviction vague que, dans le lugubre délaissement où la mourante se trouvait, ne plus la regarder serait la délaisser davantage. Elle se contraignit à demeurer là, à ne point fuir le regard errant de ces yeux qui se troublaient, qui n'avaient plus d'âme.

Elle se dit que tante Aris repassait sans doute en cet instant la triste histoire de sa vie; que le bien qu'elle avait accompli devait la rejouir, mais que ses mauvaises actions, ses mauvaises pensées, devaient

être là aussi, noires, lourdes, menaçantes..., et que les mauvaises pensées de Petite, son égoïsme inconscient, les mauvaises actions qu'elle avait laissé faire, par insouciance, en fermant les yeux, l'assiégeraient ainsi un jour, et que ni Marc ni sa mère ne pourraient l'en délivrer, l'amour des siens serait impuissant à la protéger. Elle comprit pour la première fois, et avec cette intensité d'épouvante que nous avons tous éprouvée quand l'affreuse certitude a pénétré en nous comme un glaive brûlant, elle comprit que Marceline d'Irven mourrait un jour; qu'entre Petite, jeune, joyeuse, adulée, et cette femme flétrie, il y avait ce point de rapprochement lamentable; que tante Aris et Petite étaient faites de la même misérable poussière, soumises aux mêmes souffrances, aux mêmes terreurs, à la même destruction.

Toute l'angoisse de cette agonie passa dans son âme en détresse, elle se mit à pleurer amèrement sur tante Aris et sur elle-même.

Ah! Marc et sa mère auraient beau garder Petite et la chérir, l'instant viendrait où il faudrait bien que leur amour la quittât. Cet amour n'était pas plus fort que la mort... Et pourtant on lui avait dit... A quoi lui servirait d'avoir eu sa vie brillante, heureuse, puisqu'on ne l'empêcherait pas de mourir comme cette vieille femme que personne n'avait jamais aimée?

Quand sa mère vint lui parler tout bas, Petite sanglota d'une voix entrecoupée par les larmes :

— Maman... oh! maman, quand nous serons là...

Mme Devon frémit et se troubla. Elle voulut éloigner Petite, refermer la porte, mais l'enfant résista.

— Elle parle, maman, entendez-vous? — Est-ce qu'elle n'a pas dit : Alberte?

— Non, répondit la veuve, va-t-en... Je ne veux pas que tu restes ici...

— Pourquoi? fit Petite, discutant un ordre maternel.

— Parce que cela te rend malade. Ne vois-tu pas que tu es malade déjà?...

— On dirait que vous ne voulez pas que je lui parle...

— Parle-lui, dit la mère avec tristesse, puisque tu me juges ainsi.

Et Petite, toute hors d'elle, s'approcha de la mourante :

— Tante Aris, c'est moi... J'ai bien du chagrin pour vous.

La voix lui manqua, mais elle se contint courageusement :

— Tante, demandez-vous quelqu'un? voulez-vous Alberte?

Elle n'avait pas achevé le nom de sa sœur qu'elle se sentit saisie violemment par les épaules; elle se débattit, et, dans cette lutte silencieuse, la mère et la fille mirent une étrange âpreté, bien que Mme Devon essayât de réduire Petite sans la blesser. Le résultat ne pouvait être douteux; Petite, maîtrisée en quelques minutes, fut emmenée de force, presque portée, dans une chambre écartée, où Mme Devon l'enferma à double tour. Petite appela, gémit, secoua la porte; mais la pièce où sa mère l'avait reléguée était dans une partie reculée de la maison et personne ne répondit à ses appels éperdus.

Elle avait peur, peur de son isolement, du si-

lence, peur de ce qui se passait dans la chambre de tante Aris, et pendant un instant elle avait eu peur de sa mère.

Elle alla près de la fenêtre; le jour blême qui en tombait la rassurait un peu. Elle était là, pleurant toujours, lorsqu'elle entendit une sorte de mouvement très lointain, très étouffé dans la maison; de nouveau, elle se jeta contre la porte qu'elle ébranla, mais cette fois la porte céda à son impulsion, on était venu ouvrir sans que la captive s'en aperçût. Elle promena autour d'elle un regard défiant et redescendit. s'orientant avec peine dans les corridors où elle ne rencontra personne, elle parvint à retrouver l'appartement de Mme Aris.

Bien que la nuit fût encore loin, on avait allumé des flambeaux; il régnait près du lit une saisissante impression d'ordre et de calme. La pièce paraissait vide, et pourtant tante Aris était encore là, dans une attitude de repos.

Le sang de Petite se glaça dans ses veines à l'idée qu'il fallait s'approcher de cette forme immobile, lui parler. Les jambes défaillantes de la jeune fille se dérobaient Ah ! l'émotion la tuerait, mais il fallait que ce devoir s'accomplît, elle devait agir avant que sa mère ne revînt.

Elle s'avança avec une fermeté qui, pour ce cœur pusillanime, était de l'héroïsme, et, comprimant d'une main sa poitrine haletante, elle dit en articulant nettement ses mots :

— Tante, voulez-vous voir Alberte ?

Pas de réponse. Petite fit encore un pas.

— J'irai vous la chercher, moi. Tante, aimez-vous Alberte mieux que moi?

Elle était tout près maintenant de ce visage glacé el e fit un brusq e mouvement en arrière, chancel et roula évanouie sur le parquet.

... Alberte rentra de bonne heure à Irven pour ne pas contrister Petite par une absence prolongée. Elle ne remarqua d'abord rien d'insolite ; mais, quand elle eut exploré la salle à manger, la bibliothèque et e petit salon, sans apercevoir aucun membre de la famille, elle commença à s'inquieter. Petite seraitelle tombée malade? Elle préféra croire que l'enfant s'était endormie sur son piano.

Pour verifier ce fait assez invraisemblable, elle passa dans le grand salon. Enfin, il y avait quelqu'un : elle reconnut sans surprise M. Victor Schwab. Il n'avait jamais cessé ses visites à Irven ; mais pourquoi était-il seul, et qu'attendait-il ? Il se leva à l'apparition d'Alberte et la retraite de la jeune fille fut coupée. Il était bien mis, comme de coutume, et il avait une chaîne de montre qu'Alberte détestait tout spécialement. Cette chaîne, qui semblait d'un poids et surtout d'une solidité remarquable, produisait un cliquetis léger qu'une oreille aiguisée par l'antipathie pouvait seule percevoir...

Mais les premiers mots que prononça M. Schwab anéantirent ces détails dans l'esprit d'Alberte.

— Vous arrivez trop tard, dit-il sans préliminaire : Mme Devon et sa fille sont parties pour Berque Mme Aris, votre tante, est au plus mal, sa maladie touche au dénouement. Votre tante a réclamé la présence de ses parentes, la vôtre particulièrement.

Et, sans accorder à Alberte une minute pour se remettre des informations qu'il lui assénait comme des coups, il poursuivit :

— Avez-vous le désir de revoir Mme Aris vivante?

— Oui, oui... dit Alberte bouleversée.

— A quelle heure êtes-vous sortie? demanda-t-il jetant les yeux sur un papier bleu froissé qu'il tenait dans sa mains.

Elle lui répondit sans savoir où il voulait en venir.

— Bien, grommela-t-il, Mme Devon est très forte... mais elle est une femme, elle pense à tout, sauf à ce qu'elle laisse traîner sur son tapis.

— Je vais partir immédiatement, s'écria Alberte.

— Plus de train aujourd'hui, repartit laconiquement M. Schwab.

— Mais que dois-je faire? dit la jeune fille émue au point de réclamer les conseils de cet homme qu'elle redoutait comme un ennemi.

— Je mets à votre disposition la voiture et le cheval qui m'ont amené; je rentrerai à pied chez moi, fit-il l'examinant d'un regard oblique.

— Votre voiture? répéta-t-elle frappée, même au milieu de son trouble, par quelque chose de singulier dans cette proposition.

— Oui, c'est votre seule chance, Mme Devon vous a coupé les autres.

— Je vous remercie, dit-elle hésitant encore et ne parvenant pas à coordonner ses pensées. Mais Antoine pourra-t-il conduire?...

— Votre vieux jardinier conduire Gipsy? ah! diable non, fit-il sans réprimer un sourire d'amusement.

Mais j'ai Joseph, reprit-il. Vous connaissez bien le brave Joseph qui, dans sa jeunesse, a servi, à ce qu'il prétend, chez M. Devon.

En effet, ce domestique avait un jour respectueu-

sement adressé la parole à Alberte pour lui parler de son père.

— Prenez Joseph, et vous pouvez aussi requérir la protection de..., comment appelle-t-on cette pau-fille..., à moins que Mme Devon ne l'ait mise sous clef pour l'empêcher de vous servir. — Voyons, décidez-vous; et, croyez-moi c'est pour vous une affaire importante? Gipsy file comme le vent, Joseph est à peu près capable de la tenir. Votre tante vous appelle.

Elle céda à l'urgence de la situation comme d'autres l'eussent fait sans doute à sa place, elle pensa seulement que tante Aris se mourait en la réclamant, et elle fut vaguement reconnaissante à M. Schwab qui venait à son secours dans cette occasion critique.

Lorsque la voiture s'éloigna emportant Lise et Alberte, M. Schwab suivit d'un œil plein de satisfaction son léger et élégant équipage: on eût dit que M. Schwab venait d'obtenir un double succès, on eût dit que le trot enragé de Gipsy conduisait grand train M. Schwab à son but. ..

La déception fut rude pour Alberte lorsqu'elle arriva chez sa tante et que, sans un mot d'avertissement préalable, Mélite la mena auprès des restes de Mme Aris. Alberte n'hésita point à reconnaître la vérité, elle ne se méprit pas, comme Petite l'avait fait au calme surhumain qui reposait sur ce visage d'où les traces de souffrances avaient disparu. Elle s'agenouilla près du lit et pleura, elle pleura son dernier espoir d'affection. Elle ne pouvait oublier que cette femme si fière l'avait un jour douloureusement implorée et qu'elle, Alberte, avait fermé l'oreille.

A la fin, elle se releva, essuya ses larmes et, se tournant vers Mme Devon qui s'était avancée :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue, dit-elle durement, puisque ma tante m'avait demandée?

— Je ne pouvais pas vous attendre, vous le saviez bien. Du reste, Mme Aris ne vous a pas demandée.

— Mais si...

Alberte passa la main sur son front, mais il n'y avait plus que vertige et désarroi. Elle se rappelait pourtant qu'elle avait cru comprendre..., mais elle n'était pas sûre, elle ne se souvenait plus bien de quels termes on s'était servi.

Deux bras caressants l'entourèrent; Petite s'attacha à elle en pleurant à chaudes larmes; dans ses sanglots, l'enfant répétait des mots inintelligibles :

— J'aurais été te chercher si j'avais pu..., on ne m'a pas laissée...

Et elle pleurait plus fort, Mme Devon l'emmena.

Alberte veilla cette nuit auprès de Mme Aris. Le lendemain, elle revit sa sœur; Petite ne pleurait plus.

Dans la robe noire qu'on lui avait déjà fait revêtir, elle semblait toute brisée et infiniment triste et tendre.

Les deux sœurs assistèrent ensemble aux funérailles, ensemble elles entendirent la lecture du testament. Ceux qui, dans la ville, s'intéressaient à Mme Aris ou à son héritage apprirent que la vieille dame avait désigné Marceline d'Irven pour sa légataire universelle, ainsi qu'on l'avait toujours prévu; mais elle avait assez imposé silence à des rancunes que chacun connaissait et jugeait légitimes pour assurer à Alberte Devon une pension qui devait être servie par les soins de Mme Devon. Qu'Alberte n'eût

point été oubliée satisfaisait complètement l'opinion publique ; l'on admira même la conduite de Mme Devon ; cette admiration bien placée aurait décru si l'on avait énoncé le chiffre exact de la pension dévolue à Alberte.

Mme Devon et les deux jeunes filles s'étaient installées provisoirement dans la maison de Mme Aris ; il ne pouvait encore être question de retourner a Irven ; le règlement définitif des affaires exigerait encore des mois, le mariage de Petite fut ajourné par le deuil dont Mme Devon observa religieusement toutes les obligations.

Marc profita de ce délai pour mettre en train les grandes réparations d'Irven. L'époque des élections s'approchait aussi, mais ses occupations multiples n'empêchaient pas Marc de venir souvent à Berque, et son influence était nécessaire pour dissiper l'abattement melancolique qui pesait sur la maison. Une après-midi, il entra dans la salle où Alberte s'occupait à coudre une robe de serge noire.

— Et ma tante ? demanda M. de l'Hérian. Je devais la rencontrer ici, elle avait, parait-il, à me consulter.

— Mme Devon est avec Petite, elle ne tardera pas à venir, je suppose, dit Alberte ramassant les morceaux d'étoffe épars autour d'elle, et se préparant à laisser le champ libre pour la conférence projetée.

— Je l'attendrai. Et savez-vous ce que j'ai envie de lui dire ? reprit Marc se jetant dans un fauteuil dont il tourmenta les glands, c'est que j'ai assez de tout cela, de tout..., vous entendez bien ?

Elle leva sur lui un regard si surpris qu'il fit un effort pour se dominer ; mais il était d'ordinaire trop

maître de lui pour que cette agitatiou parut naturelle.

— Je veux parler de ma carrière politique, continua-t-il. Vous n'auriez jamais cru, n'est-ce pas, que j'en viendrais là ?

— A la veille du succès..., dit-elle seulement.

Elle s'était remise à coudre et elle se penchait sur son ouvrage, il ne voyait qu'un coin de sa joue brune subitement colorée. L'aiguille glissait, agile et brillante, avec un éclair vif de son acier quand elle sortait de l'étoffe terne.

— Aimeriez-vous mieux, dit Marc, que je m'en aille au moment d'un échec ?

Elle répondit non, très bas, et continua son travail Il reprit d'un ton las et sombre :

— La vérité est que Marceline n'est pas née pour cette position; elle a été affolée par cet article de mon concurrent qui lui est par hasard tombé sous les yeux. Vous l'avez lu ?

— Oui, répondit Alberte : il est mal fait.

M. de l'Hérian sourit.

— Vous trouvez ? Vous pensez qu'il ne m'a pas frappé au bon endroit. Vous vous en seriez mieux acquittée à sa place.

Il poursuivit d'un air sérieux, comme au début, mais déjà moins amer :

— Petite n'a pas été de votre avis; ce morceau d'éloquence lui a paru si remarquable qu'elle en a pleuré toute la nuit, elle s'en est donné la fièvre. Comme des incidents de ce genre doivent être notre pain quotidien, je n'ai plus le courage d'imposer à Marceline des luttes qu'elle n'est vraiment pas de taille à soutenir. Et, vous l'avouerai-je ? si je suis à

peu près certain de pouvoir endurer les attaques et les haines injustes, je ne me sens pas aussi sûr de posséder la force de résistance qu'il me faudra pour cette épreuve constante, démoralisante, des larmes de Marceline et de son découragement. Dans ces conditions, je ferais de mauvaise besogne, je préfère rester inactif.

« Au lieu de m'épuiser à découvrir le bien problematique, peut-être fictif, de nombreuses gens qui me détesteront pour ma peine, ne vaudrait-il pas mieux parer à la nécessité immédiate et procurer un bonheur incontestable au seul être qui ait le droit de me le demander?...

— Mais, vous n'avez plus le droit de vous retirer maintenant, de tromper l'attente de ceux qui ont compté sur vous, dit Alberte. Vous n'ignorez pas qu'il y a derrière vous, derrière votre devoir ou votre ambition, comme il leur plaira de l'appeler, le sort et les convictions de beaucoup d'honnêtes gens qui se sont confiés à vous?

— Ils se confieront à un autre

— Ne m'avez-vous pas dit une fois que vous n'étiez pas libre, que vous apparteniez à la cause qui avait besoin de vous?... Marceline sera-t-elle si malheureuse d'avoir pour mari un homme utile et désintéressé?... Vous lui faites injure ou vous ne la connaissez pas...

Tandis qu'elle lui parlait, qu'elle le fortifiait de sa propre énergie, M. de Hérian se redressait peu à peu, ses narines se dilataient, il semblait se raidir pour la lutte, une lutte loyale, sans fiel et sans trahison même devant la trahison des autres. Et Alberte, qui l'exhortait ainsi, sans rien perdre de sa dignité

ou de son charme féminin, n'idéalisait-elle pas le type de la compagne intelligente et vaillante, non pas de cet être hors nature, sans sexe et forcément sans cœur qu'on appelle une politicienne, mais de la femme dévouée qui, sans sortir de ses attributions, serait d'un inappréciable secours pour le mari qu'elle soutiendrait, consolerait, dans une carrière que ses propres aptitudes la rendraient capable de comprendre.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix profonde, je comprends que vous ayez des regrets, même à cet instant, en songeant à l'existence unie et douce, toute de luxe et de jouissance, qui est encore à votre portée; mais songez aussi que ce serait pour vous une vie d'égoïsme... Et puis si ce n'est pas au bonheur que vous allez...

— Ce serait au bonheur si vous veniez avec moi.

— Marc !...

— Alberte !...

Ils se levèrent tous deux. Le cri d'Alberte avait été un appel, une plainte, celui de Marc une réponse grave et vibrante. Ils se regardèrent anéantis par la conviction d'un irrévocable malheur. On ne sait quel souvenir d'une parole souvent entendue parut traverser l'esprit d'Alberte :

— Mais moi, j'aime Petite, dit-elle désespérément

Ils se séparèrent sans que ni l'un ni l'autre eût ajouté un mot.

... Mme Devon trouva son neveu étrangement distrait à l'endroit des chiffres splendides qu'elle lui soumit; il était cependant d'habitude un administrateur aussi diligent qu'attentif.

— Ainsi, Marc, dit la veuve en concluant son ex-

posé, Marceline et vous serez très riches; la fortune de Mme Aris dépasse tout ce que nous avions pu espérer.

— Je n'ai jamais mis cette fortune au nombre de mes espérances, répliqua-t-il froidement. Et si Marceline est tellement privilégiée, que reste-t-il à sa sœur?

Cette remarque parut à Mme Devon souverainement déplacée, elle fronça les sourcils avec l'intention évidente de faire rentrer son neveu sous terre; Marc n'obéit pas à cette injonction implicite, il poursuivit avec ennui :

— Je conviens que nous allons être fabuleusement riches.

— Cet argent sera en bonnes mains, lorsque votre mariage aura assuré le bonheur de ma fille...

— Oh! Petite est si favorisée de la fortune que l'addition de ma personne ne peut pas ajouter beaucoup à ses satisfactions.

Décidément, Marc était mal disposé; il n'y avait qu'à laisser passer le nuage. Depuis quelque temps, Mme Devon dépensait beaucoup de patience dans ses relations avec son neveu; elle se contint une fois de plus, et la séance s'acheva sans autre incident.

M. de l'Hérian dîna avec ses parentes, et la présence de Petite fit comme toujours régner les apparences de la concorde.

Petite avait fini par retrouver sa gaieté irrésistible, sa vivacité d'oiselette et cette drôlerie qui épanouissait chacun et faisait rire jusqu'à Mélite. Et, pourtant, il y avait en elle un changement indéfinissable. Elle avait découvert que, pour remplir

dignement sa tâche ici-bas, il ne suffit pas d'être heureuse à cœur joie, — quoiqu'elle s'acquittât si consciencieusement de ce devoir qu'on aurait pu la dispenser des autres, — ou bien c'était une humble et naïve tentative pour conquérir l'approbation de Marc, mais elle ne tombait plus dans l'excès d'enfantillage qui déplaisait à son cousin, elle devenait travailleuse, appliquée, prenait des habitudes d'ordre auxquelles avait échappé jusque-là sa joyeuse insouciance. Elle pratiquait plus étroitement sa religion. Alberte s'aperçut que, réellement, Petite jeûnait; elle essaya de savoir si l'enfant obéissait à un vœu ou cédait à un caprice, mais la sœur aînée faisait là une inutile tentative; sur de tels sujets, Petite restait impénétrable. Les mortifications secrètes qu'elle s'infligeait semblaient de sa part une anomalie. Cette observation sévère de la religion ne cadrait ni avec le milieu où elle vivait ni avec l'éducation qu'elle avait reçue, — Mme Devon allait à la messe avec Petite, ne mangeait que des légumes ou du poisson les jours où sa fille jeûnait et bornait là ses dévotions, — ni avec le caractère de Marceline, car la piété fervente et persévérante qui existait en elle comme un trésor caché était empreinte d'une telle mansuétude, d'une foi si confiante qu'elle ne s'alliait guère avec ces rigueurs; on se serait attendu à ce que Petite étendît jusqu'à elle-même l'universelle charité de son tendre cœur.

XI

On touchait aux derniers jours de l'automne; les élections avaient eu lieu. M. de l'Hérian, élu avec une imposante majorité, était parti pour Paris; sa famille était restée à Berque.

Mme Devon écrivait un jour seule dans sa chambre quand elle vit entrer Mélite. La gouvernante avait un air boudeur, mais l'amabilité était trop peu dans le caractère de Mélite pour que Mme Devon fût surprise par ces dehors rébarbatifs.

— Vous partez toujours ce soir? dit Mme Devon après qu'elles eurent réglé quelques détails domestiques.

— Oui, madame, fit Mélite très renfrognée, j'ai fini mon ouvrage ici.

— Vous l'avez bien fini, Mélite.

Un rayon d'orgueil éclaira le visage singulier de la gouvernante.

— Oh! répondit-elle, je n'ai pas eu grand'peine d'abord; il n'y avait qu'à montrer Marceline au bon moment.

Elle s'attendrit en prononçant le nom de la jeune fille.

— Mais, reprit-elle, Mme Aris nous a joué un vilain tour en faisant revenir cette Alberte; j'ai eu peur

un instant. Croiriez-vous que Mme Aris s'est presque évanouie quand elle a vu sa nièce... Et la dépêche qu'elle a fait envoyer par une religieuse... Enfin, tout est bien...

— Oui, tout est bien, dit Mme Devon, et il était grand temps, j'avais absolument besoin de cet argent. J'étais dans des embarras cruels, je n'aurais jamais soutenu la situation jusqu'au mariage de Petite. Victor Schwab devenait insupportable...

— Madame, je vous ai toujours dit que vous aviez tort, fit Mélite d'un ton revêche : je savais bien que tous vos jeux de bourse n'aboutiraient qu'à ruiner mon pauvre agneau et vous mettraient à la merci de ce Schwab, un homme qui tirerait du sang d'une pierre et qui vous tenait pieds et poings liés. S'il vous avait demandé Petite au lieu d'Alberte, il aurait donc fallu la lui donner... Et si je n'avais pas été là pour faire le bon chien de garde auprès de Mme Aris, notre Petite serait donc une mendiante pendant que sa sœur roulerait carrosse... Je la voulais riche, moi aussi, mais par les bons moyens.

— Tout cela est au bout, dit Mme Devon étendant les bras comme pour se délasser, nous sommes au bout de ces tracas, nous voilà hors des griffes de Victor Schwab, et il n'est même plus nécessaire qu'Alberte l'épouse...

— Oui-dà, s'écria Mélite, la colère amassée en elle faisant une explosion si violente que Mme Devon en fut atterrée. Oui-dà, tout est fini... M'est avis, moi, que tout commence. Ah! vous n'avez plus qu'à vous reposer, à planter là M. Schwab, à dorloter Alberte... Tenez, vous me ferez mourir. Et qu'est-ce qui ad-

viendra de mon pauvre agneau? Vous ne voyez rien : vous êtes pourtant la mère...

Mais une mère n'aurait pas poussé plus loin l'emportement de son amour.

— Alberte est dangereuse; combien de fois vous l'ai-je répété? Et voilà où nous en sommes : elle est forte et adroite, elle sait ce qu'elle veut et elle l'aura ; elle a échoué près de Mme Aris, elle réussira ailleurs, rappelez-vous que je vous l'ai prédit. Au fond elle déteste Petite.

— Non, elle est honnête, fit songeusement Mme Devon.

— Ce sont ces honnêtes gens qui causent tout le mal. Est-ce que je me suis jamais trompée? Eh bien, je vous dis, moi, qu'elle déteste Petite. Si nous la laissions faire, madame, elle lui prendrait tout, elle la dépouillerait, elle la tuerait...

— Mais, dit Mme Devon sans savoir si elle devait sourire ou s'effrayer de cette exaltation, et allant au raisonnement qui pouvait calmer Mélite, mais elle n'hériterait pas de sa sœur; pourquoi la tuerait-elle?

— Madame, elle hériterait d'autre chose... Ah! faut-il que j'aie à vous ouvrir les yeux!... d'autre chose, qui lui donnerait tout à la fois. Est-ce qu'elle n'aura pas le rang et la fortune quand elle sera Mme de l'Hérian

— Mme de l'Hérian!... Alberte!...

Cette fois, Mélite avait réussi au delà de ses prévisions. Mme Devon, qui avait bondi retomba écrasée sur son siège.

— Impossible..., c'est impossible..., bégaya-t-elle.

— Ah! oui, impossible!... Vous n'avez donc pas regardé autour de vous pour dire que c'est impossible? vous trouvez peut-être que M. de l'Hérian se conduit comme un bon fiancé?

Mais déjà, dans une évocation rapide, Mme Devon se rappelait les manières énigmatiques de Marc, son refus d'annoncer publiquement ses fiançailles, les paroles inexplicables qu'il lui avait adressées au moment où elle lui apprenait le chiffre de l'héritage, et mille autres détails auxquels elle n'avait pas attaché d'importance et qui lui avaient cependant causé un malaise; ses sentiments tumultueux se confondirent en un transport de haine contre celle qui voulait dérober traîtreusement le bonheur de Marceline.

— Mais, s'écria-t-elle, il faut qu'Alberte s'en aille.. Je vais la chasser à l'instant; il faut qu'elle se marie, il faut... Il doit y avoir un moyen pour l'empêcher de nuire.

Mélite secoua la tête.

— Enfin, dit Mme Devon exaspérée, il faut que je m'en débarrasse.

— Oui, madame, que vous vous en débarrassiez, c'est mon opinion aussi!

Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit que la respiration forte et pressée de la veuve.

— Ne la chassez pas, ce serait la rendre libre. Voyez-vous, madame, on ne la laissera pas marier de force; elle a des sorcelleries pour se faire secourir et en venir à ses fins. Et on la retrouvera partout où vous l'enverrez..., à moins que vous ne l'envoyiez si loin...

Elle se tut, leurs regards se croisèrent; Mme De-

von haussa les épaules comme devant une suggestion insensée, mais elle frissonnait des pieds à la tête.

— C'est trop dur, fit Mélite croisant les mains sur ses genoux dans un geste d'intolérable affliction. Nous avons tant fait pour tout perdre... Toute votre vie entière vous avez travaillé, pâti, et c'est une autre qui veut récolter... Et Petite, notre pauvre agneau, ce n'était guère la peine qu'elle ait été si mignonne, si belle, si douce à tout le monde pour qu'on vienne lui voler ce qu'elle aime et que sa propre mère ne tente rien pour la défendre. Vous ne laisserez pas accomplir cela... Vous oubliez donc quelle enfant c'était? Le cœur me brûle quand j'y pense... Vous rappelez-vous quand elle est née et comme elle était dans son berceau le tout premier jour?... Et après, quand elle s'éveillait, en riant toujours, et qu'elle attrapait les rayons de soleil avec ses doigts... Je me disais : Toi, mon oiseau bleu, s'il ne tient qu'à Mélite, tu seras une reine... Et vous, madame, qu'avez-vous dit? Comme elle vous embrassait, encore au maillot presque, avec sa petite bouche sans dents et ses lèvres qui ne savaient pas!... Et cette fois où elle voulait dire : « J'aime maman. » Vous ne compreniez pas ; il a fallu que je vous explique. Ah! elle vous aimait avant de savoir parler... Vous rappelez-vous son premier bonnet, et ses petits cheveux frisés qui passaient tout autour? Oh! mon Dieu, mon Dieu! fit Mélite passionnément, et quand elle a grandi, les gentilles choses qu'elle racontait! Et quand elle ne voulait jamais faire sa prière pour elle, mais pour vous! Et sa première communion... Vous rappelez-vous, ah! madame, vous rappelez-vous?...

Elle prenait le bras de Mme Devon, elle secouait la veuve pour la forcer à se souvenir, à évoquer cette suite de douces puérilités, de grâce charmante, de délicate tendresse qui avait été la vie de Petite.

— Toute enfant elle demandait à ce qu'on mît devant la porte de l'eau et du pain pour les chiens errants. Madame, elle avait compassion des chiens perdus et personne n'aura de compassion pour elle. Quand elle était malade, vous lui avez dit bien sûr : si tu guéris, tu seras heureuse... Elle a guéri, il n'y a que vous qui ne remplissez pas votre promesse ; on ne promet pas à une enfant qui se meurt pour la tromper ensuite. Et les prix qu'elle a eus... Et ce bal, quand j'ai fait en secret le voyage d'Irven pour la voir avec ses nœuds de velours roses et son croissant de perles... Est-ce qu'on pouvait lui comparer quelqu'un? Tout cela pour que les méchants la dépouillent, pour que le chagrin la tue, elle qui était si bonne, si jolie...

Elle se lamentait comme si l'enfant avait déjà subi toutes ces calamités, et elle parlait au passé comme si Petite était déjà morte...

— Oui, reprit-elle tombant de son agitation dans un calme dur, sinistre, il y a des moyens pour se défendre, des moyens sûrs. On en trouve quand on veut. Moi je veux bien.

Elle interrogea Mme Devon de ses grands yeux verts mouvants. La veuve hocha négativement la tête; Mélite ramena sur sa maigre poitrine haletante les plis de son châle noir.

— Enfin, dit-elle d'un ton cérémonieux qui contrastait avec sa précédente liberté de langage, je

pars de ce pas. Madame agira à sa convenance : moi je suis prête.

Lorsque Mélite l'eût quittée, Mme Devon resta comme anéantie. Elle avait tout calculé, tout prévu pour assurer le triomphe définitif de cette enfant qu'elle aimait moins avec son orgueil qu'avec son cœur, bien que Mme Devon fût une créature d'orgueil plus que de sentiment. Et dans ses combinaisons savantes, ses machinations compliquées, elle n'avait pas prévu cela. Mais qu'on pût aimer Alberte, — et à côté de Marceline, — c'était une accumulation d'invraisemblances devant laquelle se dérobait sa raison. Après avoir réussi à expulser Alberte de la maison paternelle pour l'y ramener, — raffinement de succès, — comme une pauvre protégée, dépendante, après lui avoir magistralement soustrait cet héritage, Mme Devon était menacée de voir la jeune fille conquérir d'un seul coup plus qu'on ne lui avait enlevé.

Toute la nuit, cette pensée la hanta jusqu'à devenir une torture. Le lendemain, elle exerça autour d'elle une surveillance silencieuse, elle n'obtint aucun résultat probant; néanmoins, chaque minute en s'écoulant accroissait la force des paroles de Mélite. A la fin, Mme Devon fit appeler Alberte sous prétexte de lui payer un trimestre de sa pension, mais avec le dessein de provoquer une explication qui mettrait fin à ses craintes ou, en confirmant les pires soupçons, lui permettrait de sévir.

Elle compta la somme insignifiante qu'Alberte reçut sans rien dire.

— Vous n'êtes pas satisfaite, fit Mme Devon.

Elle avait projeté de se contenir, d'être habile,

mais sa perversité farouche ne s'accommodait pas des souriantes hypocrisies que pratiquent journellement des femmes moins mauvaises. En voyant la jeune fille, à la taille classiquement belle dans sa correcte robe noire, se pencher, étendre sa main fine et longue pour réunir les pieces de monnaie éparses sur la table, Mme Devon eut un élan de haine à se jeter sur Alberte pour la châtier. Mais où donc avait-elle eu les yeux ! Dans son aveuglement maternel, elle n'avait jamais pressenti le danger d'une comparaison possible entre les deux jeunes filles.

Alberte était belle d'une beauté un peu étrange qui pouvait s'imposer au goût faussé d'un homme.

— Vous n'êtes pas satisfaite? répéta-t-elle d'un ton agressif auquel Alberte ne se méprit pas.

— En tout cas, répondit la jeune fille, je ne l'ai pas encore déclaré.

— Non, mais je ne suis pas la dupe de vos airs de victime. Je vois clair en vous.

— Alors, vous savez qu'en effet on m'a lésée. Oh ! je ne parle pas de l'héritage, dit-elle avec dédain, je veux dire qu'on m'a privée d'embrasser ma tante qui me réclamait.

Alberte s'exprimait avec cette tranquillité superbe de la jeunesse forte de sa sincérité et de son droit ; elle ne se doutait pas que son attaque directe, après avoir frappé Mme Devon d'une nouvelle stupeur, soulevait une tempête de haine dans un cœur sans pitié.

— Oui, poursuivit-elle, ma tante m'a réclamée et vous m'avez fait sortir d'Irven pour ne pas m'emmener. J'étais si bouleversée en arrivant ici, que je

ne me suis pas bien rendu compte..., mais j'ai réfléchi depuis que M. Schwab avait dû me dire vrai.

Elle vit passer sur les traits de sa belle-mère l'expression d'aversion et de frayeur qu'y amenait souvent le nom de M. Schwab.

— Ainsi, fit Mme Devon, affectant l'indifférence, c'est Victor Schwab qui vous a fait ce beau conte? J'aurais dû penser qu'il trempait dans une telle invention.

— Il n'a rien inventé ; il a probablement trouvé la dépêche...

— Mais c'est de l'aberration pure, s'écria Mme Devon, et vous mériteriez qu'on vous enfermât pour la peine. Pourquoi n'épousez-vous pas M. Schwab, puisque vous avez si grande foi en lui?

Elle marcha de long en large comme une bête captive et leva une minute sur Alberte un regard de vengeance inassouvie. Elle murmura sourdement :

— Mais vous ne voyez donc pas où vous me poussez?... Vous ne voyez donc pas ce que vous me forcez à faire?...

Presque aussitôt ses yeux devinrent mornes.

— Ainsi, reprit-elle, vous invoquerez contre moi le témoignage de Victor Schwab et vous me traînerez en justice?... Vous déposséderez Marceline?...

— Non, madame, je n'ai aucun des buts que vous me prêtez. Je ne veux pas vous importuner plus longtemps; j'espère me suffire avec l'aide de cette pension. Vous m'avez demandé ce que je pensais : je pense que tout cela est une grande injustice. Si Marceline savait comme vous avez agi...

Mme Devon étendit les deux mains pour la frapper ou pour lui imposer silence. Sous la douleur de ce coup imprévu, elle avait failli se trahir. Mais elle se raidit et, comme par l'influence d'une résolution qu'elle venait de prendre, elle parla avec plus de calme qu'elle ne l'avait encore fait.

— Vous n'avez cependant pas dit toute votre pensée, Alberte; vous n'avez pas avoué que vous entendiez bien prendre ce qu'on ne vous donnerait pas..., et le prendre à qui, grand Dieu! à une enfant que des malfaiteurs rougiraient de dépouiller.

— Moi, j'ai pris quelque chose à Marceline? dit Alberte.

Elle s'arrêta pâlissante.

— Niez-le donc! Vous demandez vous-même à partir. Oh! pas pour longtemps, sans doute. Mais enfin, vous-même avez honte de ce qui se passe ici. Voulez-vous, oui ou non, du mariage qui peut encore tout réparer?

— Non, s'écria Alberte à bout de force, pas cela... J'aime mieux mourir...

— Ah! dit Mme Devon, vous aimez mieux... Ah! c'est ainsi, poursuivit-elle les dents serrées... Ah! on vous a dérobé votre héritage et vous voudriez que Marceline en fût instruite... Ah! vous ne pouvez plus en conscience vivre avec nous, il vous faut partir... pour qu'on vous rejoigne plus vite .. Eh bien! vous partirez, mais on ne vous rejoindra pas. Vous partirez pour Irven aujourd'hui, tout de suite. J'enverrai Petite chez une amie. C'est mon devoir de vous séparer de ma fille. Vous méditerez là-bas sur votre conduite. Vous me bravez en tout; nous

verrons si vous me refuserez ce dernier acte d'obéissance.

— Je n'ai pas de raison pour vous désobéir. J'irai à Irven aussitôt qu'il vous plaira; quand reviendrai-je?

— Quand vous reviendrez?

De nouveau, Mme Devon se troubla.

— Quand Petite sera mariée, dit-elle enfin d'une voix éteinte.

Au moment où Alberte franchissait le seuil de cette maison où elle ne devait plus rentrer, elle se sentit retenue par sa robe; elle vit Mme Devon qui l'avait suivie sans bruit et crut que sa belle-mère voulait encore lui parler; mais, bien que la veuve remuât les lèvres, elle n'articulait aucun mot. Et Alberte, brisée par leur dernier entretien, ne chercha point à en renouer un autre.

Le temps était froid et brumeux; Alberte, transie jusqu'au cœur, frissonnait dans le fond de sa voiture. Ce retour à Irven en de pareilles circonstances paraissait à la jeune fille encore plus extraordinaire que son départ précipité quand Mme Aris était morte.

La campagne était dévastée par les premières atteintes de l'hiver. Les chevaux avançaient lentement sur les routes défoncées; l'avenue de tilleuls qui menait au château n'était plus qu'un marécage. Le ciel était à l'occident rayé de bandes rouges sinistres qui semblaient annoncer quelque sanglante trahison. La voiture, au lieu de s'arrêter devant l'entrée principale, tourna à gauche, du côté des ruines, et roula avec un son amorti sur une herbe épaisse et humide.

Aux dernières lueurs du jour déclinant, Alberte vit qu'elle pénétrait dans un endroit inconnu, d'apparence aussi déserte que sauvage. Elle traversa une sorte de cour qui ressemblait à un pré. Les lignes d'un bâtiment éboulé par places se détachaient à peine sous l'envahissement du lierre et des arbres dénudés. Dans cette obscurité grise, un point brillant comme un éclair attira l'attention d'Alberte; une porte venait de s'ouvrir à l'extérieur de la maison, et une femme, abritant de la main une petite lampe de fer, se penchait pour regarder au dehors.

La présence de Mélite, car c'était la gouvernante qui attendait les voyageurs, ajouta pour Alberte à la tristesse de cette arrivée.

— Vous voilà enfin, dit Mélite. J'ai cru que j'aurais à veiller pour vous attendre.

Elle fit déposer la malle d'Alberte dans le vestibule aux dalles brisées, congédia le cocher de louage et referma soigneusement la porte. Alberte entendit le bruit de la voiture qui s'éloignait.

La jeune fille examina avec étonnement le lieu où elle se trouvait.

— Ce sont les ruines, murmura-t-elle.

Mais elle fut saisie par le timbre altéré de sa voix.

— Ce sont les ruines, répliqua Mélite d'un ton revêche. Il a bien fallu que je m'y installe, et il faudra bien que vous vous en contentiez aussi. On a tout mis à feu et à sang dans le reste de la maison pour les réparations que l'hiver a interrompues. Le château ne restera plus sans gardien, et personne que moi n'aurait voulu s'enterrer ici pour l'hiver.

— Mais, dit Alberte, y a-t-il des chambres habitables ?

— J'ai été obligée d'en découvrir ; j'avais eu toutes les difficultés du monde à me caser quand j'ai reçu la dépêche de Madame. L'occasion est mal choisie pour tomber sur le dos des gens à l'improviste, grommelait-elle, enfin venez.

Elle conduisit Alberte dans une salle basse où elle lui servit à manger. La même petite lampe devait éclairer toute la pièce, et les yeux verts de Mélite avaient des reflets bizarres dans la pénombre.

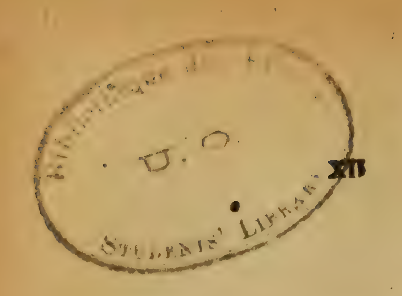
La gouvernante décréta qu'elles étaient fatiguées toutes deux et qu'elles n'avaient plus qu'à gagner leurs chambres. Elle fit gravir à Alberte un escalier auquel il manquait des marches, en éclairant avec précaution les endroits dangereux ; elle guida la jeune fille à travers un labyrinthe d'appartements dont quelques-uns étaient à ciel ouvert. L'extérieur des ruines n'avait pas donné à Alberte une idée de cette vétusté lamentable, indescriptible ; les portes ne tenaient plus, les tentures s'en allaient par morceaux, il n'y avait plus de vitres aux fenêtres, ailleurs les châssis manquaient. Après avoir traversé toute cette désolation, Alberte fut assez surprise quand Mélite la laissa dans une pièce petite, assez confortable, garnie de meubles délabrés, mais suffisants. Instinctivement, la jeune fille essaya de s'enfermer, il n'y avait à la porte ni serrure ni verrou ; elle parvint à pousser un coffre de chêne qui réussirait peut-être à défendre l'entrée de son domaine. Elle commençait à envisager sous de sombres couleurs son exil qui lui avait paru d'abord très acceptable.

Cette impression s'accentua quand, après une mauvaise nuit, pendant laquelle le vent avait soufflé en tempête, elle ouvrit sa fenêtre sous un jour glacial et pluvieux.

Elle employa cette première matinée à ranger quelques effets dans une armoire hantée par les rats puis elle essaya d'allumer du feu dans sa cheminée où les chauves-souris avaient élu domicile; quand ces occupations lui feraient défaut, elle s'en procurerait d'autres. Elle avait résolu de ne point se laisser abattre et, d'abord, elle y réussit. La crainte d'avoir causé un grave préjudice lui faisait considérer comme une expiation les rigueurs de sa condition actuelle. Elle était peut-être la victime d'une grande fatalité, mais le plus faible atome de sa volonté n'aurait point de part à ce malheur tant qu'il lui resterait un souffle pour l'empêcher. Elle s'interdit tout commentaire, elle ne fit pas de vains retours vers le passé, pas plus qu'elle ne s'épuisa en inutiles aspirations vers l'impossible, elle ne pensa pas une fois à maudire sa destinée, comme l'eût fait une autre héroïne en semblable occurrence. Les tendances de ses affections, dès qu'elle les avait connues, lui avaient inspiré une indignation si loyale et si impétueuse qu'elle n'eut pas de peine à circonscrire le mal, puis à le guérir, comme nous nous guéririons toujours si nous détestions vraiment notre péché.

Elle était fière aussi de se dire qu'on s'était trompé si on avait cru en l'envoyant ici affaiblir sa résistance, lui arracher un consentement au mariage dont elle voulait moins que jamais. Seulement elle se demandait combien de temps durerait cette puni-

tion ou cette épreuve, — elle ne savait par quel nom désigner son bannissement, si on se lasserait d'attendre un acquiescement qu'elle ne donnerait pas, si elle aurait bientôt la permission d'aller recommencer sa vie ailleurs. Elle avait souffert, mais sa jeune énergie conservait une vigueur féconde.



XII

Le temps était trop mauvais pour qu'Alberte pût aller voir Marie, les chemins étaient changés en fondrières. Quand il pleuvait à verse ou que le vent devenait furieux, Alberte errait dans la maison, elle avait fini, par trouver une communication entre les ruines et l'autre partie des bâtiments, elle parcourait ces pièces où elle croyait entendre résonner le pas ou la voix de Marceline. Les appartements étaient bouleversés à ne plus rien reconnaître. La jeune fille examinait d'un air pensif les embellissements interrompus, les moulures inachevées, les peintures mal sèches ; les débuts annonçaient les merveilles. Il semblait à Alberte que ces ébauches de changements avaient été conçues d'après son goût et elle s'en allait mal satisfaite d'elle-même.

Dans les ruines, Mélite vaquait à ses occupations avec ses manières les plus gourmées, mais en roulant des yeux mobiles, toujours aux aguets, dont Alberte redoutait le regard fureteur.

Pendant les rares éclaircies, Alberte se promenait dans le parc dépouillé, la tristesse sans borne des choses répondait à sa propre tristesse. Les dernières feuilles rouges de la vigne vierge, détachées par le vent, tombaient sur le gazon et s'y étalaient comme des lambeaux de pourpre.

Souvent la jeune fille allait se chauffer au feu du jardinier ; le vieil Antoine habitait une sorte de masure à l'extrémité du jardin, et vivait là avec sa fille veuve et un petit enfant. Alberte entrait, cédant à cette oppression de la solitude qui finit par asservir les plus braves.

— Vous êtes heureuse, dit-elle un jour à la jeune veuve qui réchauffait devant la flamme les pieds nus de son petit garçon.

Cette femme la regarda sans comprendre; elle avait des vêtements et du pain et ne se trouvait pas à plaindre, mais elle n'avait jamais songé que le mot de bonheur pût être prononcé à propos d'elle.

Alberte retournait dans la salle basse des ruines. Dans son obstination à lutter contre l'ennui, elle avait commencé un tricot pour l'enfant de la jardinière; à la nuit tombante, elle s'approchait de la fenêtre, regardait l'arête des collines hérissées par le feuillage rigide et persistant des chênes. Irven semblait à cent lieues du monde, les oiseaux émigrants n'y passaient même plus; la jeune fille regardait la nuit venir, le vide se faire plus vaste, plus noir autour du château, à mesure que celui-ci s'engloutissait pour la nuit dans un redoublement de silence et de solitude ; la lampe du jardinier brillait quelques instants, mais cette petite étoile s'éteignait de bonne heure, et Alberte était définitivement seule. La jeune fille s'enfuyait dans sa chambre, elle courait dans les longs couloirs comme si elle était poursuivie, elle arrivait essoufflée chez elle, assujettissait de son mieux sa porte et se couchait avec une demi-certitude de sécurité. Mais la maison était pleine

des bruits mystérieux particuliers aux vieilles demeures ; la bise, s'engouffrant par tant d'ouvertures, remplissait les corridors de sifflements, de clameurs et de sanglots. Par les nuits plus tranquilles, les boiseries craquaient, les rats s'abattaient en escadrons pressés, bruyants comme des pas humains ; les murs tombaient en poussière avec un bruit de cendre qui glisse; la girouette gémissait sur un ton éploré. Le sommeil d'Alberte était hanté de cauchemars, elle rêvait qu'une chauve-souris, aux yeux verts, tournait autour de sa chambre et voulait entrer; la jeune fille s'éveillait en sursaut, elle croyait entendre des pas dans le corridor, des frôlements contre la porte. Avec un véritable spasme d'angoisse qui paralysait son courage, elle se disait qu'il y avait quelqu'un là et qu'on allait ouvrir, et, le corps tendu par cette appréhension pleine d'horreur que nous cause la présence furtive d'un être humain, elle restait haletante, à demi soulevée sur son lit, jusqu'au moment où, tout bruit cessant, sa raison reprenait le dessus.

Elle avait combattu bravement, mais l'influence énervante d'un tel milieu, d'une telle existence, finit par dominer la robuste énergie de sa nature. Cette mélancolie, cette secrète épouvante qui se dégageaient des vieux murs s'infiltrèrent peu à peu en elle, elle n'en vint pas à regretter ce qu'elle avait fait, à souhaiter une délivrance même apportée par M. Schwab, l'homme qu'elle avait repoussé, à demander qu'on l'arrachât à tout prix à cet angoissant supplice, mais elle s'engourdit dans sa douleur.

Un jour, elle se sentit découragée, le château lui

parut plus triste et plus morose; elle trouva à Mélite un air étrange, enfin elle éprouva plus vive, plus insurmontable, cette alarme secrète qui ne l'avait point quittée depuis son retour à Irven. Le moindre son la faisait violemment tressaillir. Elle avait beau se dire que rien n'était changé pour elle, que son sort n'avait pas empiré; elle était à un de ces instants où la sagesse parle en vain, où les nerfs vibrent douloureusement affolés par une tension trop longue.

Alberte s'était réfugiée dans une salle d'où l'on apercevait un tronçon de la route; elle venait là quand le mauvais temps l'empêchait de sortir; elle épiait les passants, comme si ces apparitions rares et lointaines avaient pu lui tenir compagnie. Mais, aujourd'hui, un brouillard noyait l'horizon dans une masse nébuleuse. Alberte, découragée, mortellement abattue, s'assit au hasard où elle se trouvait, elle appuya ses deux bras sur la table et y reposa sa tête.

Mais deux mains se nouèrent à son cou,.. deux petites mains si douces, si caressantes, qu'Alberte les attira sur ses lèvres sans se retourner, de peur de mettre en fuite un trop beau rêve. Un rêve seul pouvait donner à Alberte l'illusion de la présence de Petite; cependant, elle sentait bien contre sa joue, l'effleurement de doux cheveux à fine odeur d'ambre, et c'était bien la voix de Petite qui répétait le nom d'Alberte.

Alberte se leva sans comprendre comment Petite était là; tremblante, d'une joie dont elle ne s'expliqua pas l'ardeur, elle embrassa sa sœur comme si enfant était venue la sauver.

— Eh bien! oui, me voilà, dit Petite qui riait. J'ai fini par te rejoindre. Pensais-tu que j'allais endurer cela longtemps? On me disait, tous les jours : elle reviendra demain... Alors, un beau soir, j'ai répondu : si elle n'est pas là demain pour tout de bon, j'irai auprès d'elle. Ah! J'ai eu beaucoup de courage. Je suis partie comme je l'avais dit et il a bien fallu que maman me suive.

Elle rit de nouveau, et le son de ce rire argentin, la vue de ce visage épanoui transformèrent pour Alberte l'aspect d'Irven, firent évanouir du même coup son accablement et ses craintes.

— Et maman arrive, poursuivit Petite avec ravissement; j'ai voulu descendre à l'entrée de l'avenue; j'ai couru tout le temps. De la cour, on apercevait la lumière de ton feu. Je me suis glissée comme une voleuse dans la maison pour pénétrer ici tout droit. Je me réjouissais tant de te surprendre, et cela a si bien réussi! fit-elle trépignant d'aise à ce souvenir. On dira ce qu'on voudra, déclara-t-elle avec conviction, mais Irven n'est déjà pas si mal en hiver et l'on est heureux dans notre vieux nid à chouettes.

Alberte s'arracha enfin à l'influence absorbante de sa joie.

Elle fit asseoir auprès du feu Petite qui semblait être venue à la nage dans un océan de boue, puis elle s'échappa deux minutes pour aviser Mélite de la grande nouvelle.

Mélite mettait le couvert dans la salle à manger; elle avait déjà placé sur la table un plat couvert qui contenait le repas d'Alberte. Celle-ci s'avança près de Mélite pour lui parler; mais dès les premiers mots,

elle remarqua que la gouvernante ne l'écoutait pas, les traits de Mélite s'étaient décomposés, ses yeux devenaient hagards.

— Petite... c'est Petite, bégaya-t-elle d'une voix étranglée, montrant la porte par où paraissait déjà Petite pressée de rejoindre sa sœur.

— Eh oui! c'est Petite, dit Alberte, et Mme Devon arrive aussi, il faut préparer un dîner et des chambres.

Mélite ne répliqua rien; Alberte la vit qui essuyait à la dérobée, son front mouillé de sueur.

Mélite ne témoigna pas à Marceline l'adoration accoutumée. Du reste, la voiture qui amenait Mme Devon entrait dans la cour et Mélite alla recevoir sa maitresse.

Mme Devon avait l'air harassé, mais elle ne trahit point l'irritation que lui causait l'escapade de sa fille.

Mélite mit à contribution les maigres ressources d'Irven pour confectionner un diner frugal que Petite dévora. Pendant ce repas, Alberte se figura que Mme Devon surveillait les mouvements de Mélite avec une morne vigilance; on eût dit que son regard priait la gouvernante ou lui envoyait un ordre silencieux; Mélite demeura impassible.

En se levant de table, Mme Devon se retira dans une autre pièce et les jeunes filles eurent toute liberté d'employer le temps à leur guise, Petite opta pour une excursion à travers le parc et les jardins.

— Si tu veux, Alberte, dit-elle, nous irons ramasser les prunelles; elles ne doivent pas être toutes tombées et la gelée les aura rendues délicieuses.

Le brouillard s'était élevé, et les deux sœurs, bien

enveloppées de capuchons et de manteaux, coururent en riant dans les allées humides, sous les arbres aux branches raides, ramifiées, et nues comme des coraux immenses... Petite conduisit Alberte à une haie où pendaient, sous l'abri noir du buisson, des prunelles semblables à des joyaux d'améthystes. Les jeunes filles cueillirent les sauvaves petits fruits ridés et confits par le froid qui avait adouci leur âpre saveur.

— Je connais bien mon Irven ! s'écria Petite enthousiasmée.

Le soleil couchant, rougeoyant à travers le treillis des branches, promettait une journée claire pour le lendemain.

Elles rapportèrent leur récolte et, pendant la longue soirée d'hiver, elles causèrent au coin du feu et grignotèrent des prunelles que, pour plus de gourmandise, Petite faisait griller sous la cendre.

Elles étaient joyeuses, aimantes, unies par une affection sans ombre ; Alberte se dit, avec un élan de reconnaissance, que rien ne les séparait, qu'elle pouvait soutenir, sans honte et sans remords, le regard de Petite.

Lorsque sonna l'heure du repos, les jeunes filles rencontrèrent, dans le vestibule, Mme Devon prête à monter. Mélite était là aussi, au pied de l'escalier, le vent, qui avait ses entrées à peu près libres, faisait vaciller la lampe de la gouvernante.

Mme Devon s'engagea dans l'escalier branlant, pendant que Petite gratifiait Alberte de dernières et intéressantes confidences.

— Allons vite, dit Mme Devon du haut du palier.

Petite s'élança sans précaution, sans se retenir à la rampe, voltigeant sur les degrés vermoulus ; elle montait d'une façon si gracieuse, si aérienne, que Mélite et Alberte s'arrêtèrent à la contempler. Alberte entrevit encore en haut le visage jaune de Mme Devon qui se tournait vers Mélite avec la même expression interrogative, presque douloureuse.

— Bonsoir, madame, dit Alberte, dont le cœur débordait ce soir de conciliation et de charité.

La veuve n'entendit peut-être pas : elle s'éloigna sans répondre...

Alberte rentra dans la salle à manger où elle opéra quelques menus rangements ; au moment où elle allait monter à son tour, Mélite lui prit sa lumière des mains :

— J'ai eu besoin de votre chambre pour ces dames, dit la gouvernante, venez par ici ; j'ai déjà porté toutes vos affaires.

Alberte ne discuta point cette mesure, elle suivit Mélite dans un passage qu'elle ne connaissait pas et qui menait à un étage différent, dans l'aile opposée à celle qu'occupait Mme Devon. Mélite ouvrit une porte grinçante, tendit la lampe à Alberte et disparut.

Alberte étudia curieusement son nouveau logis. La chambre était humide. Le feu qui fumait dans la cheminée ne parvenait pas à attiédir l'atmosphère brumeuse.

Cette pièce conservait des lambeaux d'opulence qu'on ne retrouvait plus ailleurs dans les ruines. Un énorme canapé et quelques sièges étaient recouverts d'une étoffe sombre qu'Alberte, en s'approchant, reconnut pour être du velours violet. Ce

même velours enjolivé de galons d'argent terni, drapait le monument majestueux qui était un lit, paraît-il, tout en ressemblant beaucoup à un catafalque. Les quatre colonnes qui soutenaient ce surprenant édifice étaient surmontées de panaches dont les plumes blanches, devenues grises, tombaient en pluie de duvet. Alberte devina qu'on lui avait donné la célèbre chambre de l'évêque ; elle ressentit de nouveau l'impression qui l'avait saisie lors de son premier séjour à Irven, elle pensa qu'elle était déjà venue ici, qu'elle avait déjà vu ce lit, ces draperies étouffantes, lourdes de poussière. Mais pourquoi Mmes Devon n'habitaient-elles pas l'appartement d'honneur? Sans doute parce que ces lugubres splendeurs auraient effayé Petite. Et, de fait, Alberte n'était pas trop rassurée.

La jeune fille constata avec plaisir que la porte était munie d'un verrou solide; elle profita de cette circonstance pour s'admonester sur les craintes ridicules qu'elle ne savait plus vaincre. Afin de punir sa poltronnerie, elle résolut de ne pas utiliser la protection du verrou.

Elle prolongea sa toilette de nuit, riant d'elle-même parce qu'elle évitait de regarder dans la direction d'un rideau abaissé qui devait recouvrir tout simplement une fenêtre.

Elle était à genoux pour sa prière, qu'elle disait lentement, à demi-voix, avec ferveur; mais elle s'arrêta et les paroles saintes se glacèrent sur sa bouche. Elle avait entendu marcher ; cette fois, elle ne se trompait pas : on marchait d'un pas furtif, assourdi, hésitant comme si l'on s'avançait dans l'obscurité ; on arriva contre sa porte, elle entendit

le tâtonnement d'une main qui cherchait la serrure.

Alberte, toujours à genoux, le buste rejeté en arrière, les yeux dilatés, vit cette porte obéir à une poussée soigneuse et lentement s'ouvrir.

Alberte se leva d'un bond devant le petit fantôme blanc qui surgit sur le seuil...

— Petite! que tu m'as fait peur!... s'écria-t-elle.

— Tu n'as pas eu si peur que moi, dit l'enfant moitié riante, moitié plaintive. Est-ce qu'on peut entrer? Je viens dormir avec toi.

Sans attendre la permission, elle entra grelottante; elle était pâle, ses dents claquaient; Alberte comprit que Petite était sortie de son lit chaud pour venir la rejoindre. L'enfant était en costume de nuit; pour toutes précautions contre le froid, elle avait ses petits pieds nus dans de microscopiques pantoufles de velours gris; sa robe de nuit entravait ses pas, leur communiquait une divertissante gaucherie; elle portait toujours son bonnet de nuit enfantin à la ruche de dentelle mousseuse, noué naïvement par deux cordons sous son menton à fossette, un vrai béguin à trois pièces de mousseline brodée, trop petit pour discipliner ses cheveux qui s'en échappaient de tous côtés.

Pendant qu'Alberte la réchauffait, Petite racontait ses péripéties nocturnes

— Quand on m'a dit que tu étais dans la chambre de l'évêque, j'ai pensé que tu t'y ennuyerais beaucoup sans moi et je n'ai pas été plus tôt au lit que l'envie m'a prise de te chercher; ce serait si amusant de dormir ensemble dans ce drôle de lit. Je n'ai rien dit à maman; elle était déjà couchée, il n'y avait

plus de lumière chez elle. Je suis bien aise qu'elle se repose; elle était un peu fatiguée aujourd'hui; en m'embrassant, ses lèvres m'ont brûlée comme si elle avait eu la fièvre. Tu ne crois pas que maman soit malade?

Non, Mme Devòn n'était pas malade, mais Petite allait certainement le devenir si elle ne se mettait vite au lit.

— Attends donc la fin. Me voilà partie à ta recherche; je me figurais savoir où était la chambre de l'évêque, mais il paraît que je ne me rappelais plus très bien. Le vent a éteint ma bougie et je me suis perdue. Je ne voulais pas retourner en arrière, je ne voulais pas non plus faire du bruit ni appeler, j'avais peur d'attirer quelqu'un qui ne serait ni toi, ni maman..., ni Mélite.

Alberte attendrie se représentait la pauvre Marceline effrayée, errant dans les corridors obscurs. L'enfant qui, dans son affection fidèle et persévérante, avait déjà quitté la ville, échangé le confort et le bien-être dont on l'entourait là-bas contre la tristesse et les privations d'Irven, délaissait encore l'abri sûr de la chambre que lui avait préparée Mélite pour venir partager l'isolement d'Alberte.

Petite rit beaucoup en s'enfonçant dans le grand lit qui imagina de craquer sous ce poids insignifiant.

— J'espère qu'il fera beau temps, dit-elle avant de s'endormir; si je m'éveille la première, c'est moi qui ouvrirai ta fenêtre.

« Quel grand vilain rideau... Pousse donc le verrou, Alberte...

« Je serai contente s'il fait beau demain... »

Alberte se coucha aussi, elle attira contre elle Petite qui frissonnait encore un peu. Avant d'éteindre la lampe, elle regarda l'enfant endormie. Petite était charmante dans l'abandon caressant de son attitude; le sang revenait à ses joues et ses longs cils immobiles mettaient une ombre de gravité sur son visage.

La nuit d'Alberte fut agitée, fiévreuse, assombrie par de mauvais rêves; la jeune fille s'éveillait brusquement, puis au contact tiède du corps fluet pressé contre elle, elle se rassurait. La bise sifflait âprement autour de la maison; bercée par cette chanson mélancolique et sévère, Alberte s'endormit plus profondément.

Mais elle fut obsédée par le cauchemar qui la tourmentait depuis son retour de Berque. La grande chauve-souris aux yeux verts était là de nouveau, mais, cette fois, elle était entrée, elle se cachait dans la chambre, derrière ce rideau fermé. Puis, sans échapper à la terreur froide que lui causait la proximité de l'affreuse bête, Alberte fut oppressée par une nécessité absolue de découvrir quand elle était venue pour la première fois à Irven, et ce qu'elle y avait fait. C'était une de ces obsessions comme on en éprouve seulement dans ce monde de terreurs infinies où nous font pénétrer nos rêves.

Enfin, dans ces ténèbres où elle se débattait, parut une lumière blême, incertaine, aux clartés de laquelle Alberte distingua avec effort des lignes indécises, des ombres confuses, et, dans une de ces ombres, la jeune fille se reconnut.

Oui, c'était la petite Alberte, elle avait trois ans peut-être; elle portait une robe à [illegible] de velours

brun et sa longue ceinture dénouée lui battait les talons : ce détail infime ressortait très net dans la troublante confusion du tableau. Et la petite Alberte arrivait à Irven,... c'est-à-dire qu'elle s'y trouvait tout à coup, sans aucun voyage préalable, ou, plutôt, ce voyage était une complète lacune dans ces obscures réminiscences. La petite Alberte était donc à Irven et elle avait la sensation distincte de n'être pas chez elle. Elle croyait aussi qu'on était venu à la campagne pour essayer de guérir quelqu'un et que cette maison leur était prêtée par un parent qui voyageait. Il y avait ici avec Alberte un homme grand, à barbe grise, qui avait de beaux yeux clairs, pensifs, et qui devait être son père. Elle ne se rappelait pas que sa mère les eût accompagnés, pourtant, elle avait vu déballer une chaise longue et il y avait, comme à Berque, une chambre près de laquelle on ne devait pas faire de bruit. Et cette petite Alberte, depuis si longtemps oubliée et qui revivait soudain par la force d'un rêve, se promenait dans le jardin, dans le château; elle s'attachait sans rien dire aux pas de son père. Un jour, il avait été très bon pour elle, il l'avait prise par la main et lui avait fait visiter les ruines. Oui, c'est alors qu'elle avait vu les salles dévastées, les ouvertures béantes, tout un monde croulant, livré aux araignées diligentes et aux souris délurées. La lumière se faisait plus claire sur la scène comme si l'on eût levé peu à peu la flamme d'une lampe; il ne restait que peu de recoins dans l'ombre. — Alberte et son père étaient entrés dans la chambre de l'évêque, dans cette chambre où aujourd'hui rien n'était changé, seulement, ce rideau n'était pas abaissé alors; il y avait là une porte-

fenêtre qui ouvrait sur un balcon et, quand Albert s'en était approchée, son père l'avait vivement retenue en arrière et lui avait dit... et lui avait dit...

Ici Alberte, sans s'éveiller, s'agita douloureusement dans son lit en gémissant tout bas. Mon Dieu, que lui avait donc dit son père?... Elle ne pouvait plus se souvenir — et il le fallait cependant à tout prix. — Ah! il avait dit que la porte était si vermoulue, le balcon si bralant que la plus faible pression... Il avait parlé d'un danger réel et donné des ordres pour qu'on assujettît une sorte de barricade... Cette barricade avait donc disparu? il n'en restait pas apparence.

Mais la chauve-souris ne remuait-elle pas?... Alberte ne voyait-elle point ses yeux comme deux flammes verdâtres à travers les fentes du rideau? Ce rideau s'écarta et dans une lueur grise de crépuscule, Alberte vit une jeune fille marcher vers la fenêtre en tournant le dos au lit, et Alberte, en se disant qu'elle la connaissait bien, ne pouvait cependant la nommer. Etait-ce Marceline, était-ce Alberte?

Alberte voyait aussi maintenant la porte-fenêtre qui conservait sur ses gonds vacillants une trompeuse apparence de sécurité, elle distinguait à travers les vitres poudreuses et fendues les volutes du balcon prêt à s'effondrer. Dans un mouvement que fit l'autre jeune fille, une petite mèche de cheveux voleta sur son oreille; à ce frison doré qui accrocha un rayon de jour, Alberte épouvantée reconnut Petite. Et Petite s'avançait, elle n'avait plus qu'un pas... et Alberte, pétrifiée d'horreur, ne pouvait faire un geste, pousser un cri.

Dans un élan d'impuissante douleur, dans un effort désespéré pour appeler au secours, elle se réveilla baignée de sueur.

Elle comprit qu'elle avait rêvé et étendit les bras pour rapprocher d'elle Petite qui devait dormir encore, mais la place de Petite était vide.

Au même instant la chambre s'emplit de jour. comme si un voile tombait, tout l'air piquant du dehors sembla faire irruption par quelque grande ouverture, un craquement retentit. Pendant une seconde Alberte éperdue vit, par une large baie, la silhouette élancée de Petite se profilant sur un brillant ciel d'hiver; Petite les cheveux aux vents, levait les bras pour chercher un appui, mais elle fut projetée en avant par une impulsion irrésistible et disparut dans le vide. Il y eut presque simultanément un fracas de bois brisé et le bruit terrifiant d'une chute sourde, lointaine, comme au fond d'un abîme.

On frappait à coups redoublés contre la porte d'Alberte et deux voix qui n'avaient plus rien d'humain criaient : « Petite!... Petite est ici.. Où est Petite?... »

Hélas! où était Petite?...

Quand Alberte eut ouvert, le seul aspect de la pièce répondit à la question affolée de Mélite et de Mme Devon.

Alberte s'enveloppa d'un vêtement sans savoir ce qu'elle faisait, par un de ces actes inconscients tels qu'en accomplirait une machine.

Les trois femmes descendirent en courant au jardin.

Le soleil levant baignait de lueurs roses la campagne étincelante de givre. Pendant cette course de

uelques mètres qui lui parut sans fin, Alberte se urprit à penser que, la veille, Petite s'était réjouie u beau temps qu'il allait faire.

Mme Devon et Alberte arrivèrent en même temps ous la fenêtre dont on apercevait la place comme n trou à une hauteur effrayante. Un fossé large et rofond, à demi comblé par des arbustes et des roussailles, longeait de ce côté les ruines. Et tout u fond, parmi les branches froissées, sous des déris de bois et de fer, il y avait une forme brisée, anglante, immobile, qui était Petite.

Mme Devon et Alberte plongèrent dans ce fouillis pineux sans souci des ronces qui leur déchiraient es mains et le visage.

Elles se trouvèrent ensemble auprès de Petite. Penant qu'Alberte dégageait l'enfant des décombres ui l'écrasaient, Mme Devon relevait sa fille ; elle la rit dans ses bras par un farouche mouvement de ête qui emporte son bien, elle gravit sans aide e bord escarpé et glissant du fossé, et emporta 'etite.

Elles rentrèrent au hasard ; la première porte ouerte les conduisit dans la salle basse, Mme Devon tendit sa fille sur le vieux sopha et se jeta à genoux ar terre près de l'enfant.

Mélite incrusta ses doigts comme des griffes dans es bras d'Alberte et elle dit avec des gestes égarés :

— C'est vous ! c'est vous qui êtes cause... c'est ous qui l'avez poussée... Ne niez pas ! je vous ai ue. Vous avez commis un meurtre, il y a des puitions pour cela... Vous ne pensez pas, je supose, que vous allez vivre, quand Marceline s norte...

Marceline n'était pas morte, ses membres frémirent un peu ; elle ouvrit languissamment ses grands yeux dont le regard triste et effrayé semblait plein d'une supplication pathétique, puis apercevant sa mère, elle murmura : « J'aime maman ! » en essayant de sourire, mais elle reperdit connaissance.

Dans l'après-midi, Marc arriva avec un médecin célèbre dont il s'était fait accompagner ; mais l'avis du grand homme s'accorda avec celui de ses confrères villageois et ne servit qu'à rendre plus accablant, plus indiscutable, le verdict de la pauvre Petite ; elle devait mourir ou rester infirme : c'était la seule alternative que lui laissât la science. Et, étant donné les particularités de sa chute, il était miraculeux que cette alternative lui restât.

Marc fit arranger à la hâte un appartement dans les autres bâtiments ; c'est là qu'on transporta bientôt Petite pour attendre l'exécution de la sentence.

On appela d'autres illustrations de la Faculté ; Petite fut soignée comme une princesse. L'argent que Mme Devon avait si parcimonieusement économisé, et qu'elle destinait à fêter somptueusement le mariage de sa fille, paya les soins que vinrent lui donner les premiers médecins de France, et ces soins ne servirent d'abord qu'à la tourmenter. Il fallut lui faire endurer des tortures, à elle qui n'avait jamais fait souffrir personne ; il fallut, pendant des jours et des nuits, l'entendre gémir, supplier qu'on l'épargnât ; avec des yeux glacés de larmes, elle leur demandait grâce pour ses membres meurtris.

Elle ne voulait pas qu'Alberte s'éloignât ; pendant

les opérations qu'elle subit, au milieu du délire que provoqua dans son organisation délicate l'excès de la souffrance physique; elle tenait sa sœur par la main, et elle la tenait encore quand elle s'évanouissait de douleur. Cette étreinte moite et glacée, que la faiblesse dénouait à demi, causait à Alberte une émotion indicible. Petite semblait vouloir protéger sa sœur, la couvrir encore de son corps brisé, et, dans la fièvre de douleur qui égarait son esprit, elle conservait cette idée qu'elle devait garder Alberte.

Mme Devon ne quittait jamais sa fille; elle ne se plaignait pas, elle parlait peu, son désespoir avait un caractère si sombre, si tragique, qu'on l'aurait crue frappée par un malheur plus terrible encore que la souffrence et le danger de Marceline. Souvent Alberte la vit blêmissante, prête à tomber, s'appuyer contre un meuble en écoutant l'enfant pleurer, puis se redressant, elle essuyait le sang qui avait jailli de sa lèvre sous la morsure inconsciente de ses dents, et, le visage impassible, s'approchait de ce lit où se consommait pour elle un martyre pire que celui de Petite.

Par un matin d'hiver tout blanc de neige où Petite ne pleurait plus et ne reconnaissait personne, Mme Devon dit à Alberte :

— Vous vouliez lui parler, il me semble. Vous vouliez lui dire que je vous avais frustrée. Parlez-lui donc à présent...

— Si elle guérit, je ne lui dirai jamais rien, dit Alberte, mettant dans ces mots la ferveur d'un serment.

Mme Devon ne montra de violence qu'une fois où

Mélite essaya d'arriver jusqu'à Marceline; elle traita durement la gouvernante, et son irritation était naturelle contre la femme dont l'imprudence avait amené une telle catastrophe.

Mais bien que Mélite lui répondît avec emportement, la veuve ne chassa point la vieille servante, et Mélite, dont la raison ne s'était pas remise de cette dernière secousse, continua à vaquer sans but dans la maison.

Si, durant de pareils jours, il pouvait y avoir une consolation pour Alberte, la jeune fille la trouvait dans la certitude qu'elle avait été fidèle à sa sœur, qu'elle n'avait jamais péché dans son cœur contre Petite; une conviction contraire eût intolérablement aggravé sa peine. Le souvenir de l'affection si tendre, si persistante, qui, en dépit de mille circonstances adverses, les avait toujours unies, touchait Alberte à lui faire verser des larmes. Du reste, personne n'avait plus une pensée étrangère à l'enfant dont la bonté sans bornes et l'innocence virginale se décelaient jusque dans les divagations de son délire.

La nuit, Alberte, écrasée de fatigue, mais les yeux fixés sur cette petite forme blanche, voyait, comme en une hallucination, Petite dans mille occasions attendrissantes ou risibles, où s'étaient manifestés sa charité, son enfantillage, sa gaieté; devant les yeux d'Alberte, tout brûlants d'insomnie, passait une véritable fantasmagorie, une procession de Petite à tous les âges, dans toutes les circonstances dans toutes les attitudes : Petite embrassant une pauvre vieille, Petite secouant sa tête frisée en disant : « J'ai très peur... » — Petite bondissant comme

un chevreau en liberté, Petite tenant une grande fleur de tournesol à la main et marchant dans l'herbe fleurie, Petite dans la sombre maison de Berque, chantant :

— Moi, j'aime tout.

XII.

Enfin le délire cessa, les douleurs s'apaisèrent, les blessures étaient depuis longtemps fermées; dans les premiers jours du printemps, l'on retira l'appareil qui enserrait sa jambe affaiblie.

Petite se leva, elle apparut à ses parents comme une ressuscitée, toute pâle, avec des yeux trop grands, des paupières bistrées, un profil diaphane, aminci; une longue et profonde cicatrice allant de sa tempe droite au bas de la joue, presque au coin de sa bouche, lui balafrait un côté du visage.

Petite s'avança dans la chambre en s'appuyant sur une légère béquille, et ceux qui étaient là, durent se dire, le cœur navré, que ce résultat pitoyable était encore un miracle; on savait que l'accident aurait dû être mortel, et quelques-uns savaient aussi que cet accident aurait dû atteindre une autre que Petite.

L'enfant fit quelques pas ainsi en se trainant, un peu étonnée de se sentir si maladroite et si lourde; elle passa devant sa mère qui la suivait d'un regard où le désespoir et le remords brûlaient jusqu'à trahir une muette folie.

— Vous rappelez-vous, madame, quand elle courait comme une perdrix, quand elle voltigeait comme un

papillon : on ne la voyait point passer tant elle allait vite... Vous rappelez-vous comme elle était rieuse, gracieuse et jolie?... dites, madame, vous rappelez-vous?...

C'en était fait de sa beauté, comme de cette prestesse surnaturelle qui était un de ses charmes. Elle ne courait plus follement dans le jardin à la poursuite d'Alberte, on ne la rencontrerait plus à la fois dans tous les coins de la maison, elle ne danserait plus comme un sylphe, elle avait irrémédiablement perdu cette promptitude ailée qui réjouissait tous les yeux, il resterait toujours dans ses mouvements quelque chose de souffrant, de brisé, qui en détruirait l'harmonie.

Durant les belles après-midis, on descendait Petite dans le salon pour qu'elle pût, au premier rayon de soleil, faire sur la terrasse sa douloureuse petite promenade d'infirme. Un jour d'avril, où le temps était très doux, on avait laissé les fenêtres ouvertes. Petite était couchée sur une chaise longue. Pour dissimuler le vide qu'un coup avait laissé dans sa chevelure, elle portait une gentille coiffure, une sorte de petit bonnet de velours clair bordé de grèbe vaporeux; sa robe de chambre à empiècement carré de guipure bise, avait forme de blouse flottante; Marceline était ainsi une petite Kate Greenaway bien frêle et bien attendrissante.

L'enfant avait auprès d'elle une gerbe de fleurs magnifiques que M. Schwab avait envoyé le matin même.

La convalescente aspirait l'air tiède, parfumé, et regardait Alberte; les deux sœurs étaient seules ensemble.

— On n'aurait jamais cru que le printemps reviendrait, dit Petite de cette voix un peu dolente qu'elle avait depuis sa maladie ; le voilà pourtant... et moi, je suis à moitié guérie. A moitié, Alberte? Est-ce que je ne le serai jamais plus? dit-elle avec une soudaine inquiétude.

— Tu deviendras plus forte.

— Je resterai boiteuse, fit-elle en se cachant la tête dans les coussins avec un petit sanglot.

Elle se calma vite et reprit :

— Marc est bon ; il me porte tous les jours jusqu'ici ; on dirait qu'il m'aime davantage..., non, qu'il me demande pardon de je ne sais quoi. Ce n'est pourtant pas sa faute si le balcon de cette vieille chambre ne tenait plus... Ce n'est la faute de personne, Alberte!...

— Non, dit résolument Alberte.

— Ecoute, on sonne à la chapelle; les sœurs vont à l'office, les pauvres petites Sœurs Cendrillon... Maman reparle de mon mariage : Alberte, cela t'amusera-t-il d'aller encore une fois au bal?

— Oh! non, pas de bal, dit Alberte regardant le membre infirme de Petite par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse.

Petite allongea ses lèvres tremblantes comme un enfant affligé :

— Tu penses que c'est sûr, que plus jamais je ne pourrai courir ni danser, que plus jamais... Je t'en prie, ne pleure pas tant, ma chère sœur Alberte... Cela ne me fait rien, puisque tout le monde m'aime... Seulement, j'avais toujours cru que je serais une jolie mariée et que Marc en serait satisfait. Oui, Marc est bon pour moi, bien bon. Il est comme un frère,

dit-elle songeusement... Tiens, il me semble que j'aurais autant aimé mourir... Je me demande pourquoi, par exemple, fit-elle riant un peu de sa boutade, moi qui vais être si heureuse... Ecarte, s'il te plait, ces fleurs, Alberte, elles sont si blanches que j'ai très mal aux yeux; et puis, elles ne sentent pas comme de vraies fleurs, je t'assure... Mais il me semble aussi qu'il y a quelque chose de fini, d'irrévocablement fini, et je ne suis pourtant pas morte!

Elle reprit d'un ton pensif :

— On aurait dit que je devinais le jour où je suis arrivée à Irven... Il ne faut jamais te faire de reproches, Alberte, je ne regrette pas d'être venue, et je suis bien contente d'être tombée à ta place.

Elle prononça ces mots avec une parfaite ingénuité.

— Figure-toi que j'étais un peu inquiète sur ton compte; c'est pour cela que je suis partie malgré maman; et, ici, j'ai trouvé que Mélite avait une si drôle de figure, la pauvre femme était déjà aussi folle que maintenant; enfin, j'avais peur, et je me disais que si j'étais avec toi il n'y aurait plus de danger. J'ai très bien dormi dans ton lit, et, quand je me suis reveillée, c'était le matin, un si joli matin rose... Il n'y en aura plus de pareil; je voulais me lever pour ouvrir et te faire une belle surprise, mais tu me tenais si fort que je ne pouvais pas détacher tes mains; j'ai été doucement tirer le grand rideau..., et je ne me rappelle rien. Ne m'as-tu pas dit que maman et Mélite étaient venues à ce moment-là? Maman aura perdu la tête en ne me retrouvant pas dans mon lit. Elle

ne savait seulement pas dans quelle chambre tu étais, dis, Alberte, réponds-moi donc! Et Mélite ne savait pas qu'il y avait péril pour toi?

— Non, sœur Petite.

Non, sœur Petite, vous ne connaîtrez jamais l'affreux soupçon qui s'impose à l'esprit d'Alberte; vous ignorerez toujours la trahison que vous avez failli payer de votre vie et qui est devenue pour les coupables le plus cruel, le plus épouvantable châtiment...

— En revenant à moi, poursuivit Petite. j'ai cru que jallais mourir, que maman s'imaginerait peut-être qu'elle en était la cause et qu'il fallait lui dire que je l'aimais pour la consoler un peu... Pourquoi aurait-elle imaginé qu'elle en était cause?... Comme on se fait des idées quand on est tombée par la fenêtre!... Ma pauvre maman, je suis bien fâchée de lui avoir fait tant de chagrin. Tu ne sais pas, Alberte, ce que maman est pour moi. Et comme elle est indulgente pour mes défauts!... Avant d'avoir été malade, je disais souvent ce qu'il n'aurait pas fallu, je la contrariais en causant à tort et à travers. Et je suis trop enfant, trop ignorante pour elle qui a l'intelligence si vive... Jamais elle ne s'impatiente; elle supporte mes étourderies. C'est pour moi qu'elle s'est épuisée, assombrie, qu'elle a vieilli si tôt..., pour moi, pour moi... Je me rappelle ce qu'elle était autrefois quand j'étais petite, quand elle était ma belle jeune maman... Elle ne me câlinait pas comme une enfant qu'on chérit, mais un jour, sans m'embrasser, sans me toucher, rien qu'en me regardant elle m'a dit : « Toi, tu es mon amour... » Et ce mot-là m'est resté comme un souvenir triste et pré-

pieux et, en même temps, comme un ordre d'aimer maman par-dessus tout...

A quelques jours de là, pendant que Petite se reposait sur son lit d'une excursion au bout du jardin, — course longue et laborieuse qui avait duré une heure, et dont elle s'acquittait jadis en un clin d'œil, — Alberte s'installa au salon avec sa belle-mère.

Chacune des deux femmes connaissait les pensées et les doutes de l'autre, et leur commune tendresse pour Marceline accomplissait ce prodige de les faire vivre ensemble sans un heurt et dans une entente absolue pour tout ce qui concernait le bien-être de Petite. Et la chose est-elle si rare après tout? N'y a-t-il pas journellement dans une famille unie, tranquille, des hommes et des femmes assis face à face, échangeant des paroles banales, traitant de sujets indifférents, avec le cœur plein de sentiments impétueux de haine, d'amour, de vengeance, de meurtre, peut-être, cloués à la même croix pour des années, pour leur vie, et respectant jour après jour cette misérable barrière des convenances, si fragile... et qui tient tant de bêtes fauves enchaînées.

Mme Devon travaillait à une dentelle, un réseau idéal fait de jours variés et de points à l'aiguille. Cet ouvrage était destiné à garnir la robe nuptiale de Marceline. Sur un simple désir qu'avait exprimé l'enfant, la veuve s'était rappelé ce talent de sa jeunesse, et elle contraignait ses doigts impatients et raidis à exécuter irréprochablement le minutieux travail.

— Est-ce que la date du mariage est avancée? demanda Alberte en remarquant que sa belle-mère

tirait fiévreusement l'aiguille au risque d'arracher l'impalpable tissu.

— Pas même fixée, dit Mme Devon d'un ton laconique en levant son visage ravagé où la douleur avait tracé des lignes creuses, des rayures, comme des coups de griffes.

« Il tient à vous qu'elle le soit, ajouta brusquement la veuve.

— A moi? fit Alberte fort surprise d'une entrée en matière qui semblait accorder quelque importance à ses décisions, Mme Devon affectant toujours de considérer comme une non-valeur la volonté de sa belle-fille.

— Oui, dit la mère, si vous voulez réellement que Marceline se marie, si vous avez pour votre sœur l'affection que vous lui témoignez, il faut vous marier vous-même, il faut épouser M. Schwab...

Sans donner à Alberte le temps de protester ni de répondre, elle poursuivit :

— Je vous avais bien dit que vous auriez à en venir là. Voyez ce que vous nous auriez épargné à tous si vous aviez consenti plus tôt.

— Mais, madame!... fit Alberte outrée de ce qui lui paraissait du cynisme.

— Nous n'en sommes plus à nous dissimuler les choses, continua Mme Devon, à garder des apparences qui ne nous ont jamais trompées. Moi, j'en suis réduite à vous dire que le sort de Marceline est entre vos mains.

C'était une humiliation dont Alberte comprit l'étendue.

— Puisque j'avoue cela, moi, répondez donc par une égale franchise ; ne niez pas que vous êtes l'obs-

tacle entre Petite et ce que l'enfant peut encore posséder de bonheur.

« Pour sauvegarder ce bonheur, il ne reste plus qu'une seule ressource...

— Y en avait-il une autre, dit lentement Alberte une autre qui a échoué ?...

Mme Devon changea immédiatement de tactique.

— Enfin, ne conviendrez-vous pas que ce mariage est non seulement inespéré, mais indispensable ? que votre dignité, votre honneur même y sont engagés... Dès la première entrevue, vous avez donné à M. Schwab les encouragements les plus positifs, oui, vous lui avez dit que vous acceptiez à l'avance la place qu'il vous offrirait...

— Mais, non... du moins, mes paroles n'avaient nullement le sens qu'on leur attribue.

— Il fallait peser vos paroles, car celle-ci vous lie ; il fallait surtout peser vos actions, car l'une d'elles vous condamne. N'avez-vous pas pris la voiture de M. Schwab pour venir à Berque ? Cette complaisance qui eût été excusable de la part d'une fiancée, devient inqualifiable si vous refusez d'en subir la conséquence. Une jeune fille ne commet pas impunément de telles imprudences. Aujourd'hui, je vous le déclare catégoriquement, vous êtes engagée moralement vis-à-vis de M. Schwab et votre réputation l'est encore plus devant l'opinion publique.

— Non, dit Alberte avec courage. Si j'ai commis une imprudence, — et je n'en sais rien, — j'en supporterai le résultat, qui ne saurait être bien grave. Mais quant à me considérer comme liée par les interprétations du monde, il n'y a rien dans ma con-

duite qui m'y contraigne. M. Schwab sera d'autant plus facilement désabusé que son illusion n'a pu être que volontaire.

Combien aisément, et malgré son inexpérience de la vie, elle se dégageait, par la seule force de sa loyauté, du piège savant qu'on lui avait tendu.

— Vous traitez indignement un homme de mérite...

— Vous défendez beaucoup M. Schwab...

— Non, dit la veuve d'un air sombre, je défends Marceline.

Elle revenait vite à ce qui était pour elle le cœur de la question :

— Je donnerai aux choses leur véritable nom puisque vous m'y forcez; avez-vous pensé que je reculerais devant cette obligation? Marceline doit épouser son cousin, elle ne guérira pas si on la sépare de lui...

— Elle ne l'aime pas à ce point, murmura Alberte.

Mme Devon abaissa une seconde ses paupières.

— Vous n'en savez rien ; je suis sa mère...

« Et Marc, poursuivit-elle, ne remplira sa promesse envers nous que si vous êtes mariée. S'il se croit, lui, quelque engagement envers vous, je l'ignore, mais voilà les faits. Et s'ils n'existaient pas d'une façon indiscutable, serais-je là à vous implorer... à vous demander de ne point être l'ennemie de Marceline...

— Son ennemie? Ce n'est pourtant pas moi qui ai failli la tuer.

— Alberte, vous vous égarez dans des suppositions insensées ; je vous ai envoyée à Lyon uniquement

pour que la solitude et la réflexion vous ramènent à des idées plus justes. Je ne me consolerai jamais du malheur de mon enfant... mais ma vie eût été empoisonnée si vous étiez tombée à la place de Marceline.

Oui, mais pour obtenir le bien de Marceline, n'aurait-elle pas volontairement empoisonné sa propre vie!...

— Non, je ne vous veux pas de mal, dit-elle avec un frisson, vivez, soyez heureuse même... mais ne vous mettez pas sur le chemin de l'enfant.

Elle parla encore avec une passion contenue, exigeant comme un droit ce sacrifice d'Alberte. L'horrible épreuve de Petite remplissait la mère d'un besoin plus inextinguible, presque sauvage, de rendre l'enfant heureuse; elle mettait dans son plaidoyer un emportement auprès duquel n'avait rien été l'insistance de sa première démarche, elle montrait dans son ardeur puissante, effrénée, cet amour maternel qui primait chez elle toute conscience. Elle en vint aux supplications.

— Alberte, je vous ai accueillie dans ma maison; l'enfant vous a nommée sa sœur; pourquoi faire?... Elle a voulu vous garder auprès d'elle, partager avec vous ce qu'elle avait. Quand vous étiez en pension elle parlait de vous sans cesse, elle voulait vous envoyer des présents. Elle se serait privée pour vous... N'est-ce pas pour vous aussi qu'elle est revenue à Irven? Y eut-il jamais une enfant plus aimante... et n'avez-vous pas eu la bonne part de son cœur?

— Madame, épargnez-moi..., dit Alberte en pleurant. Je m'en irai, je ne reparaîtrai jamais...

— Ce n'est pas cela, il faut un empêchement tangible, infranchissable, et, quand vous me le refusez, je doute de votre sincérité. Irritez-vous tant qu'il vous plaira. Vous figurez-vous que j'ai été votre dupe, que je n'ai pas vu vos agissements auprès de mon neveu M. de l'Hérian...

— Oh! ceci est une accusation injuste, fit Alberte tremblante.

— Prouvez en l'injustice en cédant... Ah! je vous ai toujours devinée. Quand votre père m'a amenée à Berque, j'ai deviné ce que vous seriez pour nous; encore enfant, vous aviez un geste qui voulait tout prendre... Oui, vous vouliez tout prendre à Petite. Vous m'accusez maintenant, mais que m'importe ce que vous pensez de moi!... Que m'importent et votre haine et les raisons que vous imaginez pour me haïr... Il n'en est pas moins vrai que vous jouez en ce moment le rôle le plus odieux, le plus perfide, que vous abusez de l'asile qu'on vous a donné ici pour commettre une action abominable, pour dépouiller une enfant infirme..., qui vous a aimée...

Alberte s'était levée, les joues en feu, les yeux fixes et brillants. La jeune fille s'écria :

— N'en dites pas davantage..., vous m'avez convaincue. Je suis prête à épouser M. Schwab... Vous pouvez l'en avertir.

..... Quelques personnes devaient, cette après midi, prendre le thé à Irven ; dans sa hâte de réintégrer Marceline dans la vie commune et, en dépit de résolutions primitives, Mme Devon s'était bornée aux strictes limites du grand deuil, et les réunions promettaient de recommencer au château comme

pendant cette gaie période qui avait précédé la mort de Mme Aris. Par une convention tacite, les visiteurs semblaient ignorer l'infirmité de Petite et ils s'appliquaient à traiter l'enfant comme si rien n'était survenu : c'était l'évident désir de Mme Devon. La veuve espérait peut-être qu'à force de n'en plus parler, on arriverait à oublier cette infirmité, à ne plus s'en apercevoir, qui sait? à la faire disparaître...

Quand Alberte entra au salon, M. Schwab était là ainsi qu'elle l'avait prévu ; elle comprit qu'il connaissait déjà le revirement de ses intentions et que les personnes présentes en étaient également instruites; mais elle ne faiblit pas une minute dans l'immuable résolution que décelait toute sa personne. M. Schwab vint la saluer, elle ne s'écarta point, elle le reçut de pied ferme; elle n'attendit point cette fois un ordre de Mme Devon, elle tendit la main en même temps que lui avec une décision brusque et comme si elle voulait rendre impossible tout retour vers sa liberté.

Dès qu'ils purent échanger quelques mots, M. Schwab remercia Alberte, mais sans grande effusion et en homme qui s'attend plutôt lui-même à des actions de grâce. Il détacha une fleur des nombreux bouquets dont il continuait à remplir Irven, il l'offrit à Alberte en murmurant : Que vous avais-je dit?

Elle prit son banal camélia comme si elle ne savait littéralement qu'en faire; puis, tout à coup, s'apercevant qu'on les observait, elle remercia M. Schwab ; avec un regard de défi et sans hésiter, elle attacha cette fleur à son corsage avec un soin

particulier, semblant accomplir un des rites indispensables de la solennité à laquelle il fallait se soumettre.

Alberte n'eut point à parler beaucoup, M. Schwab causa amplement pour deux. La jeune fille comprit que, sous peine d'encourir un dangereux déplaisir, elle était tenue de prêter une oreille déférente à ces discours qui ne manquaient du reste ni d'esprit, ni d'intérêt; c'était, dans ses nouvelles attributions, d'écouter M. Schwab, de lui donner la réplique, de discrètement le distraire, toutes choses dont elle s'acquitta avec un étonnant à-propos; elle soutint sans embarras les regards de Petite, de Marc, de tout le monde; elle aurait été la perfection même dans son nouvel emploi si elle n'avait eu un peu trop l'air de marcher au feu sous la bouche des canons.

En traversant le salon pour chercher un album qui excitait la curiosité de M. Schwab, elle surprit ce fragment de dialogue entre M. de l'Hérian et Mme Devon :

— Alberte ne voulait pas, disait la veuve en réponse à une remarque de son neveu, mais elle a toujours eu pour lui plus d'inclination qu'elle ne l'avouait : et c'était surtout un si beau coup de fortune...

— Que je ne m'étonne plus, conclut M. de l'Hérian.

On garda M. Schwab à dîner. A l'issue du repas, il gratifia Alberte d'un bijou tout battant neuf qu'il portait sans doute depuis longtemps dans sa poche pour être prêt à l'exhiber au bon moment :

— Il vous a attendu; vous mériteriez de l'attendre,

dit-il à Alberte sur un ton d'arrogant badinage.

Alberte sourit à cette aimable parole; mais elle ne voulait pas attendre, paraît-il, car elle s'empara de la bague et, pour plus de sûreté, la passa elle-même à son doigt.

Il prit congé en lui baisant galamment le bout des doigts. Alberte mit un si gracieux empressement à favoriser cette imposante cérémonie, que M. Schwab faillit avoir la figure balafrée par les arêtes si bien taillées du diamant « gros comme une noisette ». Et lorsqu'il se fut définitivement retiré, en laissant à ses hôtes l'assurance consolante d'un prompt retour, Alberte ne respira pas plus à l'aise, ce qui a pourtant été le cas de fiancées heureuses et timides de ma connaisance, elle se tourna pour faire face à d'autres difficultés et se trouva devant M. de l'Hérian.

Elle était certaine que M. de l'Hérian la méprisait; elle se rappelait le jugement sanglant dans son apparente légèreté qu'il avait porté sur Victor Schwab, grâce à Mme Devon, il était édifié sur les motifs qui avaient guidé Alberte, il croyait qu'elle avait consenti par amour du luxe; pour lui, la jeune fille s'avilissait.

Mais des considérations semblables n'étaient pas faites pour décourager Alberte.

— Auriez-vous, dit M. de l'Hérian, pendant que Mme Devon s'absorbait dans l'arrangement des coussins de Petite, auriez-vous la bienveillance de me dire quel est le véritable sens de toute cette comédie?

— Ah! dit-elle pensivement, c'est une comédie pour vous...

Et comme elle voulait s'éloigner .

— Alors la nouvelle est exacte? dit-il encore.

— Mais oui.

— Vous épousez cet homme parce qu'il est riche?

— Je suis contente qu'il soit riche. Et vous?

Son camélia était tombé à terre, elle le ramassa et le fixa solidement à sa ceinture. La fleur était flétrie, souillée de poussière, à demi-écrasée, M. de l'Hérian avait posé le pied dessus par mégarde; Alberte contempla son camélia avec complaisance.

— Dites-moi au moins, fit Marc, comme vous le diriez à un frère...

— Je n'ai pas de frère, monsieur, répartit doucement Alberte.

— A votre père...

— Je ne lui dirais rien.

— A un vieil ami alors... si vous épousez M. Schwab uniquement pour sa fortune ou parce que... parce qu'il vous inspire de l'affection...

— Ces deux raisons ont pesé d'un poids égal dans ma balance, répondit-elle.

Elle ajouta :

— Je ne vous ai jamais caché combien j'étais ambitieuse. Pourquoi cette incrédulité? est-ce que je n'avais pas l'air d'une fiancée ce soir?

— On ne saurait mieux l'avoir, dit-il en s'inclinant devant elle.

Celui-là était en pleine déroute; restait Petite qu'Alberte ne pouvait aussi expéditivement réduire au silence.

L'œuvre de cette journée n'avait été pour Alberte

qu'un long sacrifice offert au bonheur de Petite; pourtant si Petite, en parlant à sa sœur, avait manifesté la moindre joie, donné un signe d'allègement, Alberte aurait été prompte à se dire, dans l'amertume de son cœur, que l'enfant, pétrie de l'égoïsme commun, voyait dans le mariage de sa sœur un avantage certain comme la disparition d'une pierre d'achoppement. Mais, bien qu'evidemment stylée par sa mère, Petite trahit une surprise assez profonde, assez inquiète pour détruire le doute d'Alberte.

L'enfant, encore sous le coup des prescriptions maternelles, balbutia des félicitations décousues qui se terminèrent par un :

— Oh ! Alberte, est-ce vrai?... est-ce bien sûr que tu le veux ?...

— Oui, Petite, c'est moi qui le veux.

Alberte attacha sur Petite un regard si passionnément tendre, qui enveloppait l'enfant d'un tel amour, que Petite en fut réchauffée.

L'entrée de Mme Devon interrompit la convèrsation des jeunes filles.

Le courage d'Alberte ne se démentit pas, et, cependant, Mme Devon convint à part elle que M. Schwab exerçait plus que de raison la longanimité de la jeune fille. M. Schwab, flatté par l'issue subite du combat, dont les difficultés avaient éperonné son amour-propre, ne se contenta plus d'être lui-même, ce qui eût été beaucoup, il apparut porté à sa dernière puissance et c'était trop.

Que cette jeune fille si hautaine, si inabordable dans sa fière pauvreté, se fût rendue à merci, c'etait une victoire; mais il n'etait pas homme à oublier dans quelles conditions elle s'etait rendue. Et l'ani-

mosité de deux castes rivales existait en lui plus brutalement que chez elle. Il détestait aussi en Alberte les idées religieuses dont il était l'ennemi, et ce double antagonisme le rendait inexorable. En même temps qu'il se vengeait sur elle des dédains passés, il satisfaisait un instinct despotique. Ce plébéien éprouvait un royal plaisir à faire plier sous la sienne cette volonté rebelle, à ne pas permettre que la jeune fille perdît de vue sa servitude! Il ne ménageait plus rien, il marchait en pays conquis, il foulait à pleine botte une pauvre terre vaincue, frémissante de sa défaite et qui, par une abnégation folle et généreuse, ne voulait plus de sa liberté.

Cette tension continuelle de l'esprit finit par altérer la belle santé d'Alberte; une violente migraine empêcha un matin la jeune fille de paraître au second déjeuner. Elle se reposait dans sa chambre, la tête sur un coussin et changeant sans cesse d'attitude pour trouver à son front endolori une place plus fraiche, quand on frappa à sa porte. Machinalement, pendant que Lise entrait, elle réunit et tordit à la hâte ses cheveux défaits et répandus sur ses épaules, Lise annonça que M. Schwab était au salon et que Madame priait Mademoiselle de descendre.

Alberte sentit son malaise s'accroître à la seule idée que, pour obéir, il lui faudrait se recoiffer et s'habiller, surcharger sa tête brûlante du poids de ses cheveux, emprisonner ses membres énervés dans un costume. Elle demanda donc à être excusée.

La famille était réunie quand Lise alla transmettre la réponse d'Alberte, en ajoutant pour l'édification

générale que Mademoiselle avait une mine à faire peur.

M. de l'Hérian et Petite, perdus dans une épineuse partie d'échecs, à l'autre bout du salon, n'exprimèrent pas quelle part ils prenaient à cette saisissante nouvelle, mais Mme Devon dit à M. Schwab :

— J'en étais sûre. Au surplus, je la crois vraiment malade... Laissez-la faire à sa guise.

Il sourit froidement.

— Une migraine n'est pas, que je sache, une maladie mortelle ni contagieuse, ne trouvez pas mauvais que j'insiste.

— Elle ne viendra pas : je la connais.

— Je me connais : elle viendra. — Autorisez-moi seulement à lui envoyer un message.

— Faites, dit Mme Devon avec indifférence.

Il traça sur une carte de visite quelques mots d'une ecriture déliée, tres fine, et il tendit le tout a Mme Devon ; il n'était pas aussi ignorant des formes qu'il affectait souvent de le paraître. Sans même y jeter les yeux, la veuve remit cette note à Lise qui remonta chez Alberte avec la docilité d'un volant ballotté entre deux raquettes adverses.

Le silence régna au salon jusqu'au moment où la porte s'ouvrant de nouveau, l'on vit entrer, non la placide et insignifiante Lise mais, Albrete en personne, Alberte avec une teinte fiévreuse aux pommettes et un pli de souffrance sur le front.

— Vous en venez à bout, moi je n'ai pas pu, dit a demi-voix Mme Devon.

Il ne fut pas fait allusion à la santé d'Alberte ; la jeune fille s'assit à la place qu'on lui designait en face de M. Schwab, entre Mme Devon et une énorme

botte de géraniums coupés dont le parfum violent doublait son mal de tête; elle savait bien n'avoir qu'un mot à dire pour mettre fin à ce petit supplice, elle savait même qu'on attendait ce mot, qu'on voulait l'obliger à le prononcer et c'est pour cela qu'elle demeurait muette.

Décidément la partie d'échecs n'était pas un succès, bien que M. de l'Hérian instruisît Petite avec une infatigable bonté. Petite, qui marchait maintenant sans béquilles, quitta son échiquier, traversa le salon en boitant très bas et s'assit au piano; avec la confiance d'une enfant aimée, sûre de plaire, elle préluda et commença à chanter. Sa voix, claire comme un son de cristal, avait acquis dernièrement des notes vibrantes, pénétrantes, qui vous remuaient le cœur.

— C'est au tour de Mlle Alberte, dit M. Schwab quand Petite eut fini sa ballade et récolté les louanges qu'elle méritait.

— Non, fit Alberte avec lassitude, pas aujourd'hui.

— Et nous qui avons justement aujourd'hui le désir de vous entendre...

Elle céda sans plus discuter. Pendant qu'il tournait avec condescendance les feuillets de musique, elle murmura :

— Ne me poussez pas à bout, n'excédez pas ma patience.

— Non, dit-il d'un air enchanté.

Si elle n'avait pas souffert de son triomphe, lui même n'en aurait pas joui.

Alberte chanta aussi longtemps qu'on voulut; sa voix de contralto aux notes graves, encore mal as-

oupliés, résonna dans le salon silencieux. Alberte entait peser sur elle le regard affligé et surpris de Petite; celle-ci blâmait sa sœur d'accepter cette tyannie d'un homme que ni l'une ni l'autre n'estimaient. Et c'était pour devenir riche qu'Alberte se ésignait à tout, car M. Schwab exprimait quotidiennement avec éclat des idées et des principes en flagrante contradiction avec les idées d'Alberte.

Si M. Schwab avait éprouvé pour sa fiancée un attachement quelconque, elle aurait au moins respecté en lui ce sentiment sincère et, malgré tout ce qui les séparait, peut-être lui eût-elle été reconnaissante, mais elle savait trop qu'elle était pour lui un moyen de parvenir plus haut. Et elle ne se trompait pas, l'authentique bourgeoisie, la noblesse de caractère, la distinction innée de sa femme devaient servir de passe-port à M. Schwab.

Il était antipathique à Alberte, il réussit rapidement à se rendre odieux : on eût dit qu'il cherchait ce résultat, qu'il voulait faire plus pesant, plus cruel le joug dont elle ne pouvait plus se dégager. Il se plaisait à obtenir une soumission qu'elle ne lui disputait jamais jusqu'au bout; il fallait invariablement qu'elle cédât et M. Schwab était plus ravi quand elle avait fait une plus belle résistance. Un jour qu'il était pire que de coutume, M. de l'Herian sortit du mutisme dans lequel il se murait en pareil cas.

— On évoque malgré soi ici l'ombre de Lauzun, fit-il en fermant le livre qu'il venait de lire à Marceline.

Mais si Marceline était destinée à saisir l'allusion, ce qui reste un point douteux, un tiers personnage

prouva avant elle qu'il avait l'oreille fine et aiguisée et la compréhension prompte.

— Parce que Lauzun tint à sa femme l'impoli discours que nous savons : c'était un pleutre, fit M. Schwab, dont la lourde rapière valait une fine lame pour parer les coups d'épée d'un gentilhomme.

XIV

— Ainsi, madame, vous partez aujourd'hui?

— Je pars à l'instant, j'ai dit au revoir à tout le monde; en vous apercevant, j'ai envoyé ma voiture au bout de l'avenue.

Mme Devon, en costume sobre de voyage, M. Schwab en élégants vêtements de campagne, sortaient ensemble par le fond du parc au moment où ils échangeaient ces mots.

— Je me demandais ce que vous pouviez avoir à me dire, poursuivit la veuve et comme je ne reviendrai pas avant demain... Ce notaire affirme que ma présence est indispensable.

— J'offre de vous remplacer.

— Non, vos services coûtent trop cher.

De la place où ils étaient, ils ne virent pas une jeune fille s'avancer en clopinant derrière la haie qui longeait le chemin et le séparait du pré; l'épaisseur de l'herbe amortissait le pas inégal de Petite. L'enfant s'était dit : Quand maman en aura fini avec M. Schwab, elle pourra m'embrasser encore une fois avant de monter en voiture.

Mme Devon et M. Schwab s'étaient arrêtés pour

causer plus à l'aise; dans son pré, Petite s'arrêta aussi et, comme elle était déjà très lasse, elle s'assit sur le revers du fossé. Tout à coup, elle pâlit, et sa main se crispa nerveusement sur une touffe d'herbe qu'elle était en train de caresser; on venait de prononcer son nom et celui d'Alberte, mais ce n'était pas ce qui la faisait tressaillir.

— Vous devenez ingrate, chère madame, disait M. Schwab. Pour les nombreux services que j'ai eu l'honneur de vous rendre, qu'ai-je en somme exigé de vous? simplement que vous vous débarrassiez en ma faveur d'une pupille qui vous est une charge et un perpétuel souci. Mlle Alberte a-t-elle jamais été pour vous autre chose?

— Chut! fit Mme Devon.

— Vous avez grand'peur que la haie ne vous écoute. Mais personne ne s'approcherait à notre insu... à moins d'avoir des ailes au talon comme votre fille Marceline, comme elle en avait, c'est-à-dire, ajouta-t-il impitoyablement...

Du reste ils parlaient si bas qu'il fallait bien aussi l'ouïe merveilleuse de Marceline pour les surprendre.

— Je croyais, poursuivit-il, que vous voyiez dans notre marché, — disons notre arrangement pour ne pas scandaliser les oiseaux ni le feuillage, — que vous voyiez là une solution excellente aux différends qui ont quelque peu troublé l'harmonie de nos rapports.

Elle lui lança un regard de colère et de crainte, et elle serra ses vêtements autour d'elle comme pour se séparer davantage de lui; mais elle n'eut pas le cri

de protestation outrée que Petite, effarée, attendait. L'enfant tremblait de tous ses membres, l'expression alarmée de son visage se transformait en une horreur indicible, où se mêlait encore de l'incrédulité en s'apercevant qu'elle broyait dans sa main la pauvre herbe des champs, elle eut la force de desserrer son étreinte.

— N'a-t-il pas été convenu que le jour où Alberte Devon deviendrait ma femme nos affaires seraient réglées à l'amiable et définitivement? Nous avons de longue date conclu une alliance, ce me semble.

— Oui, dit-elle avec agitation, j'ai commis cette irréparable folie, lorsqu'à la mort de M. Devon, la fortune de Marceline a subi cette crise...

— Lorsque vous avez compromis la fortune de Marceline par des coups aussi imprudents que désastreux et que vous n'avez pu réparer cette brèche par les combinaisons ingénieuses que vous ont inspirées les comptes embrouillés de la fortune d'Alberte.

— Chut! fit-elle encore.

— Il y a des années que nous nous imposons la réserve la plus rigoureuse ; faisons trêve pour une fois au luxe de précautions inouïes que vous m'avez infligé. Je suis harassé de cette contrainte. Entendons-nous une fois autrement qu'à demi-mots, — quoique nos demi-mots aient valu, pour les effets, de bien longs discours. Mais, depuis peu, vous me paraissez méconnaître votre rôle. L'occasion est bonne pour nous expliquer à cœur ouvert. La campagne est plus sûre que la chambre la mieux gardée : pas de murs, pas d'oreilles.

— Eh bien! oui, l'occasion est bonne, profitons-

en ! vous saurez à la fin ce que je pense de vous, il y a trop longtemps que cela m'étouffe, fit-elle cédant à une tentation d'autant plus impétueuse qu'elle l'avait jusque-là domptée plus énergiquement. Pour une fois, répétait-elle haletante, pour une fois !

— Ce que vous pensez de moi? Voilà, par exemple, ce que je devine sans peine. Et vous devinez également quelle est mon humble opinion à votre égard.

Elle soupira avec impatience :

— Soyons francs... puisque nous n'attendons plus rien l'un de l'autre, fit-il avec un cynisme insultant qui amenait la rougeur aux joues parcheminées de Mme Devon. Nous nous sommes toujours épargné les récriminations et les apostrophes véhémentes, mais, pourquoi ne nous accorderions-nous pas cette douceur que je goûte autant qu'un autre?

« Aux temps dont je vous parle, aux beaux débuts d'une connaissance qui devait être fertile en incidents, vous avez eu recours à moi... »

Elle l'interrompit.

— J'ai accepté les services d'argent que vous m'avez offerts, j'ai eu confiance en vous; j'aurais aussi bien pu me confier à un loup affamé... Et j'ai payé mon aberration par huit années de tourment. Vous avez durement abusé de la situation. Pendant huit ans, vous m'avez harcelée, dit-elle avec une sombre rancune ; ils ne doivent point parler de cruauté féroce ceux qui ne vous ont pas vu à l'œuvre...

— Chère madame, vous m'avez choisi pour gendre...

Petite porta les deux mains à sa tete et sourit d'un sourire d'égarement; elle se dit qu'on ne l'avait pourtant pas prévenue que sa chute la rendrait folle... Et tout en se répétant qu'elle était folle, elle aurait voulu les interrompre, s'élancer vers eux, les supplier de se taire, leur crier qu'ils se trompaient, qu'ils mentaient, les conjurer à genoux de mettre un terme à cette lugubre feinte.

— Vous connaissiez, continua Mme Devon, le pouvoir que vous aviez sur moi, vous saviez qu'il fallait que le mariage de Petite se conclût avant que personne soupçonnât le véritable état de choses. Oh! quelle vie vos persécutions et votre avidité m'ont faite...

Elle exhalait à la fin la haine amassée. Après s'être tue si longtemps, si stoïquement, quelque chose en elle s'était déchaîné et elle ne pouvait plus se taire; elle s'enivrait du bonheur périlleux de le mépriser et de le haïr... et c'était peut-être elle qu'elle méprisait et qu'elle abhorrait en lui.

— Mais Dieu sait...

— Dieu?... fit-il

— Ah! vous ne me torturerez plus de vos exigences, l'héritage de Mme Aris m'a délivrée. Vous épouserez Alberte, puisque vous mettez à ce prix votre silence, mais ne me demandez plus rien, n'essayez plus de rien m'arracher: je suis lasse de souffrir par vous.

— Ceci veut dire que vous croyez n'avoir plus à me craindre.

— Je n'ai plus besoin de vous..

— On a toujours besoin de moi

— Il est inutile de me menacer quand vous me tenez à l'abri.

— Vous n'y êtes pas encore, dit-il très doucement. Oubliez-vous que je possède plusieurs documents mentionnant entre nous certaines conventions qui pourraient n'être pas au goût de votre pointilleux gendre? Oubliez-vous certaine dépêche qui appelait formellement Alberte auprès de sa tante et les preuves fort évidentes de combinaisons justiciables d'un autre tribunal que celui de l'opinion publique...

Non, pas un mot, pas un signe qui pût apaiser l'enfant, la leurrer encore... Oh! pauvre cœur déchiré, comme elle pleurait!...

— Pourquoi ne ferais-je pas rentrer ma femme dans son légitime héritage? fit M. Schwab.

— Parce que j'ai tenu mes engagements, si l'on peut donner ce nom à une rançon que vous m'avez arrachée de vive force. Je vous répète qu'Alberte vous épousera dans quelques jours, vous me rendrez alors les documents en question et nous serons quittes.

Maintenant, elle le disait elle-même pour ne plus laisser de doute à l'enfant foudroyé par cette révélation, elle lui livrait d'un seul coup le secret si bien gardé.

Petite regarda autour d'elle avec effroi, avec désespoir: elle aurait voulu empêcher la nature d'entendre cet aveu. Après avoir failli tuer Petite, Mme Devon lui donnait en ce moment un coup plus meurtrier, plus inguérissable que celui de sa chute.

— Je ne vous ferai pas de mal si vous respectez

les clauses de notre marché. Mais ne me devez-vous pas de la reconnaissance quand je vous enlève la plus mauvaise carte de votre jeu en la personne d'Alberte? dit-il d'un ton dégagé qui contrastait avec l'emportement de son interlocutrice... Vous avez habilement pesé sur elle, mais il est bien juste que vous la contraigniez à être heureuse, vous l'avez réduite à la misère avec une dextérité que j'admire encore. Cependant, si elle était tombée par la fenêtre à la place de Marceline, vous savez bien ce qu'on aurait dit... Le moyen ne valait rien : le mien est meilleur ; Mlle Devon a fait beaucoup de façons pour l'accepter : c'est un point que nous règlerons, Mme Schwab et moi, lorsque nous serons ensemble au Brésil.

— Je souhaite seulement qu'Alberte devienne pour vous ce qu'elle a été pour moi, gronda Mme Devon.

— Oh! vous, vous l'avez trop gâtée, dit-il avec un indéfinissable sourire, nous y remédierons.

— Oui, elle ne saurait être en meilleures mains.

— Certes. Et ne vous affligez pas si vous la voyez fantasque à mon égard ; je puis vous certifier qu'elle aura tout le temps de s'en repentir. Je ne nie pas, chère madame, que vous n'ayez bien manœuvré pour forcer son consentement, mais avouez que vous n'auriez pas eu ce tour de main si M. de l'Hérian n'avait été en jeu. Avez-vous été assez longue à comprendre qu'entre M. de l'Hérian et Mlle Devon pointait une inclination réciproque... Que Marceline serait donc heureuse, si elle m'entendait... si elle m'entendait employer des termes aussi choisis, veux-je dire.

car pour ce que lui apprendraient mes paroles.
Vous avez fini par vous apercevoir que le cœur de votre beau neveu était attiré vers notre héroïne ; car c'est une héroïne, morbleu !...

— Oh ! de grâce, épargnez-moi vos appréciations...

— ... Et qu'en tous cas, aussi longtemps qu'Alberte serait libre, il n'épouserait pas Petite ; à l'heure actuelle notre gentilhomme se raidit pour faire honneur à une parole que, sans nous, il aurait déjà violée. Alberte connaît d'un bout à l'autre les faits que je vous rappelle, elle se taira pour ne pas nuire à votre sensitive. Il me plaît d'avoir une femme sublime, désintéressée, qui aime mieux tout perdre, — par Jupiter, elle aime mieux m'épouser ! — renoncer à ce qui lui appartient, contrarier ses tendances, plutôt que de causer un tort à sa sœur.. Elle prefère Marceline à l'argent et à M. de l'Hérian, et elle a raison pour une moitié dans cette résolution ; on ne pourrait plus demander à une femme..

« Et moi j'adore les beaux sentiments ; j'en ai jeûné longtemps, j'en veux orner mon foyer. Notre mariage n'est pas si disproportionné ; elle apporte en dot sa noblesse d'esprit, sa générosité et le reste, moi la fortune, et c'est encore elle, après tout, qui fournit la denrée la plus introuvable. J'aime sa vaillance, pourvu qu'elle l'anéantisse devant moi. Je suis un homme sans préjugés..,

— Sans scrupule.

— Je dis bien. C'est la même chose.

Il se mit à rire gaiement, il était très heureux...

— Nous marchons, vous et moi, dans les mêmes chemins, le point est acquis : ne nous reprochons,

donc rien et convenez que, pour l'habileté, je vous égale... presque... Nous disions que ce notaire...

Ils s'éloignèrent. Petite se releva pour ne plus jamais être la joyeuse Petite au cœur épanoui. Elle s'enfuit vers la maison.

Petite se coucha de si bonne heure qu'Alberte la vit très peu. Pendant que la sœur aînée, remplaçant Mme Devon, donnait à l'enfant l'aide et les soins que réclamait encore son état, Petite dit à peine un mot : elle tombait probablement de sommeil. Cependant, lorsque Alberte revint le matin suivant à l'heure où Petite s'éveillait d'ordinaire, l'enfant tourna vers sa sœur une figure complètement blanche, deux yeux qui semblaient ne pas s'être fermés de la nuit. Elle affirma qu'elle n'était pas malade, se leva comme de coutume et demanda à ce que Lise la conduisît à la chapelle du couvent. Elle était de retour quand M. de l'Hernan arriva pour passer la journée à Irven. En apprenant l'absence inopinée de sa tante, il se retira aussitôt ; Petite offrit de l'accompagner jusqu'au bout du jardin ; elle le fit passer par cette allée de platanes où elle lui avait parlé avec tant d'expansion un jour. Là elle lui dit :

— Marc, promettez-moi d'écouter sans m'interrompre ce que je vais vous dire et de m'accorder sans discussion ce que je veux vous demander.

— Voilà une promesse que je me suis promis de ne jamais faire, dit-il en souriant ; comme Jupiter j'ai juré par le Styx de ne pas jurer par le Styx... à la légère.

Elle secoua la tête d'un air si sérieux qu'il cessa de plaisanter, d'autant plus vite qu'il n'était pas d'hu-

meur très plaisante. Il remarqua qu'elle marchait mieux aujourd'hui et comme si elle avait eu beaucoup de force; sa cicatrice s'effaçait : Petite redeviendrait jolie dès qu'elle serait moins pâle. Le cœur de Marc s'émut d'affection pour elle. Mme Devon et M. Schwab avaient fait gratuitement injure au jeune homme; s'il avait jamais chancelé dans son désir de s'unir à Marceline, sa résolution était devenue inébranlable du jour où l'enfant avait été frappée dans sa beauté et son bonheur.

Petite reprit :

— Promettez-moi tout de suite, Marc, je vous en prie.

Il jugea superflu d'irriter par la contradiction ce caprice d'enfant gâtée.

— Je vous promets tout, fit-il avec une indulgence enjouée; mais, pour ne pas établir un précédent déplorable, je vous préviens que c'est la dernière fois !

Elle sourit :

— Oui, fit-elle, la dernière.

Il était trop doux, trop compatissant, cela paraissait la faire souffrir...

— Ainsi, poursuivit-elle, c'est entendu. vous ne discuterez pas parce que, voyez-vous, Marc, je ne suis pas très... patiente, oui, c'est cela, je n'ai pas de patience, il faut que ce soit fait en deux minutes. J'ai votre parole.

Elle parlait simplement, posément, elle avait l'air tendre et courageux.

— J'ai réfléchi, Marc, que je ne voulais pas me marier, — ni avec vous, ni avec un autre... Je vous

en prie, soyez bon, ne m'affligez pas, ne m'obligez pas à vous le répéter, cela me coûterait beaucoup. Je ne veux pas un mot, pas un mot, entendez-vous, un homme n'a que sa parole. Demain, maman vous confirmera mon dessein, il n'y a pas à y revenir.

Et comme, malgré tout, il commençait à parler, elle l'interrompit.

— La raison, Marc? mais je vous la donne : je voulais et puis, je ne veux plus. Je suis capricieuse. Mais, par exemple, je ne revoudrai jamais, soyez bien tranquille... bien sûr, c'est-à-dire...

Elle rit un peu et son rire se termina par un sanglot étouffé, mais elle resta impénétrable; la fermeté de cette enfant déjoua les tentatives de l'homme perspicace.

— C'est assez, Marc, vous m'avez promis... Vous verrez quels bons amis nous allons devenir; — vous rappelez-vous quand je vous cueillais des graminées un jour que nous nous promenions ici... un jour où j'avais la tête très dure! A mesure que je vous les donnais à tenir, vous en laissiez tomber en route : cela m'a fait un peu de peine pour mes herbes... et un peu pour moi aussi.

Elle trébucha contre une racine et se retint au bras de Marc; elle resta une minute appuyée sur lui, murmura un mot tout bas, puis se redressa et lui dit de partir.

Il obéit avec irritation, l'attendrissement qu'il éprouvait le courrouçait contre elle.

— Tête de linotte... pensa-t-il en marchant à grands pas.

Tête de linotte... semblaient répéter les moineaux qui pépiaient à coups vifs dans le feuillage.

Mais il y avait en Marc une voix secrète qui répondait : Cœur de héros.

Lorsque M. de l'Hérian eut disparu, Petite glissa sur l'herbe au pied d'un arbre, sa pauvre jambe infirme repliée sous elle, elle s'étendit là.

— Ah ! il est heureux, se disait-elle dans sa mortelle détresse, et elle pleura, elle pleura avec des sanglots bas, comme épuisés ; sa douleur était si intime, si profonde, qu'elle n'arrivait plus à la surface que par un déchirant effort...

Mme Devon rentra assez tard, elle déclara qu'elle avait diné et monta dans sa chambre en emmenant Petite. La jeune fille débarrassa silencieusement Mme Devon de sa mante et de son chapeau.

— Tu es fatiguée? dit enfin la veuve surprise de n'être pas accueillie par les démonstrations caressantes que lui prodiguait sa fille après les moindres séparations. Mais tes mains sont glacées : Alberte t'a laissée avoir froid?

— Non, maman, je n'ai pas froid. Et je ne suis pas fatiguée, j'ai encore beaucoup à faire.

— Ah ! est-ce Marc qui t'a confié tant de besogne Il est venu...

— Oui, et je lui ai rendu sa parole.

Mme Devon regarda sa fille.

— Quelle parole? A propos de ton colibri?

— Je lui ai dit que je ne serais pas sa femme et vous le lui répéterez demain.

— Voilà, s'écria Mme Devon, une enfant qui a repris la fievre...

Il y avait en effet de la fièvre dans les yeux de Petite une sorte de délire silencieux.

Il était déchiré ce voile qui avait caché à la jeune fille toute une portion de la vie maternelle, l'œuvre d'une dissimulation obstinée était à la fin détruite. Les traits de Marceline s'empreignaient d'une douleur qui les flétrissait plus vite que ne l'avait fait la maladie. Cette fois ce n'était plus le corps de l'enfant qui était brisé sans espoir de guérison complète, c'était son âme qu'on avait blessée sans retour.

— Maman, comme je l'ai dit à Marc, j'ai réfléchi que je ne me marierais pas, — et j'ai reflèchi aussi qu'il fallait congédier M. Schwab et donner la fortune de tante Aris à Alberte; et puisque Marc a de l'affection pour ma sœur...

Mme Devon caressa des deux mains le front de sa fille :

— Ma pauvre petite bète à bon Dieu..., dit-elle.

C'est tout ce qu'elle trouva de colère devant les déclarations de Petite.

— Maman, écoutez-moi, par pitié. J'ai appris des choses...

— Tu as appris?... dit la mère dont l'inquiétude s'éveillait. Alberte aurait-elle osé...

— Non, ce n'est pas Alberte, c'est vous. Oui, fit-elle détournant son visage, et parlant comme si chaque mot la torturait. Je vous ai entendue l'autre jour avec M. Schwab, j'étais derriere la haie.

— Ah!

Il y eut un silence.

— C'est vrai ce que vous disait cet homme?

— Non, c'est faux, fit lentement la mère.

Mais la confiance de Petite était évanouie.

— Que Dieu nous aide, je crois que M. Schwab n'a pas menti, et, fit-elle avec épouvante; nous avons commis une grande faute. Il faut la racheter tout de suite, il faut nous repentir. Dieu peut nous pardonner si nous réparons vite, mais il faut réparer, expier... N'ayez pas peur, maman, je paierai pour vous... Mais dites à Dieu que vous regrettez... Vous regrettez, n'est-ce pas? C'est pour moi que vous avez tout fait.

Elle disait : Nous avons commis une grande faute... Elle se chargeait du crime, elle persistait à excuser sa mère, à l'entourer encore d'une sorte de respect; dans l'immense désolation de tout son être, l'amour filial subsistait plus fort, plus généreux, prêt au sacrifice. Mais elle vit avec désespoir que ses paroles frappaient une oreille volontairement endurcie, une conscience sourde. Elle conjura éperdument sa mère d'empêcher ce coupable mariage, de rendre à Alberte la fortune.

— Et dites-lui d'épouser Marc, gémit-elle.

— Marceline, dit sévèrement la veuve, cessez ces divagations qui nous abaissent toutes deux; je ne vous permettrai pas de discuter mes actions, je ne me laisserai pas juger par ma fille. Il n'y aura rien changé, Alberte épousera M. Schwab un peu plus tôt, voilà tout.

— Alors, dit la jeune fille se redressant par un effort suprême, je n'ai plus qu'à agir malgré vous à défaire votre ouvrage...

— Toi!... dit la mère avec dédain.

– Oui, vous m'y forcez. Je parlerai à Marc et à Alberte.

— Que leur diras-tu? Allons, va, que je voie comment tu t'y prendras pour accuser et dénoncer ta mère...

Petite se tut, atterrée.

— Toi vivante..., Alberte ne sera jamais la femme de Marc, elle n'aura jamais l'héritage de Mme Aris...

— Moi vivante....., vous voulez donc que je meure?...

Elle était si douce, si aimante encore dans sa douloureuse honte, que le cœur de Mme Devon aurait dû en être brisé.

— Je ne veux pas de cette fortune et je ne veux pas que ma mère la conserve.

— Tu n'as pas la disposition d'un centime avant ton mariage, ne déraisonne donc pas.

— Vous ne voudriez plus de moi si j'étais pauvre?...

— Je te veux obéissante.

— Même si cette obéissance est pour toutes deux un crime?...

— Ne prolongeons pas une discussion absurde, il n'y a pas ici deux avocats aux prises, il y a une enfant et sa mère.

— Oui, répétez-le..., une enfant et sa mère.

Petite s'approcha, palpitante de tendresse.

— Ainsi, tu te soumets? fit la mère prête à l'attirer sur son cœur.

— Non, maman.

Elle se recula pâlissante.

— Nous serons donc ennemies, Marceline.

Mais, devant cette catastrophe, Mme Devon ne perdit ni son autorité ni son sang-froid, elle para ce nouveau coup plus rude que les autres avec la même décision, — avec plus d'inflexible dureté, parce que le danger était plus grand, parce qu'elle souffrait davantage.

— Le mariage d'Alberte aura lieu dans quelques jours, d'ici là tu seras séparée de ta sœur, tu ne verras personne. Pour elle comme pour toi, tout aura lieu ainsi que je l'avais décidé; de plus forts que toi ne m'ont pas entravée dans mes résolutions. Avant d'exécuter un projet insensé qui est pour moi une grave injure, tu apprendras que ton premier devoir est le respect de ta mère. Tu apprendras aussi qu'on ne se joue pas de moi. Cependant, dit-elle avec un dernier regard sur l'enfant écrasée, si tu reviens à la raison, je m'engage à tout oublier; c'est plus que je n'en pourrais promettre à personne.

Mais elles savaient bien qu'il n'était plus en leur pouvoir d'oublier jamais. Quelques paroles échangées avaient brisé cette sainte union qui paraissait indestructible; un siècle n'effacerait pas le résultat de cette courte minute, toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver cette petite tache.

Et le jour du mariage d'Alberte arriva. Pendant l'intervalle qui avait précédé cette date, Petite, cloîtrée dans la chambre de sa mère sous prétexte d'une indisposition, était restée étrangère à tout, elle n'avait pas une fois revu Alberte, elle n'avait pas pu lui dire :

« Je sais .. ne te sacrifie plus... »

Elle avait essayé d'écrire à sa sœur, mais Mme De-

von faisait bonne garde, et, sans rien dire, elle avait rendu à Petite ses billets non décachetés. Mme Devon avait été impitoyable de vigilance. Petite ne retrouverait sa sœur qu'après la cérémonie du mariage, lorsque Alberte porterait un autre nom, et, en pensant qu'il n'y aurait plus alors de réparation possible le cœur de Petite bondissait tumultueusement.

Le malheur d'Alberte l'absorbait au point de lui faire oublier tout ce qui ne s'y rattachait pas étroitement. Elle ne savait pas si Marc était revenu, s'il s'était expliqué avec Mme Devon, elle ne savait rien, sauf qu'Alberte se mariait aujourd'hui et que plus rien ne pouvait soustraire la jeune fille à son sort. C'était dans l'ardeur de son dévouement pour Petite qu'Alberte avait consenti, qu'elle avait enduré le blâme de sa sœur, l'arrogance de ce parvenu. Ah ! Petite aurait dû deviner plus tôt qu'il fallait un motif sublime pour qu'Alberte courbât ainsi son orgueil.

Les nouveaux époux devaient se mettre en route pour le Brésil, où M. Schwab avait momentanément des intérêts. L'indisposition supposée de Petite servirait encore à excuser son absence pendant la cérémonie, mais Mme Devon faisait grande toilette pour accompagner Alberte à l'église et lui servir encore une fois de mère ; la veuve clorait ainsi dignement sa mission auprès de sa belle-fille. Mme Devon revêtit une robe de soie mate qu'agrafait au col une broche de diamants que M. Schwab lui avait gracieusement octroyée. Et sur une table gisait un bracelet de rubis roses fourni également par M. Schwab, et qu'Alberte, dans-une note compassée, avait offert

à sa sœur Marceline en son nom comme en celui du généreux donateur.

Pendant que Mme Devon finissait de s'habiller, elle fut plusieurs fois interrompue par l'appel discret des bonnes qui vinrent frapper à la porte et adresser à leur maîtresse des chuchotements animés. Mme Devon répondait d'un ton assuré, réglant sans doute quelque détail avec son entente ordinaire, et procédait de nouveau à ses préparatifs. On entendait déjà dans la cour les voitures des invités, et ce bruit acheva de bouleverser Petite en lui prouvant qu'elle ne se trompait pas, puisque ces gens venaient pour la noce d'Alberte.

Mme Devon qui était en retard compléta à la hâte sa toilette. Au moment où elle allait appeler Lise pour se faire remplacer auprès de Petite, l'enfant se trouva mal et Mme Devon ne put la quitter. Sans appeler d'aide, la veuve soutint sa fille dans ses bras, lui fit respirer des sels, lui baigna d'eau aromatique le front et les mains; et, lorsque Petite ouvrit les yeux et revint un peu à elle, sa mère l'étendit sur le lit, puis elle envoya dire en bas qu'on ne l'attendît pas.

Les premiers mots de Petite furent pour demander où était Alberte, avec le vague espoir qu'on allait peut-être la lui amener.

— Tout le monde est à la mairie, répondit brièvement Mme Devon.

« Écoute, on sonne déjà à l'église, la messe va commencer.

Le vent apportait jusqu'au château une sonore vibration de cloches.

Mme Devon dans sa robe soyeuse, bruissante, sur laquelle le scintillement de sa broche allumait de fulgurants éclairs, s'assit auprès de Petite. Elles restèrent d'abord silencieuses. Au bout d'une assez longue pause, Mme Devon toucha de sa main, encore gantée, l'épaule de Petite.

— Marceline, ton obstination ne sert plus à rien, Alberte est mariée à la mairie et à l'église, regarde l'heure. Dis-moi que tu renonces à ton caprice ; je ne te demande pas même de te repentir, accepte seulement un fait accompli, que ni toi ni moi ne pouvons plus annuler. Promets-moi de ne jamais revenir sur ce qui nous a un instant désunies, promets d'accueillir Marc comme par le passé quand tu le verras tout à l'heure.

— Non, dit impétueusement la jeune fille, je ne veux plus de bonheur...

— C'est fait, te dis-je... Mais regarde donc l'heure. Sois une enfant docile, je saurai récompenser ton obéissance.

— Non, fit Petite qui pleurait amèrement, je n'a pas besoin de récompense.

On demanda encore Mme Devon, la veuve alla jusqu'à la porte et revint presque aussitôt. En ce moment résonna de nouveau le roulement des voitures. Petite, qui s'était à demi soulevée pour prêter l'oreille s'affaissa sur son lit. Elle avait conservé jusque-là un dernier et tenace espoir, l'idée qu'il arriverait quelque chose, un miracle s'il le fallait, que Dieu s'interposerait pour empêcher la consommation de cette injustice...et il ne s'était rien produit, aucun défenseur n'avait surgi pour prendre le parti d'Alberte.

Alberte était mariée, elle allait venir auprès d Petite, elle montait peut-être déjà dans sa hâte d'embrasser la sœur pour laquelle elle s'était immolée. Petite croyait entendre dans le passage le frémissement d'une longue traîne. Alberte entrerait sous ses vêtements blancs, sa parure de victime; elle aurait aux lèvres ce sourire fier et résigné que Petite avait admiré sans le comprendre; elle se pencherait sur Petite pour l'embrasser, scellant par cette caresse le noble abandon de tout ce qu'on lui avait pris. A cette pensée, Petite gémit tout haut comme sous l'oppression d'une douleur physique intolérable.

— Qu'elle ne vienne pas, qu'elle ne vienne pas!... gémit l'enfant. J'aime mieux ne plus la revoir jamais.

— Petite...

Mme Devon se rapprocha, mais, pour la première fois, Petite repoussa sa mère, et, les traits durcis, les yeux brûlants, elle s'écria :

— Ce que nous avons fait est abominable...

— Enfant, dit la mère, étrangement troublée, ne veux-tu pas m'entendre?

— Non, fit Petite en l'écartant, c'est fini...

La faible impulsion de cette petite main qui la repoussait fit chanceler la veuve.

— Ainsi, Petite, tu me condamnes?...

Un long sanglot lui répondit.

— Enfant, parle-moi.

Petite restait immobile, le visage caché dans les coussins pour ne plus voir sa mère, la main étendue pour l'éloigner. Le regard de Mme Devon se remplit de terreur. La veuve s'agenouilla pour mettre sa bouche au niveau de Petite.

— Mais, Petite, écoute-moi, dit-elle d'une voix étranglée. Alberte n'est pas ici, Alberte a disparu ce matin ; j'ai cru jusqu'au dernier moment qu'elle reviendrait, qu'on la retrouverait, — et elle n'est pas revenue. Alberte n'est pas mariée.

XV

Alberte n'avait pas dormi pendant la nuit qui devait précéder son mariage, elle ne s'était pas même couchée, espérant peut-être confusément arrêter ainsi le temps dans sa marche et retarder l'instant où elle ne s'appartiendrait plus. Dans la solitude de sa chambre, dans le silence de la nuit, elle sentit s'évanouir, se fondre, le courage exalté qui l'avait si merveilleusement soutenue; son excitation tomba, elle crut sortir d'un tourbillon.

Depuis plusieurs jours on la privait de l'influence qu'exerçait sur elle la vue de Petite infirme qu'il fallait à tout prix épargner, de Petite à laquelle Alberte pouvait acheter encore un peu de bonheur. Mais voilà que le prix de ce bonheur douteux lui parut exorbitant, insensé, — sans que, toutefois, elle entrevit la moindre possibilité de renier cette dette.

Elle éprouva à la fois avec violence tout ce qui dans M. Schwab avait exaspéré son antipathie. Elle se détourna pour ne plus apercevoir sa robe de noces mollement étalée sur deux chaises et qui, dans l'ombre semblait envelopper une chose morte.

Il y avait entre elle et M. Schwab un irréconciliable antagonisme de leurs cerveaux et de leurs races.. Et cet homme qu'elle méprisait serait le maître dans la maison d'Alberte, il serait le chef, le père de famille... Tout son être se souleva de révolte à cette image. Et cependant, elle ne voyait nulle issue, nulle manière d'échapper à son malheur. Dans une véri-

table agonie de détresse, elle se jeta à genoux pour demander à Dieu le courage d'accomplir jusqu'au bout son sacrifice qui tout à coup lui semblait au-dessus de ses forces. Son âme tourmentée s'élança vers Dieu dans une plainte douloureuse. Elle pria avec tant de ferveur que les larmes baignèrent ses joues. Dans un grand élan d'abnégation et de tendresse, elle demanda solennellement que Petite fût heureuse avec Marc et qu'Alberte ne défaillît point avant d'avoir achevé sa tâche. Et Dieu répondit par une inspiration qu'Alberte reçut dans son cœur palpitant encore incrédule. Il dissipa les ténèbres dans lesquelles on avait à dessein égaré cette jeune et droite conscience ; il montra à la jeune fille qu'en se mariant ainsi, elle commettait une action monstrueuse et criminelle, qu'on n'avait pas le droit de lui imposer une union avec un homme sans foi et sans honneur, mais qu'elle n'avait pas non plus, elle, le droit de s'engager dans de tels liens. L'échafaudage d'arguments savamment élaborés par Mme Devon fut renversé. Ainsi seule devant son Créateur, qu'elle avait imploré dans un de ces appels déchirants auxquels il ne reste jamais sourd, presque face à face avec Lui dans un auguste entretien, elle vit qu'elle aurait pu être sauvée, disparaître de la vie de Petite, s'anéantir comme si elle n'avait jamais vécu, assez bien se cacher. rompre avec ce qui l'attachait ici d'une façon assez décisive pour redevenir libre sans compromettre la sécurité de Petite.

Que n'avait-elle envisagé cette possibilité plus tôt ! Pourquoi s'était-elle laissé éblouir par tant de sophismes ? Maintenant qu'il lui restait seulement quelques heures, elle n'avait pas le temps d'agir,

pas même de penser. Et elle était pourtant envahie par un espoir craintif et délicieux. Dès l'instant où cette idée de délivrance avait brillé pour elle, il lui était devenu impossible d'accepter, sans se débattre l'asservissement. Toutes ses facultés grandies par ce espoir allaient infailliblement l'entraîner. Elle s'en fuirait n'importe comment pour aller n'importe où mais elle quitterait cette maison, sa résolution était arrêtée.

Elle acceptait les conséquences irrémédiables de son action ; elle n'ignorait pas la défaveur qui s'attacherait à la rupture d'un mariage en pareilles circonstances, mais cette perspective ne la fit pas hésiter. Et cependant sa nature, éprise de correction, ennemie de l'éclat, souffrait plus amerement qu'une autre de l'extrémité où elle s'était laissé acculer ; mais elle avait été imprudente, il était juste qu'elle souffrît. Elle était résolue à s'isoler totalement de son passé, à changer de personnalité, en quelque sorte. Et c'était le seul moyen de se sauver sans nuire à Petite.

Pour rester libre, elle renoncerait à tout ; elle ne pensait pas à l'affection qu'elle avait pu inspirer à M. de l'Hérian, elle était trop loyale pour avoir admis cette éventualité, mais elle se résignait à vivre pauvre, ignorée, du travail le plus rude, dans le rang le plus humble ; elle consentait à ne jamais revoir Petite, comprenant bien que sa détermination actuelle ne pouvait avoir d'efficacité et d'excuse que si elle se condamnait à un éternel bannissement : il fallait que pour Alberte et Marceline, la séparation fût si définitive, que la mort même n'en pût réaliser de plus complète.

L'heure pressait. Alberte ouvrit sa fenêtre, la nuit était pluvieuse et tourmentée, le vent agitait les arbres, mais tout paraissait endormi dans le château; Alberte referma sans bruit et commença aussitôt ses préparatifs. En cherchant un manteau, elle marcha sur un pan de sa robe de noce, elle recula comme si elle avait effleuré un reptile; il lui sembla qu'un monde d'événements séparait la minute présente de l'instant si peu éloigné où la fiancée malheureuse de M. Schwab regardait cette robe comme la livrée de son esclavage. Elle enleva de son doigt le bijou que, depuis ses fiançailles, elle avait scrupuleusement porté; et elle s'allégea ainsi d'un poids considérable.

Elle compta ce qui lui restait d'argent; le dernier trimestre de sa pension était presque intact. Elle mit alors de solides chaussures, s'enveloppa d'une épaisse mante de drap. Son esprit, extraordinairement lucide, ne lui laissait négliger aucun détail; il s'agissait de jouer bravement et soigneusement cette partie périlleuse qui était sa suprême ressource.

Après avoir éteint sa lumiere, elle quitta sa chambre, le cœur battant; elle descendit sans encombre l'escalier et se trouva dans le vestibule. Les nuages, pourchassés par le vent, livrèrent passage à un rayon de lune qui glissa sur les tentures et la chasse aux loups que celles-ci représentaient. Et, à la faveur de cette clarté blafarde, Alberbe vit qu'il y avait quelqu'un entre elle et la porte de sortie qu'il lui fallait atteindre. Elle ne put reconnaître d'abord à qui elle avait affaire, mais la forme indistincte remua, se retourna, et, en voyant luire dans l'ombre deux prunelles félines, la jeune fille devina Mélite;

elle s'aperçut avec un petit tressaillement que la vieille gouvernante la voyait aussi. Les habitudes pratiques que Mélite conservait depuis que la chute de Petite avait altéré son esprit expliquaient à peu près sa présence dans ce lieu et à cette heure indue, — trois coups venaient de sonner à la grande horloge du château.

Mélite regardait Alberte fixement, sans surprise; elle élevait le bras comme si elle portait une lampe, mais sa main était vide; et, de l'autre main, sans parler, elle faisait signe à Alberte de la suivre. La jeune fille se rappela : Mélite répétait sa pantomime du soir où elle avait conduit Alberte dans la chambre de l'évêque.

Mais elle barrait toujours le chemin, il fallait se retirer ou payer d'audace. Alberte était résolue à tout braver; elle marcha dans la direction de la porte sans bien savoir ce qu'elle allait faire. Mélite s'écarta lentement, et, toujours muette, continua d'adresser à Alberte son sinistre geste d'appel. Alberte se rapprocha encore, mais la lune se voilant tout à coup, la jeune fille né peut plus surveiller les mouvements de Mélite. D'une main éperdue, elle chercha les verrous qu'elle tira avec effort. A la fin, la porte s'ouvrit, le vent s'engouffra dans le vestibule y répandant la pluie qui commençait à tomber au dehors. Alberte se cramponna de toutes ses forces au battant qui résistait comme si, de l'intérieur, Mélite s'y fût accrochée.

Elle parvint pourtant à refermer. En quelques bonds, elle traversa la cour sans savoir si elle était, oui ou non, poursuivie.

Elle connaissait assez bien l'enceinte délabrée d'Ir-

ven pour réussir à gagner la grande route. Là, elle courut d'une haleine jusqu'en haut de la montée, elle s'arrêta pour regarder derrière elle, mais nulle lumière n'apparaissait dans la masse sombre du château, on n'entendait aucun bruit prouvant que Mélite eût donné l'alarme.

Alberte reprit sa course. La jeune fille était animée d'une vaillance intrépide qui plus tard lui sembla miraculeuse. Elle voulait aller chez Marie ; l'idée de se réfugier auprès de son ancienne bonne avait été pour elle un trait de lumière.

Mais l'obscurité et la pluie déroutaient ses notions topographiques ; au bout d'un quart d'heure, il lui fut impossible de s'orienter. Elle continua à s'avancer droit devant elle. Le vent gémissait dans les fils télégraphiques, et cette plaintive harmonie la guidait, l'aidait, à ne point sortir de la route.

L'étrangeté de sa situation l'accablait cruellement. Oh ! combien elle enviait les jeunes filles endormies à cette heure sous le toit paternel...

Elle devait avoir fait beaucoup de chemin quand un lointain roulement de voiture vint renouveler ses craintes : était-on déjà à sa recherche ? Elle essaya de presser le pas, de courir, la voiture la gagnait. Elle se jeta de côté contre une haie qui bordait la route. Au même instant, le véhicule passa, lançant les lueurs vives de sa lanterne sur l'endroit où Alberte était blottie. Mais cette clarté, qui effraya la jeune fille, lui rendit un appréciable service ; grâce à ce secours imp[illegible], Alberte put constater qu'elle était parvenue juste au carrefour où aboutissait le chemin du hameau ; elle avait failli passer outre pour se perdre au delà de son but en pays inconnu, elle

distingua vaguement la grande croix de pierre qui occupait le centre d'un espace gazonné. Il n'y avait plus qu'à s'engager dans le chemin de droite, il menait à la maison de Marie.

Et, en effet, après une nouvelle course et quelques tâtonnements, elle frôla les fagots qui servaient de palissade à la cour de la bonne fille.

Elle ouvrit sans difficulté la petite barrière à claire-voie. Un coq, en l'entendant, se mit à chanter et elle fut aussi saluée par le bêlement dolent d'une chèvre. Elle frappa à la porte de la maison.

— Qui est là? cria une voix endormie.

— Moi, Alberte. Ouvrez.

On vint lui ouvrir; il était temps, ses jambes se dérobaient. Marie, son chandelier à la main regarda Alberte d'un air effaré et fit un signe de croix.

— Jésus, Marie!... est-ce toi, Alberte ?... Ne sommes-nous pas au jour de tes noces?... Est-ce-toi ou ta pauvre âme?...

La vieille femme était troublée à ne plus se contenir. Elle n'avait pas pris le temps de s'habiller complètement, ses cheveux gris s'échappaient en désordre de sa coiffe de nuit. En voyant cette figure amie, Alberte fallit fondre en larmes de bonheur et d'épuisement. Elle tomba sur une chaise en tremblant de tous ses membres. Elle voulut dire ce qui l'amenait, mais Marie, qui s'était un peu remise, lui imposa silence.

— Non, tais-toi, ma fille. Tu as eu peur, on t'a fait du mal peut-être et tu t'es sauvée chez ta vieille bonne. Tu resteras ici autant que tu voudras et personne ne viendra t'y prendre. Je sais encore comment te soigner.

Alberte se laissa faire. Marie lui enleva son manteau mouillé, ses chaussures boueuses, raviva un charbon qui couvait sous la cendre; elle prépara une tasse de lait chaud qu'elle servit à Alberte avec du pain et des fruits. Puis elle monta à l'étage supérieur où elle se livra à un grand remue-ménage. Quand elle redescendit, Alberte, engourdie par le feu, sommeillait sur sa chaise. Il fallut que Marie aidât la jeune fille à gravir le raide escalier de chêne. Elle avait disposé pour Alberte son appartement d'apparat, la célèbre chambre à feu. Et, de fait, le feu ronflait dans le petit poêle de fonte qui devait être bien étonné de l'aventure. Le lit, tout prêt et chauffé, étalait orgueilleusement ses draps de toile bise, sa couverture d'indienne piquée et son bel édredon cramoisi. Marie dévêtit Alberte, dont la torpeur croissait, elle hissa la jeune fille dans sa vaste couche rustique et se retira.

Il faisait encore nuit noire, le vent mugissait et jetait furieusement la pluie contre les petites vitres au châssis branlant.

Alberte enfonça avec délice ses membres exténués dans l'épaisseur molle et tiède du matelas de plume. Elle était assez brisée pour ne plus sentir que la fatigue physique et elle s'endormit aussitôt.

Lorsque Alberte s'éveilla, le jour se repandait depuis longtemps sur les murs blanchis de la bell chambre, et Marie entrait armée d'un bol de soup ante qu'elle déposa sur une table près du

— Qu'on dort donc bien chez toi ! dit Alberte en em- ssant le visage ridé qui se penchait interrogativement sur elle, et maintenant que je te dise...

— Non, mange d'abord, dit Marie.

Pour tout concilier, Alberte parla en mangeant. Marie écouta jusqu'au bout d'un air attentif.

— Tu as bien fait de venir, dit-elle quand Alberte eut fini. L'extrémité était grande. Pourquoi aussi, avais-tu accepté ce qui était injuste? Pour épargner ta sœur... mais Dieu n'aurait-il pas trouvé un moyen?... Reste ici, tu es en sûreté, madame en aura assez de ses manigances; et si Petite ne s'était méfiée, on ne l'aurait pas séparée de toi, m'est avis. Mais tu es la plus savante.

Alberte aurait voulu posséder la science de l'humble fille qui dégageait le faux du vrai si nettement et si vite.

— Et tu es partie comme ça? Quand la raison ne vous sert plus de rien, on a des folies qui vous sauvent, conclut doctement Marie.

Alberte resta comme on l'y invitait; elle avait eu l'intention de repartir tout de suite, mais elle ne pensa bientôt plus que vaguement au parti qu'il lui faudrait inévitablement prendre, elle jouissait de son répit et ne voulait pas encore regarder au delà de cette période tranquille qui lui était accordée pour mûrir ses plans et fortifier son courage. Chaque jour augmentait sa sécurité; on avait dû s'incliner devant sa décision, à Irven, et il devenait probable qu'on ne tenterait plus rien contre son repos. Cependant pour plus de prudence, elle ne sortait pas et se montrait le moins possible.

L'argent qu'elle avait apporté l'empêchait d'être une charge pour Marie; de plus, elle se rendait utile de mille façons, surtout dans les travaux que les yeux affaiblis de Marie n'exécutaient plus qu'avec

peine. Elle s'était confectionné des vêtements appropriés à ses nouvelles fonctions : elle les portait avec joie, ils lui étaient une protection, ils la séparaient de la vie qu'elle avait redoutée.

Le matin, elle s'occupait diligemment du ménage, voulant que Marie prît un congé. Elle avait fait connaissance avec le coq et la chèvre qu'elle avait éveillés en arrivant, ils ne lui en gardaient point rancune. Alberte, presque souriante, chaussée de petits sabots qui claquaient avec un bruit très gai, allait de la maison au jardin, du fournil au fruitier, s'amusait de la variété de ses offices et tirait une certaine vanité de son adresse qui ébahissait Marie. Parfois, elle s'arrêtait pour penser que si Dieu ne l'avait visiblement secourue, elle serait en ce moment vouée à une dure servitude et malheureuse pour toujours.

L'après-midi, elle s'asseyait auprès de Marie, cousait et apprenait à filer ; elle s'acquittait de ses emplois avec l'ardeur assidue qui était en elle. Elle était pour Marie une aide dévouée, une fille active.

Les mauvais temps commençaient à rendre les communications difficiles, on vivait au hameau dans une complète ignorance du monde qui n'était pas compris dans l'étroite vallée. Un jour, sur un lambeau de journal égaré jusque-là, Alberte lut le compte rendu d'un retentissant succès que M. de l'Herian venait de remporter à la tribune.

Alberte aurait voulu demeurer chez Marie au moins jusqu'à ce que le mariage de Petite fût consommé. Pour l'instant, les facultés intelligentes de la jeune fille restaient endormies. Elle était toute à la joie d'avoir échappé au péril, elle se retrempait dans cette atmosphère de sincérité et de paix. Cette incursion

dans la vie simple, primitive, la vivifiait après les longs mois passés dans un milieu où dominaient secrètement le mensonge, le mystère et la dissimulation qu'elle abhorrait, et elle croyait vraiment qu'elle serait heureuse de vivre toujours comme une ignorante paysanne.

Le dimanche, elle s'ensevelissait dans une cape de Marie, et, escortée de la sainte fille, elle assistait à la messe basse dans une église isolée qui réunissait les fidèles de trois hameaux, église assez distante de la paroisse d'Irven pour qu'il ne fût pas à craindre d'y rencontrer un habitant du château. Mais, par un froid dimanche de la fin de novembre, Marie fut prise de rhumatisme et dut renoncer à entreprendre cette course ; Alberte s'aventura donc seule.

Le jour tardif d'hiver se levait et l'église était obscure. Cependant Alberte distingua dans un banc devant elle un homme de haute taille qui n'était pas un paysan et qu'elle n'avait jamais vu à cette place. Ce ne pouvait être M. Schwab, qu'aurait-il fait avant l'aube dans une église de campagne? Pour tous ceux qui le connaissent, la supposition était inadmissible. A moins que la retraite d'Alberte n'eût été trahie... Etait-il possible qu'il persistât dans ses prétentions vindicatives, après l'affront sanglant que lui avait infligé la fuite d'Alberte? Mais la jeune fille n'avait-elle pas deviné par avance que, dans ce mariage, il poursuivait une vengeance plus qu'il ne satisfaisait une inclination?

L'étranger était de port plus élancé que M. Schwab ; le mouvement qu'il fit pour s'asseoir le mit une minute sous la lumière d'un cierge. Alberte vit un profil allongé et une barbe aux reflets de cuivre. C'était

M. de l'Hérian. La jeune fille inclina la tête dans ses mains et ne se releva plus. Elle se dit que, sous ses vêtements d'emprunt, elle était méconnaissable, qu'elle était perdue dans cet assemblée de paysannes dont en apparence rien ne la distinguait. Après réflexion, elle jugea qu'il valait mieux pour sortir mettre à profit la protection de cette foule rustique ; elle quitta sa place en même temps que tout le monde, et dans le piétinement de sabots, le frou-frou lourd des capes de drap, le bruissement sec des blouses neuves, elle glissa dehors inaperçue. Mais là, l'agglomération compacte des fidèles se fragmenta en petits groupes, sans bruit, presque sans paroles ; ce n'était pas ici, paraît-il, l'occasion d'arborer cette satisfaction guindée et solennelle que les paysans bons chrétiens étalent à l'issue de la grand'messe, une messe basse n'étant pour eux qu'un pis-aller auquel chacun doit se résigner à son tour dans les fermes. Alberte s'engageait dans son chemin, quand elle entendit un pas masculin derrière elle. Elle ne ralentit pas son allure, et instinctivement baissa la tête, ce qui ramena davantage sur son visage le capuchon de son manteau.

— Pardon, Madame... Mademoiselle, dit M. de l'Hérian.

Et le son de cette voix qu'elle avait cru ne plus jamais entendre la fit douloureusement frémir.

— Est-ce qu'en suivant ce chemin de traverse je ne rejoindrai pas la grande route?

— Oui, dit Alberte d'un accent étouffé en marchant toujours.

— Alors, je vais m'en servir pour abréger, sans quoi, je risque fort de manquer le train. Vous

ne refuserez pas de m'indiquer le bon tournant.

Alberte remarqua qu'il était en costume de voyage, et qu'il portait à la main un plaid roulé dans une courroie ; il avait dû s'arrêter à l'église en gagnant à pied la gare où il voulait prendre un train matinal. Alberte savait qu'il possédait dans les environs d'Irven un pied-à-terre où il descendait dans l'intervalle de ses séjours à Paris quand il ne voulait pas s'installer au château.

La jeune fille se repentait cruellement de n'avoir pas quitté plus tôt le pays, de s'être endormie dans une fausse sécurité, d'avoir livré le résultat de tout ce qu'elle avait fait à un hasard tel que celui-ci.

Mais puisque la fatalité avait amené cette rencontre, Alberte tâcherait au moins d'en atténuer les conséquences. Le plus prudent était d'assumer l'indifférence d'une étrangère ; elle gardait ainsi une chance de ne pas attirer une attention qu'elle aurait infailliblement éveillée en évitant M. de l'Il[illegible]ian avec trop d'insistance. L'absence de Marie était même une sauvegarde, car Marc n'avait sans doute pas oublié la vieille fille.

Elle continua de s'avancer, tout engloutie sous son manteau dont ses mains, protégées par des gants de grosse laine, retenaient les plis. D'autres femmes, des enfants suivaient à peu de distance et Alberte n'osait pas se joindre à eux.

Le jour était froid et très sombre et, bien qu'il fût plus de huit heures, il n'y avait encore sur la campagne qu'une clarté de crépuscule. Une mince couche de glace plombée recouvrait les mares et les flaques d'eau ; les troupeaux, rentrés à l'étable pour

l'hiver, mugissaient sourdement à l'approche des passants.

— Est-ce que je ne vous ai pas rencontrée au château? dit M. de l'Hérian à sa compagne.

Le souffle d'Alberte s'accéléra. Elle répondit d'un signe de tête évasif.

— Oui, reprit-il, à Irven, où Mlle Marceline a réuni plusieurs fois les jeunes filles du pays.

A ce nom, le sang monta aux joues d'Alberte. L'occasion était trop tentante, la jeune fille ne résista pas au désir d'avoir des nouvelles certaines de sa sœur.

— Mlle Marceline va bien? demanda-t-elle d'une voix basse, altérée par l'émotion, et qui ne ressemblait pas au timbre chaud et vibrant que Marc avait autrefois entendu.

— Assez bien, répondit-il avec bonté. Je ne l'ai pas vue depuis longtemps.

— Son mariage? murmura malgré elle Alberte.

— Il est rompu, fit brèvement Marc, comme l'autre, celui de sa sœur... plus sûrement peut-être.

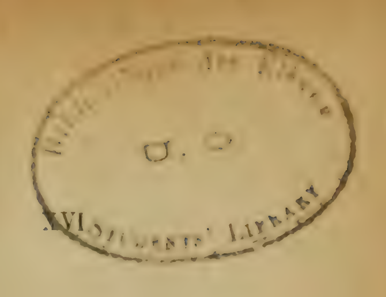
Ils étaient arrivés à la grande croix grise, elle lui désigna du geste la route et voulut s'en aller; mais il changea soudain de manière, il se découvrit et, tête nue devant elle, il lui demanda :

— Que dirai-je de votre part à Mlle d'Irven lorsque je la rencontrerai?

Elle balbutia deux ou trois mots inintelligibles et s'éloigna, luttant contre la crainte d'avoir été reconnue.

Alberte ne parla pas à Marie de l'incident; elle médita sur son imprudence et conclut qu'elle n'avait pas un instant à perdre pour se chercher une situa-

tion au loin. Son cœur saignait de quitter Marie et cet abri qui lui avait été doux. Et il lui semblait aussi qu'en partant, elle se séparait davantage de Petite.



XVI

L'après-midi de ce même dimanche, Alberte monta à sa chambre pour ranger un livre de prière dans lequel elle venait de lire les vêpres à Marie; elle entendit un bruit de voix en bas et, pour redescendre, elle attendit que le visiteur, quel qu'il fût, eût laissé le champ libre; elle s'approcha de sa fenêtre et, tout en se demandant quelle était la première démarche à tenter pour réaliser ses nouveaux plans, elle regarda distraitement dehors, mais elle se rejeta en arrière : dans le jardinet de Marie, Mme Devon se promenait avec agitation.

Au même moment, Marie, du bas de l'escalier, appela Alberte.

— Alberte, c'est madame qui te demande.

— Oh ! Marie, fit Alberte d'un ton de reproche, pourquoi lui as-tu dit que j'étais chez toi?

— Elle le savait, ma fille, il faut y aller. Elle n'a pas voulu s'asseoir dans ma salle, c'est au jardin qu'elle t'espère.

Alberte descendit à regret et se mit à la recherche de sa belle-mère. Quel pouvait être le sens de cette visite? Elle s'épuisait en vain à le deviner. Mais quand elle aperçut de loin Mme Devon toute sombre,

massive et imposante dans ses amples vêtements noirs, elle sentit que le charme était rompu, que la volonté tyrannique de cette femme n'avait plus de prise sur elle, que l'astuce de Mme Devon serait désormais impuissante à la convaincre et qu'Alberte aurait maintenant défendre sa liberté.

Elle rejoignit la veuve auprès des ruches qu'avait admirées Marceline. Mme Devon regarda tranquillement la jeune fille et lui dit :

— Je viens savoir, Alberte, si vous êtes disposée à rentrer chez moi ?

Comme Alberte ne répondait qu'en reculant d'un pas, la veuve poursuivit avec effort :

— Il ne sera plus question des projets qui vous ont déplu. Je me demande pourquoi il vous a paru bon d'être si dramatique... il était bien facile de vous dégager sans provoquer tout cet éclat. M. Schwab est parti seul pour le Brésil, Marceline l'a chapitré.

Elle considéra le jardinet dans lequel frissonnaient encore quelques feuilles noircies par la gelée, alourdies par la pluie.

— Marceline n'est-elle pas venue ici ?

— Oui, dit Alberte, c'était l'été.

— C'était l'été... répéta Mme Devon avec un long soupir. L'été avant sa chute. Elle ne boitait pas alors, elle courait ici, n'est-ce pas ? Je ne peux plus me figurer comme son visage était rose...

Elle s'interrompit brusquement.

— Alors, Alberte, je vous emmène... Quoi ! vous ne voulez pas ?

Non, Alberte ne voulait pas reprendre, fût-ce pour un jour, le lot auquel elle avait échappé. Elle se placerait sous peu, dit-elle, à l'étranger de pré-

férence... Elle considérait que les choses étaient bien ainsi.

— Mais vous ne comprenez pas, fit Mme Devon indignée. Imaginez-vous que je vous rappelle pour mon plaisir? Puisque je vous dis que Petite le veut... Elle s'est mis en tête de vous ravoir. Elle vous a réclamée, sans cesse, elle n'a plus pensé qu'à cela : elle y a pensé, elle y a rêvé, à me faire croire qu'elle retombait malade. Ah! vous trouvez que les choses sont bien ainsi... et moi, que dirai-je?... Je ne sais pas qui a informé Petite de votre présence ici ; moi, je n'avais pas eu besoin qu'on me l'apprenne : la retraite était si ingénieusement choisie, fit-elle d'un air ironique. J'ai cédé à la fin pour qu'une telle concession rendit l'enfant raisonnable. Je ne suppose pas que vous tiriez avantage de son égarement ni des fantaisies de son imagination. Ce n'est pas une réconciliation que je vous convie, je ne suis pas encore si folle... Vous continuerez à me détester autant qu'il vous agréera, et j'entends bien conserver la même latitude à votre égard. Allons vite, décidez-vous... Mais voyez donc ce que je fais... Petite m'a dit de venir vous chercher et me voilà... Elle m'a dit de vous persuader et j'essaye... Elle m'a dit de vous prier, de vous supplier si c'était nécessaire, et, fit-elle fiévreusement, je vous supplie : Faut-il que je me mette à vos genoux? Je le ferais pour que cette enfant se calme, se guérisse et me laisse à la fin en repos.

Les deux sœurs furent donc une fois de plus réunies. Avec un cri plaintif et joyeux, Petite se jeta dans les bras d'Alberte, et celle-ci fut alors certaine de ce que les manières de Mme Devon lui avaient

déjà fait soupçonner : Marceline devait être instruite des circonstances qu'Alberte avait voulu lui cacher.

— Je suis contente... murmura Petite. Pas pour très longtemps... je te dirai bientôt... mais ce soir, rien que ce soir, voyons, veux-tu, comme autrefois, avant... avant tout.

Hélas! ce n'était pas possible, l'attitude de Mme Devon, l'accablement invincible de Petite rappelaient continuellement les évènements qu'on aurait voulu oublier.

— Maman, disait peu de jours après Petite à sa mère, M. de l'Hérian sera ici dans une heure; j'appellerai alors Alberte et je leur parlerai à tous deux devant vous... mais ce que j'ai à leur dire dépend encore de vous seule. M'autorisez-vous à leur déclarer en votre nom que Marc est libre d'épouser ma sœur et que nous avons reconnu quelles étaient les intentions réelles de Mme Aris en faveur d'Alberte?

— Non, non! s'écria Mme Devon. Je n'écouterai pas un mot de plus.

— Maman, par pitié... ne conviendrez-vous pas que notre salut est tout entier dans l'abandon que je vous demande!...

— Tu seras maitresse de tes biens quand tu te marieras: marie-toi d'abord et nous verrons...

— Ce serait une injustice pire que la première... Maman, ne me refusez-pas... Accordez-moi une partie équitable de ma requête.

— Je ne t'ai montré déjà que trop de faiblesse. M. Schwab est congédié, j'ai ramené Alberte à Irven. Mais je t'avertis que mes concessions se borneront là.

— Alors, dit sourdement Petite, il me faut vous quitter.

Mme Devon tressaillit, mais elle ne posa même pas son ouvrage.

— Oui, poursuivit Petite, il me faut quitter cette maison qui ne m'appartient plus et ma mère qui refuse de m'entendre... Mais, non, vous vous laisserez fléchir, pour l'amour de moi, si vous ne le faites pas pour notre honneur.

— Non, dit durement Mme Devon, épargne-moi des prières qui ne me touchent pas et des menaces qui ne me font pas peur.

— Dites-moi de rester et je serai votre fille dévouée, votre servante, jusqu'à la dernière heure de ma vie ou de la vôtre.

— Je n'entrerai pas en marché avec toi, j'exige une soumission complète, aveugle. Mais s'il te convient de t'en aller...

Petite pressa ses mains sur sa poitrine.

— Croyez-vous que je sois heureuse de partir... et, pourtant, qu'ai-je trouvé dans le monde pour souhaiter d'y vivre !...

Mais elle ne laissa pas deviner si elle accomplissait un autre et plus grand sacrifice.

— Je serai donc religieuse, j'irai vers le bon Dieu puisque vous ne voulez plus de moi... Il y a longtemps, bien longtemps, que Dieu m'appelle et je faisais la sourde oreille à cause de vous. Là-bas, je ne lèserai plus personne; si je ne peux pas rendre à leur seul possesseur les biens que j'ai détenus iniquement, au moins n'en jouirai-je plus, je n'aurai plus à subir ce perpétuel supplice de garder ce qui ne m'appartient pas. Je prierai, j'implorerai pour vous,

fit-elle avec une exaltation contenue, et il faudra bien que Dieu m'écoute...

Mme Devon regarda cette enfant dont les yeux innocents et tristes osaient la juger. Ah! elle briserait cette résistance...

Elle avait travaillé pour Petite jusqu'à ce que ses cheveux fussent gris et toutes ses forces usées, — et l'enfant se retournait contre elle. Après tant de difficultés vaincues, après avoir lutté contre mille obstacles, combattu en M. Schwab, en Mme Aris, en Marc de l'Hérian, en Alberte, autant d'adversaires dangereux, au moment où elle l'emportait sur chaque point, Petite détruisait tout, se dressait menaçante devant sa mère, rejetait avec horreur le fruit de tant de travaux, — et son amour filial devenait le plus puissant ressort de sa rébellion. Cette enfant, pour laquelle elle s'était épuisée, cette enfant si craintive, si docile, pétrie de douceur et de miséricorde, devenait un inexorable juge, elle s'endurcissait contre sa mère, trouvait une fermeté indomptable pour résister à la femme impérieuse devant laquelle tout avait plié, pour arracher sa mère et échapper elle-même à ce qu'elle considérait comme un mortel péril et une inexpiable honte.

— Dis tout de suite que tu vas au couvent pour racheter les fautes de ta mère, dit Mme Devon d'un ton inflexible. Mais encore une fois, tu es libre. Du moment où tu te révoltes contre moi, tu n'es plus ma fille. Pars, reste, tes actions ne me concernent plus. Mais quelque parti que tu prennes, souviens-toi que rien ne sera changé à ce qui existe et que je ne te céderai jamais.

Marceline accueillit Marc et Alberte avec un pâle

et tendre sourire, mais son visage portait encore la trace de l'affreux combat qu'elle venait de livrer et sa voix, avait des notes lasses, brisées, qui faisaient mal à entendre. Mme Devon était là, correcte et calme, ne laissant pas percer l'ombre d'une émotion.

— Asseyez-vous, Marc, dit Petite à son cousin. Plus près de moi, ma sœur Alberte. Je vous ai priés de venir pour vous annoncer...

Elle hésita, pâlit encore et se tourna vers sa mère comme si elle espérait une intervention, mais Mme Devon n'ouvrit pas la bouche, et Petite poursuivit cette fois d'une voix résolue :

— Pour vous annoncer que je vais me retirer du monde. Ne m'interrompez pas, j'aurai bientôt fini. Il me semble que je ne te surprends pas beaucoup, Alberte, ma sœur, toi qui lisais dans mes pensées. C'est une vocation que j'ai été longue à reconnaitre, mais dont je ne peux pas mettre en doute la sincérité. Dieu m'appelle à lui depuis mon enfance, mais j'avais peur et, tous, je vous aimais trop. Cependant, comme mon plus grand devoir est ici, si maman ne m'autorisait à partir...

— Tu es libre, dit froidement Mme Devon dans le silence de stupeur qui suivit les paroles de Petite.

— J'entrerai à Sainte-Thècle, chez les pauvres petites sœurs Cendrillon, continua Marceline. Si cela vous parait triste que je m'en aille ainsi toute seule, loin de vous, que je quitte Irven...

Une contraction rapide altéra ses traits souffrants et si jeunes ; mais elle acheva avec fermeté :

— Il me semble à moi que je rentre là-bas dans

ma maison, que je retourne à mon seul et véritable foyer. Vous voyez que ma mère consent... A Sainte-Thècle, j'aiderai Marc de mes prières mieux que je ne l'aurais fait avec tous mes efforts si j'avais vécu auprès de lui, ajouta-t-elle humblement; ce me sera bien doux, Marc, de vous être un peu utile. Maintenant, il me reste à vous dire ce que j'attends de vous : ce sont mes dernières volontés, vous les exécuterez comme si j'étais morte. Alberte, je te laisse tout ce qui est en ma possession, je te laisse Irven...

— Devrai-je, dit Mme Devon, chercher une autre demeure pour faire place à Alberte?

— Je te laisse aussi maman, Albert tu voudras bien vivre encore un peu avec elle en attendant...

Elle ne s'expliqua pas sur ce qu'il fallait attendre.

— En ce qui touche ma fortune, la loi ratifiera cette... ce don dès qu'il sera possible.

Elle avait failli dire cette restitution; mais avec un regard sur sa mère, à qui elle devait ce respect suprême, elle avait articulé l'autre mot qui représentait l'unique et transparent mensonge de sa pure vie.

— A vous, Marc, je lègue ce que j'ai de plus précieux après maman, et vous comprenez déjà que je parle de ma chère sœur Alberte.

Mais ici, Alberte retrouva la voix pour protester, pour se débattre contre l'enfant qui, si simplement, prononçait sur elle-même une sentence d'exil et de pauvreté et écrasait sa sœur sous les preuves accumulées d'une générosité sublime.

— Je n'accepterai pas,... dit Alberte. Marc... Marc... ton fiancé...

— Tu sais bien que je ne l'ai jamais aimé que comme mon frère.

Et elle se détourna d'eux comme on se détourne des siens pour mourir.

Elle reprit presque aussitôt :

— Je ne peux plus rien être pour lui.

— N'importe, fit Alberte, tu es ma sœur et je ne te prendrai rien.

— Ah ! dit Petite en la regardant avec une indicible expression, tu es vraie : toi..., tu es fidèle.

On n'aurait pu dire si ces mots renfermaient un reproche pour l'homme qui s'était si facilement détaché d'elle.

— Tu épouseras Marc, dit-elle avec autorité.

Elle se leva, prit une main de Marc, une main d'Alberte, et, réunissant par cette étreinte sa sœur à son cousin, elle dit :

— Alberte, je te lègue Irven, Marc, je vous lègue Alberte. Vous ne pouvez me désobéir : ceci est mon testament.

Quand arriva le jour fixé pour le départ de Petite, personne ne croyait encore que la résolution annoncée par la jeune fille fût chose réalisable. Cependant, à l'heure dite, une voiture vint chercher la future religieuse.

Petite, toute jolie dans sa robe grise où l'on avait oublié un brin de velours clair, descendit le perron très vite. Toute la maison était là ; par un défi insensé, Mme Devon assistait à ce départ. La supérieure et l'aumônier de l'ordre qui allait recevoir Petite avaient fait chacun une sérieuse démarche auprès de la veuve; à tous les deux elle avait catégoriquement répondu par son éternelle phrase : Marceline était

libre et s'il fallait le consentement de sa mere, Mme Devon ne le refuserait pas.

Mais la fin de cette crise était proche pour la mere et la fille, l'une d'elles allait inévitablement fléchir; chacune pensait peut-être que l'autre n'irait pas jusqu'au bout de sa menace et tomberait défaillante, vaincue, avant d'avoir mis l'irréparable entre elles.

Le personnel du château semblait atterré, le vieux jardinier qui tenait la grille ouverte, pleurait avec des sanglots qui secouaient sa tête grise; il pleurait, parce que, disait-il, mademoiselle voulait s'en aller épouser Dieu, et ne cueillerait pas les fleurs qu'il avait soignées pour elle.

Les servantes éplorées se pressaient autour de l'enfant tant adulée, tant chérie, qui partait comme une orpheline. Marceline les embrassa toutes comme des sœurs, et, montrant qu'en cette solennelle minute l'humanité devenait égale pour elle, elle tendit son front à Marc, puis à Alberte.

Elle alla ensuite timidement à sa mère.

— Maman...

Mais le cœur lui défaillit, les fibres violemment déchirées de l'affection terrestre saignaient frémissantes..

— Maman..., sanglota tout bas Petite.

Elle entoura sa mère de deux bras suppliants et essaya de reposer encore une fois sa tête sur le sein maternel. A deux reprises ses lèvres s'appuyèrent sur la joue de Mme Devon et la veuve demeura immobile, insensible sous cette caresse.

— Maman, gémit encore Petite.

— Adieu, fit Mme Devon, la voiture t'attend.

Sur cette parole banale se séparèrent la mère et la fille, qui s'étaient aimées par-dessus tout, qui avaient vécu l'une pour l'autre.

Dès que la voiture fut sortie de la cour, Mme Devon remonta d'un pas ferme les degrés du perron, entra dans le petit salon où elle travaillait toujours à cette heure, s'assit devant sa corbeille, prit un ouvrage; c'était la dentelle merveilleuse qu'elle avait commencée pour une robe de noces. Mme Devon se mit à travailler.

Alberte, épuisée d'émotion, ne trouvait pas le courage de rentrer dans la maison vide; elle marchait de long en large sur la terrasse lorsque M. de l'Herian vint l'y rejoindre. Ils se parlèrent ouvertement pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient. Ils se promenaient sous la fenetre même où Mme Devon était installée, où elle continuait à travailler dans son incroyable fanfaronnade d'indifférence parfois, ils la regardaient avec crainte comme s'ils s'attendaient à la voir tomber morte.

— Elle ira chercher sa fille demain, dit Marc en désignant la veuve d'un signe imperceptible.

Ils avaient le cœur navré par le renoncement de a jeune fille, mais l'affection mutuelle qui les unissait, que Marceline avait si noblement permise, devenait leur soutien.

— Vous n'oubliez pas ce que Petite vous a dit, reprit Marc d'une voix tremblante.

Alberte avait cueilli distraitement une branchette de sapin et elle en aspirait l'odeur résineuse, sa robe d'étoffe lourde trainait sur le gravier; elle avait déjà l'air d'une châtelaine.

— Petite m'a dit de ne pas encore quitter sa mère;

et, tant que Mme Devon voudra me garder, je ne m'éloignerai pas.

Il ne tenta pas de l'ébranler; après ce que Petite avait fait; après l'exemple qu'elle leur avait donné, on ne pouvait lui refuser même un pareil dévouement.

Alors il dit à Alberte qu'il l'avait toujours aimée, qu'il l'avait reconnue du premier coup l'autre jour agenouillée dans une église de campagne et sous sa coiffe de paysanne... qu'elle serait sa compagne respectée et chérie, qu'il lui pardonnerait même d'avoir consenti à un autre mariage... C'était là une promesse qu'il ne devait pas tenir, mais il en fit maintes autres, qu'il remplit avec une prodigue générosité.

Et si Alberte voulait, dès qu'elle voudrait...

Elle ne voulait pas encore, il fallait auparavant que Mme Devon repentante ramenât au foyer maternel Petite tranquille et consolée. D'ici là...

Mais sur leur commune douleur, ils virent poindre l'aube d'une joie sans prix et d'une grande espérance...

Il y eut un an après, grande fête chez les pauvres petites sœurs Cendrillon, une fête nuptiale célébrée par des vierges et pendant laquelle l'invisible Époux remplit les cœurs de sa divine présence. On célébrait la prise de voile de Mlle d'Irven, la belle jeune fille qui avait quitté mère, amis, fiancé, richesse pour servir Dieu et ses pauvres.

C'était donc pour cela qu'à Irven les lis avaient tant fleuri...

L'héritière d'Irven avait volontairement choisi ce lot d'immolation, elle s'astreindrait aux plus rudes labeurs et mendierait le pain qu'elle partagerait

avec des mendiants comme elle. Mme Devon avait cru sans doute que le régime du couvent viendrait facilement à bout de cette exaltation passagère et elle-même s'était entêtée dans son ressentiment aveugle et furieux ; toutes ses forces vindicatives s'étaient centuplées pour combattre l'enfant de son amour... Et Petite l'avait encore emporté sur sa mère.

La foule était composée surtout de vieillards et de pauvres, le désir de Petite était exaucé, l'enfant avait à ses noces le cortège qu'elle avait souhaité. Dans l'assistance qui priait, se levait, s'agenouillait suivant les rites sacrés, une femme couverte d'un voile épais restait immobile dans un coin obscur où personne ne pouvait la reconnaître. Elle déchirait de ses ongles la paume de ses mains, et, sous son grand manteau de soie, se meurtrissait la poitrine, sans qu'un sanglot, un soupir trahît son angoisse.

Ses yeux étaient ardemment fixés sur le chœur où se déroulait majestueusement la cérémonie. Là, sous la lueur mystique des cierges se tenait une jeune fille élancée, vêtue d'une robe de moire blanche; les plis de l'étoffe tombaient comme la draperie d'une statue grecque sur son corps mince aux lignes d'une sveltesse exquise. Elle avait dans ses mains jointes une immense gerbe de fleurs d'oranger assemblées mollement, comme à l'aventure, et dont le parfum se répandait dans l'église : c'était Petite, dans sa grâce tremblante et sa beauté, plus semblable à une incarnation angélique qu'à une femme.

Mais elle disparut bientôt. Les chants cessèrent, l'on vit revenir une pauvre fille habillée de bure grise, la tête humblement courbée. Une sorte de sombre manteau à capuchon, une cape comme en portaient

les femmes du pays, l'enveloppait tout entière, de la tête aux pieds, cachant jusqu'à son voile. Elle tenait dans ses mains jointes une croix de bois nu. C'était encore Petite ; triste, pauvre, anéantie dans l'austérité de sa pénitence sous ce grossier tissu qui semblait la vêtir de cendres. Elle marcha lentement vers l'autel.

La femme voilée se cramponna lourdement à sa chaise. Dans son esprit en désordre tourbillonnait une confusion d'idées terribles ou frivoles ; elle pensait à la fois que cette jeune fille venait de murer sa vie, et que sous cette cornette étroite, plus personne ne pourrait voir les cheveux de Petite. Mais sans doute, on l'avait tondue. Ah ! l'image de cette pauvre petite tête dépouillée n'aurait-elle pas attendri une pierre...

La jeune Sœur, d'une voix argentine, prononça tout haut quelques mots qui étaient des vœux. Puis elle se prosterna, s'étendit, se coucha comme une victime sur la première marche de l'autel, elle resta là, immobile. Alors on éteignit les cierges, les assistants entonnèrent un chant, une déchirante mélopée, à laquelle se mêlèrent les vibrations des cloches.

La mère entendait, elle prêtait l'oreille à cette funèbre harmonie qui pour elle chantait la mort d'un être bon, jeune et malheureux ; les échos même semblaient pleurer Petite. Toute cette assemblée, ces prêtres, ces femmes, ces vieillards, menaient avec des larmes et de douloureux accents le deuil de sa beauté, de sa jeunesse, de son bonheur.

Mme Devon ne vit plus rien, ne comprit plus ; elle se trouva mêlée à la foule qui sortait. Elle demandait

... insistance quelque chose qu'on lui avait pris et qu'on ne voulait pas lui rendre.

Une Sœur eut pitié de son égarement et l'emmena dans un parloir. Mais elle avait perdu conscience de tout; elle savait seulement que Petite était là et qu'il y avait là aussi quelqu'un d'orgueilleux qui venait d'être brisé, quelqu'un dont le cœur saignait a grands flots d'une effroyable blessure.

Petite embrassait sa mère comme jadis, il y avait dans son émotion une dignité recueillie.

— Maman, merci d'être venue... Dieu m'a donc écoutée...

— Rentre avec moi, dit la mère.

— Non, fit doucement Petite, vous savez bien, maman, que ce n'est plus possible.

— Je te donnerai tout, tu seras libre.

— Je suis plus libre ici, repondit-elle avec un céleste sourire.

— Je ne m'en irai pas, je t'attendrai... Diras-tu qu'on me chasse?

Petite prit les deux mains de Mme Devon et les baisa.

— Maman, ne regrettez pas de m'avoir laissée agir, Dieu me voulait... Mais je n'aurais jamais pu... je n'aurais jamais eu le courage... Tout est mieux ainsi. Et il fallait cela, voyez-vous, dit-elle d'une voix entrecoupée, mêlant ses larmes aux larmes de sa mère... Après ce qui est arrivé, après ce que nous avions fait, il n'aurait pas suffi de reparer et de vivre ensemble heureuses et tranquilles. Dieu n'aurait pas été apaisé, sa justice demandait autre chose.

— Viens-t'en avec moi !... dit Mme Devon sans même l'entendre.

Et comme elle n'obtenait qu'un refus plein de douceur et de tristesse, elle se jeta aux pieds de Petite.

— Viens-t'en avec moi!... viens-t'en avec moi... avec moi.

Et ce cri devint un râle, une plainte d'agonie.

Mais il était trop tard, elle avait trop attendu et Marceline avait franchi le pas irrévocable.

A la nuit tombée, la veuve s'en alla seule dans la campagne noire, vers son foyer désert. Elle fuyait d'un pas précipité et lourd comme une bête blessée, à bout de force, qui ne veut pas mourir en route.

Les ronces accrochaient ses vêtements, elle trébuchait, tombait à demi et reprenait sa course, éveillant sur son passage les oiseaux endormis dans les buissons et qui, avec de petits cris effarés, s'envolaient dans la tiédeur silencieuse de la nuit.

Vous rappelez-vous, madame, qu'elle était vive, joyeuse, que tout lui souriait et que vous avez détruit cet innocent bonheur? — qu'elle devait être riche, aimée, triomphante, et qu'à cause de vous, la voilà pauvre, mortifiée, obéissante jusqu'à la mort... Vous rappelez-vous qu'elle voulait être bonne et que votre duplicité n'a pu entamer son incorruptible droiture?... Vous rappelez-vous sa gaieté, sa grâce, sa charité?..,

Pensez-vous qu'elle a aimé votre âme plus qu'elle-même? pensez-vous que vous l'avez amenée ici de vos propres mains et que son grand amour pour vous n'a point tari?.. — Vous rappelez-vous le jour où, blessée, mourante par votre faute, elle est revenue à elle en disant qu'elle vous aimait... Et quand elle a été frappée au cœur en apprenant votre crime,

sa première parole dont vous croyez toujours entendre le son épouvanté, a été pour dire encore qu'elle vous aimait et qu'elle expierait pour vous... Mais dites, madame, vous rappelez-vous?...

Elle poursuivit sa route

XVII

Alberte et Mme Devon menaient à Irven une existence si calme en apparence qu'au premier abord, personne n'en aurait soupçonné l'étrangeté. Alberte était encore au poste que lui avait momentanément assigné Petite, Mme Devon n'avait rien fait pour éloigner sa belle-fille ni pour la retenir. Les deux femmes vivaient côte à côte dans la solitude d'Irven, travaillaient ensemble, mangeaient à la même table, échangeaient des paroles insignifiantes, — et le nom qui remplissait leur cœur et toutes leurs pensées n'était jamais prononcé entre elles. Mme Devon agissait comme si elle n'avait jamais eu de fille. Elle avait été souffrante au moment où Petite avait pris le voile, mais elle ne s'était pas même alitée. Elle sortait peu, ne recevait pas, mais ne s'isolait nullement de son entourage.

Pendant les sombres matinées d'hiver ou les interminables veillées silencieuses, Alberte, assise devant cette femme impassible, qui continuait la minutieuse broderie dont Petite ne pourrait plus se parer, Alberte éprouvait l'irrésistible désir d'arracher à Mme Devon cet inutile ouvrage qui n'était plus

qu'une dérision, de dire à la veuve qu'elle lui pardonnait, mais qu'il fallait mettre fin à cette lugubre comédie qui la tuait, qu'il fallait pleurer ensemble, se consoler en parlant de Petite... Mais un seul regard de Mme Devon glaçait la jeune fille.

Mme Devon se promenait quelquefois dans les ruines; il y avait au second étage une sorte de terrasse d'où l'on voyait très loin, jusque dans l'enclos de Sainte-Thècle.

Un jour, Mme Devon fut si longtemps absente qu'Alberte, alarmée, envoya à sa recherche et s'engagea elle-même dans les vieux bâtiments où elle n'était point rentrée depuis l'accident de Petite.

On retrouva Mme Devon étendue au pied de l'escalier intérieur qui conduisait à la petite terrasse; avant qu'Alberte intervînt, on la transporta sur le lit le plus proche, dans la chambre de l'évêque, et elle était trop malade pour qu'on pût l'emmener ailleurs

Elle avait eu une attaque de paralysie et tout un côté de son corps était inerte, totalement insensible; elle paraissait avoir conservé sa connaissance, bien qu'elle parlât fort peu; toute la vigueur de sa puissante organisation s'était éteinte à la fois; plus faible qu'un enfant, elle était dorénavant livrée aux soins de sa belle-fille. Mme Devon se soumit à cette nouvelle épreuve avec la même farouche insouciance, elle resta sans protester dans cette chambre aux dramatiques souvenirs, où Petite et Alberte... Lorsque Petite était tombée, la terrifiante retribution du dessein de Melite, dessein que Mme Devon ignorait peut-être ou dont elle n'avait qu'implicitement accepté le principe, avait été trop foudroyante pour

que la veuve ne vît point là une vengeance de la fatalité.

Elle vécut ses derniers jours dans cette pièce désolée, où le gémissement des vieilles boiseries, l'effritement des murs parlaient de la triste destruction de toute chose et rappelaient que tout retourne à la poussière; parfois, sous le courant d'air d'une porte ouverte, les vieux panaches ondoyaient comme s'ils allaient à la fin prendre leur vol.

Un soir où elle n'avait cependant pas l'air plus plus mal, Mme Devon demanda sèchement Petite et Petite n'était pas loin.

Ce fut désormais la jeune Sœur qui soigna la malade.

— Tu t'en iras quand je serai guérie, dit Mme Devon à sa fille après la visite d'un prêtre.

— Maman, mes vieux me prêtent à vous, mais vous m'avez donnée à eux; c'est vous qui avez le plus beau rôle...

— Je t'ai donnée, moi! Viens ici.

Sa voix devenait embarrassée et indistincte, ses yeux erraient avec terreur sur cette chambre, d'où l'on n'avait pu l'emporter.

Petite s'approcha aussitôt; d'un mouvement brusque, inattendu, Mme Devon lui enleva son voile, et le bonnet aussi tomba.

On n'avait pas tondu Petite, ses cheveux s'échappèrent en bouclettes vaporeuses, soyeuses comme un duvet d'oiseau, ils se déroulèrent en une nuée d'or sur l'étoffe sombre et rugueuse de sa robe. N'était il pas juste que sa mère la vît encore une fois ainsi, que le regard maternel fût le dernier qui contemplât sa beauté sans voile!

Elle demeura nu-tête une minute, rougissant un peu, avec son air de jeunesse extrême et de sainteté presque parfaite. Puis elle commença à se recoiffer, à replacer sa cornette et son voile. Et maladroitement, péniblement, de ses doigts raidis et déformés, Mme Devon l'aida... Etait-ce un geste machinal, irraisonné, de cette main qui avait toujours aidé Petite? Etait-ce la consécration des vœux qui les avaient séparées; l'acceptation de l'amer sacrifice repoussé jusque-là avec une hautaine révolte?

Ses yeux fixes, obscurcis, cherchaient encore désespérement Marceline. La jeune fille entoura sa mère de ses bras, appuya cette tète coupable, alourdie par la mort, contre sa frêle épaule, et la berça un peu comme on berce un enfant pour endormir sa peine :

— Fais ce que tu voudras, Petite, dit la mère.

Puis elle balbutia d'une voix sourde, lointaine :

— Autrefois tu disais... tu disais que tu aimais ta mère...

Avec un sourire indiciblement tendre sous les pleurs qui baignaient son visage pâli, Marceline prononça les mots que sa mère avait réclamés.

Et c'est ainsi, qu'enveloppée d'une protection suprême par l'amour inébranlable de l'enfant, l'âme ambitieuse et tourmentée de la mère alla comparaître devant l'éternel Juge..

A la fin de l'été suivant, le vieux brave qui veillait aux portes des sœurs Cendrillon, introduisit un jeune couple de fière apparence; la jeune femme entra comme en contrée familière, avisa une bonne Sœur réjouie à qui elle adressa quelques mots. Cette religieuse, tout enchantée, accompagna les visiteurs

jusqu'au milieu du jardin ; là elle s'arrêta et, montrant une jeune sœur assise sur un banc au fond de l'allée, elle dit :

— C'est elle, c'est notre chère sœur Petite.

Elle s'effaça discrètement, et ils s'avancèrent..

— Marceline..., appela la jeune femme.

La petite religieuse tourna la tête.

— Alberte, fit-elle avec l'émotion d'une grande joie. Et mon cher Marc...

Elle essaya de se lever, mais elle retomba sur son siège rustique et s'excusa avec son gai et timide sourire : elle était littéralement ensevelie sous une avalanche de fleurs. On avait fait aujourd'hui la cueillette des roses avec lesquelles les Sœurs Cendrillon préparaient un élixir fameux, et les vieux avaient amoncelé leur récolte sur Marceline qui devait effeuiller les roses. On ne voyait d'elle que sa guimpe blanche et le voile qu'elle garderait encore avant de revêtir l'uniforme plus sévère des Sœurs qui avaient prononcé leurs seconds vœux; elle paraissait toute de fleurs vêtue. La banalité élégante du costume d'Alberte ne gagnait pas à son voisinage. Des deux sœurs c'était Marceline qui semblait aujourd'hui la jeune épousée, plus qu'Alberte, dont la robe nuptiale n'avait duré qu'un jour.

Marceline conserverait toute sa vie la pauvre parure de ses noces; pour toute sa vie, elle était l'épouse humble et triomphante, glorieuse et crucifiée avec son Maître.

Dans les fêtes du monde, où Marceline les avait éblouis de son charme et de son éclat, elle ne leur était jamais apparue si radieuse et si belle. Alberte ne se lassait pas de contempler sa sœur; elle se sou-

venait de l'avoir vue ici, rieuse et enfant, l'après-midi où Petite avait distribué le goûter des pauvres. Petite était alors joyeuse, étourdie, tout enivrée par le bonheur de la vie, et la prédiction du sort qu'elle devait choisir aurait semblé à cette époque une déraisonnable ironie.

L'histoire de son âme avait eu trois phases, elle avait appris les leçons de la mort auprès de Mme Aris, puis elle avait connu les affres de la souffrance physique lors de sa chute, enfin la révélation des fautes de sa mere l'avait initiée à ce que la douleur morale a de plus âpre et de plus déchirant; il avait fallu ces trois étapes successives pour l'amener jusqu'à ces sereines hauteurs où sa demeure était dorénavant fixée.

Son âme avait ardemment cherché l'âme du monde et l'avait à la fin trouvée.

Elle avait trouvé aussi l'absolue réalisation de l'amour dont elle avait eu sans cesse le mot sur les lèvres.

Ce : Moi, j'aime.., qu'elle avait tant répete, pouvait devenir sa sainte devise; elle aimait d'un amour sans borne les pauvres auxquels elle donnait à pleine main sa jeunesse, et elle était infiniment aimée par le Dieu qu'elle servait...

Marc et Alberte s'étaient assis auprès d'elle.

— Dieu soit loué! dit-elle avec ferveur, en vous voyant unis, je suis bien recompensée de vous avoir laissés l'un à l'autre.

— Oh! Marceline, fit Alberte tout bas, c'était donc pour toi un sacrifice...

— Ai-je été assez aveugle pour le croire?

Et elle ajouta humblement sans ombre d'amertune :

Marc, vous avez eu raison d'aimer Alberte. Si je n'étais pas venue ici, elle n'aurait jamais consenti à vous épouser : c'est donc à vous que je dois mon bonheur.

Elle reprit lentement :

— J'ai eu bien du chagrin..., vous savez par qui... Mais c'est fini maintenant, nous sommes bien!

Nous, c'était Petite et sa mère. Il ne lui venait pas à l'esprit que Marc et Alberte pussent se trouver mieux qu'elle et elle ne pensait pas non plus que personne doutât du pardon céleste que sa mère avait sans doute déjà obtenu.

Ils restèrent un instant silencieux; enfin Petite, rompant le cours de tristes souvenirs, dit qu'elle avait appris les succès de Marc.

— Il devait réussir, tu avais promis de prier pour lui, sœur Petite, dit Alberte.

Et, revenant sur un mot qui l'avait frappée tout à l'heure, elle demanda en souriant :

— Tu es donc encore en religion sœur Petite?

— Mais oui, figure-toi... nos vieux se sont tous mis à m'appeler comme cela, nos sœurs aussi et notre Mère supérieure comme les autres, dit-elle d'un air ravi. Et l'on m'appelle encore la petite sœur boiteuse on ne risque pas de se méprendre.

Elle rit en levant la tête, on vit son fin menton blanc et un peu de son cou svelte. Elle était bien toujours la même Petite avec sa bouche rieuse, ses fossettes, ses yeux limpides et brillants; mais sa santé s'était singulièrement raffermie, ses joues étaient plus roses et potelées que ne les avait jamais vues Alberte. Sur ses joues subsistait le dernier et brillant refle

de couleur rose qu'elle dût dorénavant conserver, maintenant que dans son costume, le gris avait définitivement obtenu la victoire.

— Et vous habiterez Irven toute la belle saison dit Petite avec effusion, je te verrai chaque dimanche à la chapelle et plus souvent.

Ses yeux se mouillèrent de larmes heureuses, son cœur était resté aussi chaud, les affections humaines y étaient épurées et grandies.

— On me permettra d'aller quelquefois chez vous, pour quêter d'abord. Quand vous verrez une pauvre petite Sœur Cendrillon sonner à la porte de votre château, je suis sûre que vous ouvrirez bien vite.

Elle leur parla de son bonheur et ils n'osèrent montrer le leur en regard; mais, à sa demande, ils lui détaillèrent leurs projets, leurs espérances.

— Quand j'aurai mon fils, dit incidemment Alberte avec un inconscient orgueil...

Petite pâlit de saisissement.

— Et si Dieu nous envoie une fille, Marceline, elle recevra votre nom, fit M. de l'Hérian serrant avec vénération la loyale petite main déjà durcie qu'elle lui tendait en signe d'adieu.

Elle les conduisit jusqu'à la porte; vieux et vieilles se pressaient sur leur passage comme un troupeau d'enfants affairés et curieux. Il y avait parmi les pensionnaires de Sainte-Thècle une femme dont l'esprit était égaré, bien qu'elle n'eût pas atteint l'extrême vieillesse.

Elle s'approcha des visiteurs et leur montra Petite en disant, — elle le répétait à qui voulait l'entendre comme un monotone refrain :

– Vous rappelez-vous comme elle était jolie? vous rappelez-vous quand elle était fiancée?... et son premier bal, et sa première robe rose...

Petite souriait un peu. mais de tout cela, elle ne se rappelait plus rien...

Les visiteurs s'éloignèrent, laissant Mélite poursuivre sa mélancolique rapsodie. Ils revinrent à pied par la route ombreuse, à travers la campagne, que les approches de l'automne emplissaient de leur resplendissante douceur.

M. et Mme de l'Hérian rentrèrent au château; il leur restait quelques instants avant le repas du soir, ils se promenèrent sur cette terrasse où ils avaient échangé leurs premiers véritables aveux sous l'œil morne de Mme Devon qui travaillait à sa fenêtre.

Ils pensaient que Petite viendrait les voir ainsi qu'elle l'avait dit ; mais, à l'heure du soir où la famille joyeuse s'assemblerait autour du foyer, Marceline s'en irait retrouver sa pauvreté, ses travaux et sa pénitence.

Ils admiraient l'enfant héroïque qui avait obéi à l'ordre de sa conscience, mais ils avaient le cœur trop droit pour la plaindre. Ils savaient que leur voie n'était point à comparer avec celle de Petite. Comme ils étaient d'humaines créatures, au cœur altéré de joie et d'affection, ils n'auraient pas changé de place avec elle, mais ils savaient que Marceline ne pouvait pas les envier, que sœur Petite vivait dans une allégresse que Marc et Alberte de l'Hérian ne connaîtraient pas.

Ils regardèrent pensivement par de là ce vaste domaine que leur avait laissé Petite. Sous l'haleine

de septembre, les bois rougissaient comme un feu qui veut flamboyer avant de mourir ; le jour déclinait, les oiseaux cherchaient leurs nids ; le vent apporta les vibrations claires d'une cloche qui sonnait l'office des pauvres Sœurs Cendrillon.

FIN

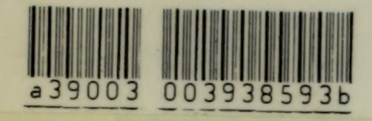
ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4





La Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance		The Library University of Ottawa Date due	
17 MARS 1994			
20 AVR. 1994			
28 AVR. 1994			

CE



CE PQ 2603
.U9S6 1918
COO BUXY, BERTHE SOEUR PETI
ACC# 1231121